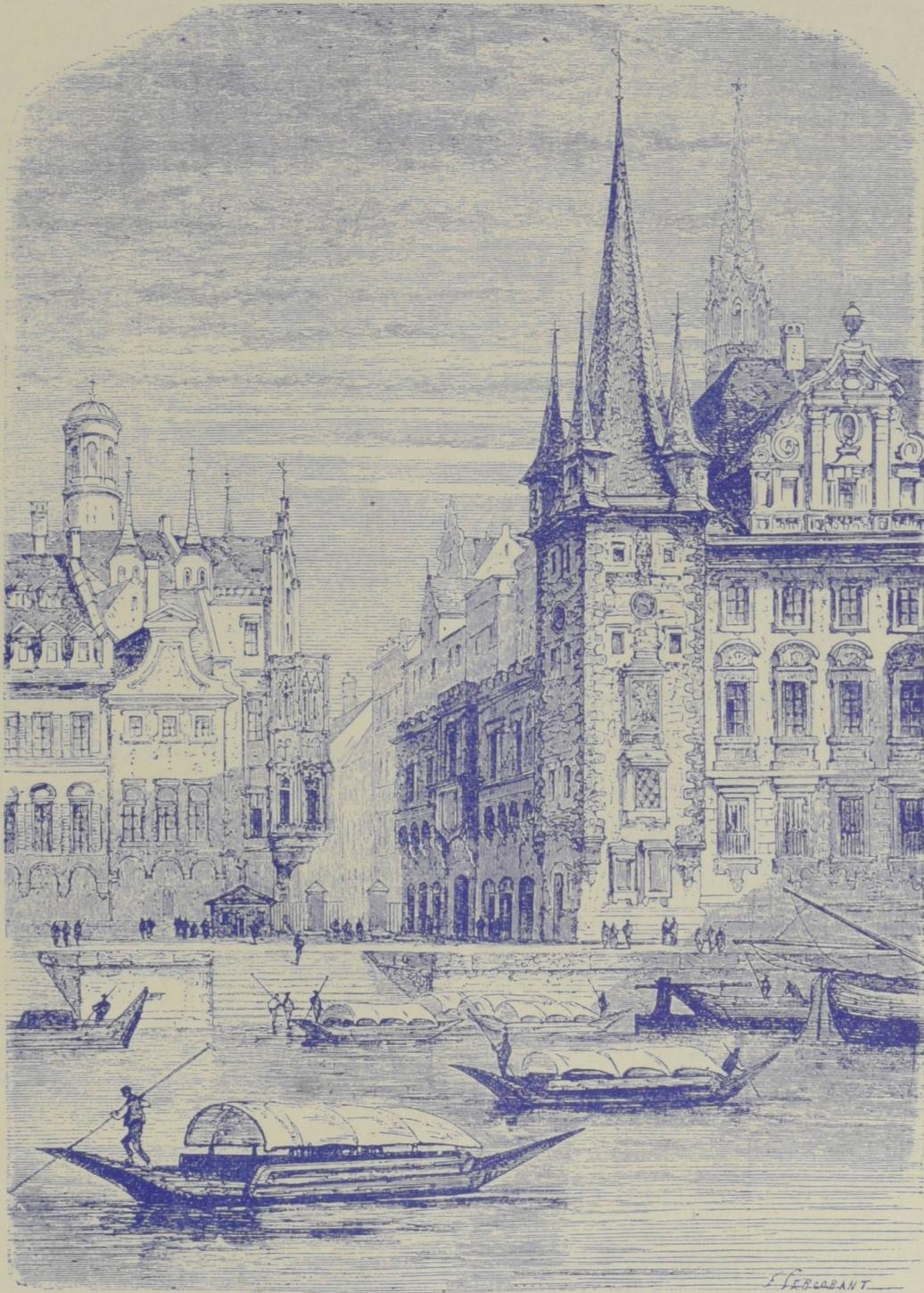


L'APOTRE



QUAI DU MEIN, A FRANCFORT (Dessin de Stroobant)

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

SOMMAIRE

JUIN 1930

PAGE	TEXTE
433 —	Derniers événements
435 —	Une mère.
443 —	La légende de Notre-Dame des Trois-Épis.
446 —	Déception.
448 —	Le chasseur pris au piège.
450 —	Les deux frères
451 —	Le vilain petit canard.
456 —	Éphémérides canadiennes.
459 —	La machine humaine : Le cancer.
460 —	La chimie des taches
461 —	Avant le départ.
462 —	Boîte aux lettres.
462 —	Paysage étoilé.
463 —	Si tu savais (<i>poésie</i>).
464 —	Pour s'amuser.
465 —	Les Croisés (<i>feuilleton</i>).

THOMAS POULIN.
JEAN VÉZÈRE (*Le Noël*).
A. ESSIG.
LOUIS DE BONNIÈRES (*La défaite de l'or*).

ANDERSEN.

LE VIEUX DOCTEUR.
A. ACLOQUE.
JEANNE LEFRANC.
JEANNE LEFRANC.
MARCEL AMY.
GASTON SORTAIS.

A. DEVOILLE.

ILLUSTRATIONS

455 —	Paysage de Hollande.
456 —	Feu le R. P. Moïse Desjardins, O. M. I.
456 —	Feu Charles Marchand.
456 —	S. G. Mgr J.-C. Mc Guigan, archevêque de Régina.
457 —	Vue d'une partie du nouveau pont du Havre de Montréal.
458 —	Au temps des labours (<i>Dessin de M. le Notaire G. Morisset</i>)
463 —	A l'ombre de la croix (<i>Dessin de M. le Notaire G. Morisset</i>)

L'Apôtre paraît depuis septembre 1919, et est publié par l'Action Sociale Catholique. C'est un magazine catholique, destiné particulièrement à la famille. Il donne chaque mois plusieurs articles inédits sur des questions d'actualité : politiques, économiques ou littéraires. Chaque numéro contient, en outre, une tranche d'un feuilleton intéressant et moral, et plusieurs belles reproductions de revues canadiennes ou françaises. Les illustrations de *L'Apôtre* sont nombreuses et variées, et sa page des jeux d'esprit, à la solution desquels il y a, chaque mois, deux prix à gagner, est à la portée de tous les âges.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

Prix d'abonnement : Canada et Etats-Unis, \$2.00 par année

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME XI

QUÉBEC, JUIN 1930

N° 10

Derniers événements

LES derniers événements de la Saskatchewan, au point de vue catholique et français, sont intéressants.

C'est d'abord le premier ministre, M. Anderson, qui déclare que sa province, la Saskatchewan, est une partie anglaise de l'Empire britannique.

C'est ensuite le " Bishop Lloyd ", un évêque protestant qui a déjà fait des déclarations plus que pittoresques, qui déclare que ce serait aussi ridicule d'éduquer les enfants en français que ce le serait de les instruire en allemand, en ukrainien, en russe, etc.

Il n'a pas dit chinois, mais on peut supposer qu'il l'a tout simplement oublié.

C'est enfin l'Association d'éducation des franco-canadiens de la province, qui déclare que le français va survivre et organise un concours de français pour tous les enfants de langue française de la province.

La lutte est donc engagée, et pour de bon.

*

* *

Nous aurions bien des choses à dire à ce monsieur Anderson, qui est arrivé au pouvoir à la suite de la campagne de fanatisme que l'on sait, mais nous nous en tiendrons à quelques observations. Ce monsieur qui, au point de vue historique canadien, est évidemment jeune, très jeune, commet une légère erreur lorsqu'il affirme que sa province est une province anglaise de l'Empire britannique. Il serait beaucoup mieux de dire que la Saskatchewan est une province canadienne. Or le Canada est

un pays bilingue, et que M. Anderson le veuille ou non, elle restera une province canadienne, donc une province d'un pays bilingue aussi longtemps qu'une catastrophe jusqu'ici imprévue n'aura pas fait sauter en pièces la confédération canadienne.

La Saskatchewan n'est pas plus une province anglaise que le Québec est une province française. La différence entre les deux est que la majorité dans Québec est de langue française, et que dans la Saskatchewan cette minorité peut être de langue anglaise.

Quand à ce " Bishop Lloyd " qui veut être plus anglais que le Roi d'Angleterre et le Prince de Galles, — tous deux savent parler français, nous le savons d'heureuse mémoire, — nous lui conseillerons d'apprendre quelque peu l'histoire du Canada. Il ne faudrait pas qu'il oublie qu'il est en Canada, non en Angleterre. Il ne faudrait pas qu'il oublie encore que s'il vivait dans le Pays de Galles il verrait que, même dans un pays anglais, on peut avoir le droit d'apprendre une autre langue que l'anglais; que s'il vivait en Irlande il apprendrait la même chose, que s'il vivait à Malte, en Afrique-Sud et un peu partout dans les pays britanniques on se trouve en pays bilingue.

Maintenant, s'il veut apprendre la plus petite histoire du Canada qui ait été écrite, il verra qu'il est impossible de mettre sur un pied d'égalité, au point de vue des droits, les Canadiens de langue française, les Allemands, les Ukrainiens, les Mennonites, etc., qui viennent d'arriver au Canada et qui sont venus ici en sachant, ou en devant savoir, que le Canada est un pays bilingue anglo-français.

*

* *

Cependant, les faits sont les faits. Un vent de fanatisme anticatholique et antifrançais souffle depuis plusieurs mois sur la Saskatchewan, province qui avait copié une bonne partie de sa législation sur celle de la province de Québec. Le fanatisme a obtenu des succès et une ère de persécution est commencée.

Déjà on a ordonné d'enlever tout emblème religieux des écoles publiques. Les écoles publiques, il ne faut pas l'oublier, sont les écoles de la majorité locale. Dans ces écoles on ne peut plus garder d'images saintes, de crucifix et les instituteurs et institutrices ne peuvent plus porter l'habit religieux. Il est devenu illégal de suspendre un Crucifix au mur dans une école fréquentée par des petits catholiques ; les Frères et les Sœurs ne peuvent plus enseigner dans une école publique sans séculariser leur vêtement.

On a fait d'autres choses aussi.

Par exemple, autrefois, pour aider aux écoles à se trouver des instituteurs et des institutrices on reconnaissait les diplômes de la province de Québec. Maintenant, ces diplômes ne sont plus reconnus. M. Anderson a décidé que nos instituteurs ne savent pas enseigner. Cependant, le dernier prix du concours international d'éloquence a été gagné par un élève de nos collèges, un Canadien français. Et ce concours était jugé au point de vue de la forme et de la présentation.

*

* *

Nous en rions dans Québec, on en pleure en Saskatchewan, parce qu'on aura beaucoup plus de difficultés à se trouver des instituteurs et des institutrices de langue française. Nous ne sommes pas si chatouilleux que cela dans Québec, car nous savons bien, lorsque nous en avons besoin, aller chercher à l'étranger les professeurs qu'il nous faut.

Au point de vue français la persécution ne fait que commencer, mais elle s'inaugure sur un point important : le catéchisme. Désormais on ne pourra plus enseigner le catéchisme qu'en la langue anglaise. C'est une manœuvre assimilatrice qui réussira mal. Nous avons vu nous-même des produits d'une méthode semblable et c'était pitoyable à voir. Nous avons rencontré des jeunes gens de quatorze et quinze ans

qui ne savaient pratiquement aucune prière, parce qu'à la maison on priait en français et à l'école en anglais.

La réponse que nos frères donnent cette année c'est un meilleur concours de français. Nos frères de la Saskatchewan ont demandé du secours à Québec et nous ne doutons pas qu'ils l'obtiendront, car Québec a intérêt à ce que ses sentinelles ne se laissent pas abattre.

THOMAS POULIN

MENACE MYSTERIEUSE

Un Normand était venu vendre ses chevaux à Paris. En quelques jours il les écroula tous, il ne lui en restait plus qu'un seul sur lequel il comptait rentrer chez lui. On le lui vola. Porter plainte l'eût entraîné trop loin. Il prit un autre parti et il fit donner à son de tambour les indications suivantes :

“AVIS.—Celui qui a volé un cheval au sieur X..., telle rue, tel numéro, est prié de le lui ramener dans les quarante huit heures. Il n'aura à craindre aucune poursuite. S'il ne se rend pas à cette demande, M. X... se verra forcé, bien navré, de faire ce que son père a fait lors de la Commune de 1871.”

La réclamation obtint un résultat satisfaisant. Le cheval était ramené le lendemain à son propriétaire.

Comme on lui demandait :

— Qu'auriez-vous fait si on ne vous avait pas rendu votre cheval ?

— J'aurais fait comme mon père : j'aurais mis la selle sur mon dos et serais rentré à pied dans mon pays.

UN CURIEUX INCIDENT

Le Docteur “Chapelle”, un homme qui avait une foi plutôt superficielle, demanda à visiter un hôpital catholique, tenu par les Sœurs de la Charité. “Je voudrais surtout parcourir les salles “Jacques” et “Jean”, dit le médecin !

La Sœur en charge de l'hôpital lui fit remarquer que c'étaient les salles “St-Jacques” et “St-Jean”. Alors le Docteur lui dit qu'il n'aimait pas beaucoup les “Saints” !

Lorsque le Docteur eut fini de faire sa visite, il salua la Sœur qui lui répondit : “Bonjour, M. “Pelle” ! — Comment ! Je ne suis pas un Monsieur “Pelle”, mais je suis le Dr “Chapelle”.

— Eh bien ! répondit la Sœur : je n'aime pas les “chats” !

Une mère

I

MARCHANT très vite, elle remontait les Champs-Élysées, sans souci des passants, mince silhouette qui glissait à peine entrevue sous les marronniers blancs de givre. Un de ses bras se tendait avec effort pour supporter le poids d'un lourd filet de provisions. La main restée libre tenait un bouquet de violettes. Les yeux fatigués aux paupières meurtries par l'âge, tantôt se baissaient sur les fleurs, tantôt se relevaient, pleins de rêve, vers le ciel clair qui baignait les contours de l'Arc de l'Étoile. Et sur son visage fané, encadré de bandeaux gris, de temps à autre les coins de la bouche se relevaient faiblement comme pour sourire.

Il était joli, ce demi-sourire... Il était émouvant et doux comme ces pâles rayons de soleil qui touchent parfois un paysage d'hiver déshabitué depuis longtemps des caresses de la lumière.

Elle frissonnait, cependant dans cette froide après-midi de décembre, sous sa robe de serge élimée par un long usage et sous la cape trop mince qui moulait ses étroites épaules. Une mantille en dentelle noire, nouée autour du cou, protégeait mal ses oreilles bleues par l'air vif.

Malgré la pauvreté de sa mise, ce n'était pourtant pas une ouvrière. À sa démarche, au port de sa tête, on devinait plutôt une femme de petite bourgeoisie provinciale, échouée à Paris après des revers de fortune ou des drames de famille ; femme prématurément usée par la vie, les souffrances morales et le souci constant du lendemain.

Elle arrivait à la hauteur de l'Arc de Triomphe. Son pied, chaussé de mauvais souliers découverts, glissa sur le caniveau gelé, au ras du trottoir. Dans l'effort qu'elle fit pour se retenir, elle laissa tomber ses violettes.

— Mes pauvres fleurs, dit-elle à demi-voix, mes pauvres fleurs !

Ses doigts gourds, gantés de grosse laine noire, ramassèrent avec peine le bouquet souillé de poussière.

Elle poussa un soupir de soulagement. Aucun passant n'avait piétiné les corolles parfumées. De nouveau, la figure souffreteuse s'épanouit dans un sourire.

Quand un peu de joie éclaire la vie, les plus pauvres, les plus humbles désirent des fleurs. Les fleurs, c'est la livrée des âmes en fête!...

Plus vite, maintenant, pour réparer le temps perdu, elle se faufila à travers les voitures et s'enfonça bientôt dans un labyrinthe de rues bordées de hautes maisons grises.

Le soir tombait. Un peu de jour rose effleurerait encore les fenêtres des mansardes ; mais, en bas, c'était déjà presque la nuit. Des passants encapuchonnés traversaient la chaussée. Les becs de gaz, un à un, s'allumaient dans la brume.

Elle s'arrêta, essoufflée de sa marche rapide, devant une porte obstruée par la taille athlétique d'un vieux concierge. L'homme s'effaça pour laisser le passage libre et dit d'une voix joviale :

— Une rude nuit qui se prépare, Madame Lestrade ! 9 degrés au-dessous... à 5 heures du soir ! Brrr !... Monsieur votre fils rentrera-t-il tard ?

— Non, mon brave Étienne, je l'attends vers 7 heures.

La voix était légère, joyeuse, presque jeune. Le concierge la suivit des yeux.

— Qu'a donc Mme Lestrade pour être si gaie ce soir ? se demanda-t-il.

Elle suivit l'allée obscure et gravit presque allégrement cinq étages.

Sur la porte brune, au fond du palier, se détachait la blancheur d'une carte de visite portant ces mots :

— Raymond Lestrade, artiste peintre.

Elle ouvrit la porte de l'appartement.

Dans la salle à manger où rougeoyait encore un feu de coke, la lueur grise du crépuscule éclairait vaguement un mobilier tout provincial : le buffet en chêne massif, le secrétaire de marqueterie à lourdes poignées de cuivre, la table ronde recouverte d'un châle de l'Inde comme en portaient nos grand'mères, les chaises et les fauteuils au dossier sculpté par quelque ébéniste de petite ville. Sans le brouhaha de la rue voisine et l'immense rumeur sourde de la capitale, on aurait pu se croire à cent lieues de Paris, dans un de ces petits salons bourgeois dont les fenêtres à carreaux verdâtres donnent sur un mail désert qu'ombragent des ormeaux séculaires.

L'impression fut plus forte encore quand Mme Lestrade, ayant enlevé sa mante et son chapeau, alluma la lampe de porcelaine.

Sur les murs sombres, dans des cadres ternis, souriaient de vieilles figures vénérables ; au milieu de la cheminée, protégée par un globe de verre, la pendule de zinc doré poursuivait son tic tac monotone. Un gros chat dormait sur le voltaire recouvert d'une housse grise.

Mme Lestrade enveloppa d'un regard ému toutes ces choses aimées apportées de Fontaine-Vieille, la petite ville lointaine perdue dans les bois du Limousin. Une seule toile de Raymond mettait une note jeune dans ce décor suranné. Pourtant, cette toile parlait, elle aussi, du pays : c'était une simple étude de prairie au printemps, une jolie gamme de verts tendres, dont la seule vue évoquait les frais paysages de là-bas, avant l'ardente rayée de juin, quand l'herbe, gonflée de sève, se fleurit de campanules

bleues, autour des bois de chênes qui n'ont encore que des bourgeons roses.

Les yeux de la vieille dame s'arrêtèrent sur des photographies un peu jaunies, appuyées au globe de la pendule et maintenues en place par l'étroite chenille de soie verte.

— Pauvres chers morts, fit-elle, pourquoi n'êtes-vous pas là, ce soir, pour partager avec nous cette grande joie ! . . .

Une larme glissa sur sa joue amaigrie. Dans les jours de tristesse, quand on songe aux morts, c'est pour dire :

— Le bon Dieu a été bon. Il les a rappelés à lui avant cette épreuve qui nous frappe et qui leur aurait été si douloureuse.

Mais quand l'avenir s'éclaire, quand le bonheur longtemps attendu frappe à la porte, comme il est dur de sentir qu'ils ne sont plus là pour se réjouir, que leur cher visage souriant a disparu à tout jamais, et que nos pauvres joies humaines, si fugitives, ne connaîtront plus cette douceur infinie de se doubler, de se dilater à la joie des autres . . .

5 heures sonnèrent à l'horloge d'une église voisine. Mme Lestrade tressaillit.

Toute l'après-midi, elle avait médité longuement le petit festin qu'elle voulait offrir à son fils. Allait-elle s'oublier dans le passé au lieu de courir à ses fourneaux ?

Raymond était si heureux ce soir ! Et ce serait si bon, leur petite fête à deux, dans la salle à manger bien chaude, sous la grande lampe claire, quand, au dehors, sur les toits blancs de givre, descendrait la nuit glaciale !

Elle allait et venait dans la cuisine, en tablier de toile bleue, préparant, avec des soins minutieux, ce petit dîner modeste, composé tout entier des mets que préférait son fils . . .

La joie l'étouffait et le besoin de la dire . . . Le gros chat gris, au pelage de tigre, tournait autour d'elle en ronronnant, se frottait à sa jupe, le dos bombé, pour quêter des caresses, tout en dardant sur les apprêts du dîner l'ardente convoitise de ses yeux verts.

Elle le flattait de la main :

— Oui, mon vieux Prince, oui, tu auras ta part dans la fête ! . . . Toi aussi, tu te réjouiras de voir tes maîtres heureux, si heureux ! . . .

Heureux ! . . . Ce mot semblait bien étrange et bien nouveau dans sa bouche ! Depuis quinze ans, elle avait perdu l'habitude de penser au bonheur.

Après une enfance insouciant et une jeunesse tranquille, écoulées tout entières dans la petite ville natale qu'elle aimait, les épreuves les plus douloureuses l'avaient frappée coup sur coup. D'abord, des embarras d'argent, causés par l'imprudente prodigalité de son mari, les emprunts réitérés, les hypothèques prises sur les propriétés ; toute une fortune qui se désagrège lentement, pièce par pièce, une de ces vieilles fortunes terriennes qu'il est si dur de voir disparaître, parce que les prés, les bois et

les champs qui viennent de la famille on les aime avec son cœur et aussi avec le cœur de ceux qui, jadis les aimaient.

Qu'étaient cependant ces cuisants soucis matériels, qui n'entamaient en rien son bonheur d'épouse et de jeune mère, auprès des catastrophes qui devaient suivre ?

Elle frissonnait encore maintenant au seul souvenir de cette soirée de septembre, où son mari, en cachetant une lettre près d'elle, avait été foudroyé par une attaque d'apoplexie. Le désarroi de cette affreuse minute lui était encore présent avec une extraordinaire netteté. Elle revoyait la pauvre chère tête retombée sur le dossier du fauteuil ; Raymond appelant au secours par la fenêtre ouverte sur la rue ; M. le curé arrivant en hâte ; deux jeunes étudiants en vacance penchés sur celui qui déjà n'était plus qu'un cadavre ; puis les préparatifs funèbres, le défilé des amis dans la chambre mortuaire et la douleur poignante de sa vieille mère qui, portant en son cœur sa propre souffrance et celle de sa fille, s'efforçait d'insuffler aux autres un peu de courage. Comment avait-elle pu garder assez de force pour s'occuper de tous les détails sinistres qui la réclamaient ? Comment avait-elle pu rester debout, sans larmes, à côté du tombeau, pour surveiller la descente lugubre dans la fosse humide ? Comment, surtout, n'avait-elle pas faibli en entendant le bruit sourd de la première pelletée de terre jetée sur le cercueil, ce bruit horrible qui réalise si douloureusement pour ceux qui restent l'idée de l'ensevelissement suprême et de la séparation définitive ?

Oh ! cette sensation d'isolement absolu, de vie finie qu'elle éprouva au retour de la cérémonie, quand elle se fut enfermée dans sa chambre où tant d'objets parlaient encore du cher mort ! . . .

Ce n'était pourtant qu'une étape du calvaire. Brisée par les émotions de ces tristes jours et par le désespoir de sa fille, la vieille mère s'était alitée le lendemain. Huit jours après, un autre cercueil sortait de la maison. La mère et la fille ne s'étaient jamais séparées ; ce second coup fut terrible. Alors, chez la malheureuse veuve, ce ne fut plus seulement de la douleur, mais presque de l'égarement ; elle vécut pendant quelques jours avec la terreur irraisonnée de voir la mort terrasser encore le seul être qui lui restait au monde : son fils, et cette terreur lui avait été salutaire, l'avait forcée à sortir d'elle-même pour s'occuper du jeune homme.

Elle avait regardé la douleur en face en se disant avec son indomptable foi de chrétienne :

— Oui, ma vie est finie, mais qu'importe ma souffrance ? Je sais que je retrouvai là-haut mes chers morts. Les jeunes gens ne sont pas faits pour regarder le passé ! . . . J'enfermerai ce passé dans le secret de mon cœur, et, comme je dois vivre pour mon fils, avec lui je marcherai vers l'avenir.

Elle avait tenu parole.

Les dettes payées, il ne lui restait plus que sa maison de Fontaine-Vieille et sa propriété du Threuil. Raymond venait d'achever ses études.

Une de ses professeurs, admirant les croquis rapides qu'il jetait de temps à autre sur un album de poche pour amuser ses camarades, lui avait dit un jour à brûle-pourpoint :

— Vous avez une fortune au bout de votre crayon, mon ami.

Il suffit parfois d'un mot lancé au hasard pour éveiller une vocation.

Aussi, après le règlement des affaires, lorsque les vieux oncles, réunis en conseil de famille, parlèrent d'envoyer le jeune homme chez un pharmacien de la petite ville pour commencer un stage, Raymond les remercia de leur sollicitude à son égard, puis exposa nettement ses plans d'avenir :

— Je veux aller à Paris pour être peintre !

Toute la famille s'éleva avec force contre cette résolution insensée. On prophétisa au jeune écervelé toute une série de lamentables déceptions aboutissant à l'échec final. Rien n'y fit. Raymond s'obstina, et les oncles, outrés de tant d'insoumission, se désintéressèrent de lui.

Que pouvait faire la pauvre mère, sinon vouloir ce que voulait son fils et le suivre ?

Pour lui, elle avait renoncé à cette dernière consolation de vivre près de ses chers morts, dans l'atmosphère paisible de la ville natale où elle comptait tant d'amis ; pour lui, elle s'était résolue — avec quelle émotion poignante ! — à vendre la vieille maison de famille, toute parfumée encore de ses bonheurs anciens ; pour lui, enfin, elle était partie, à l'aventure, vers cette ville d'agitation et de bruit qui effrayait si fort sa nature timide, craintive, faite depuis quarante-trois ans à la tranquille monotonie de la vie de province.

Cependant, elle avait su dissimuler ses brisements intimes ; elle avait été vaillante pour encourager Raymond pour lui donner confiance dans l'avenir.

Il n'y a que les mères qui savent pousser l'oubli d'elles-mêmes jusqu'à la gaieté, jusqu'à la coquetterie du sacrifice.

Au fond de son cœur, Mme Lestrade avait caché toutes ses craintes, tous ses déchirements. Si Raymond avait pu les soupçonner, s'il avait compris les répugnances que causaient à la pauvre veuve cette vie nouvelle et les besognes vulgaires qui, désormais, allaient occuper ses journées, il aurait pleuré d'attendrissement en écoutant les pieux mensonges qu'elle faisait pour que la joie de son fils ne fût pas assombrie par sa tristesse.

Mais Raymond ne savait pas, ne voyait pas...

Ils sont tous ainsi, les jeunes ! Ils ne se croient pas égoïstes ; mais leur esprit a tant de rêves, leur intelligence tant de flammes, leur cœur tant d'élan nobles et de sentiments délicats ou enthousiastes qu'ils ne se lassent point de se re-

garder vivre, de s'absorber en eux. Comment auraient-ils le temps d'étudier les âmes qui les entourent, l'âme d'une femme âgée, un peu éteinte, sans grande intelligence, sans grands désirs, et qui borne son horizon aux choses du ménage et de la famille ?

C'est pourtant chez ces âmes simples que se trouve l'héroïsme le meilleur : celui qui sait agir en silence, tous les jours.

Ces dix années de Paris avaient été longues et pénibles. Sans doute, Raymond travaillait avec ardeur et le succès semblait tout d'abord vouloir lui sourire. Il était admis à l'École des beaux-arts. Ses maîtres l'estimaient et l'encourageaient. Comme les déceptions étaient vite survenues ! L'échec au concours du prix de Rome, les toiles refusées l'une après l'autre au Salon, et cette angoisse grandissante de l'artiste qui commence à douter de lui, à sentir ce qui lui manque d'inspiration spontanée et jaillissante pour être vraiment un maître en son art !

Oh ! les tristes soirs de ce temps-là, quand Raymond, revenant de l'atelier qu'il louait en commun avec quelques autres camarades, disait à sa mère :

— Je ne serai jamais qu'un peintre médiocre, un "raté" ! J'ai du métier, j'ai du goût, j'ai de la couleur. Cela ne suffit pas. Il faut plus !... Il faut l'originalité créatrice, le don de s'exprimer soi-même tout entier avec son pinceau... Je n'ai pas ce don !

La mère essayait de l'encourager, alors qu'elle aurait eu tant besoin d'être encouragée elle-même, car ce doute qui lui venait maintenant sur le talent de son fils, ce n'était qu'une partie de ses angoisses. Elle en avait d'autres qui, pour être d'un ordre plus matériel, n'en étaient pas moins pénibles. Il fallait vivre. Le petit capital provenant de la vente de la maison avait fondu entre ses doigts pendant les interminables années d'études. Les maigres revenus du Threuil étaient insuffisants : Raymond se voyait obligé de chercher du travail, un travail de mercenaire qui gâte le talent, éteint la verve, alourdit l'esprit, enlève le goût de vivre et la belle gaieté insouciance de la jeunesse.

Mme Lestrade, elle aussi, avait travaillé. Ses pauvres yeux s'étaient usés sur les fines dentelles exécutées à prix réduit pour les grands magasins. Mais, malgré des prodiges d'industrie et d'économie, le budget restait mince.

II

Si Raymond avait su les privations que s'imposait sa mère quand il n'était pas là ! S'il avait soupçonné qu'elle passait de longues journées d'hiver sans feu, la tête penchée sur son métier à dentelle, dans le coin de la fenêtre qui dominait un terne paysage de toits, de fumées et de brumes !

S'il l'avait vu, dînant à la hâte d'un morceau de pain et d'un peu de fromage, pour le recevoir

ensuite, une heure plus tard, près d'une joyeuse flambée, avec ces mots, amicalement grondeurs :

— Comme tu es en retard, mon pauvre petit !... Tu sais que les vieilles gens tiennent à leurs habitudes. Je ne pouvais attendre si longtemps. J'ai dîné sans toi ! Prends vite ce bouillon... Ta côtelette sera froide !...

Oh ! s'il avait compris tous ces menus trésors de dévouement qui lui étaient prodigués à toute heure, il aurait jeté là palette et pinceau, il aurait noué ses bras autour du cou de sa mère, comme aux jours d'enfance, pour lui dire, entre deux baisers, entre deux sanglots :

— Assez longtemps, tu as vécu pour ton fils. Ton fils veut vivre pour toi, maintenant. Revenons là-bas où la vie sera plus douce, là-bas où sont nos chers souvenirs ; nous pourrions encore être heureux !...

Mais Raymond ne pouvait deviner ces choses, et les jours s'écoulaient, tous pareillement tristes, tissés de regrets du passé, de sacrifice présents, d'inquiétudes pour l'avenir...

Enfin, Dieu avait eu pitié. Quand la coupe est trop pleine, il l'éloigne de nos lèvres ; et c'est le plus souvent à l'heure où nous sommes le plus las de souffrir qu'il nous jette un rayon de joie.

Par quelle permission providentielle Raymond était-il devenu l'ami intime d'Emile Lorizier, le jeune peintre si connu, l'un des artistes qui ont pressenti les premiers l'avenir des arts décoratifs et ont le plus contribué, par leur talent ingénieux et hardi, à la création du modern-style ?

Grâce aux conseils de Lorizier, Raymond s'était orienté vers une nouvelle voie, sa véritable voie. Il avait laissé de côté la grande peinture pour s'adonner tout entier à la décoration artistique. Il s'était passionné bientôt pour les effets inattendus produits par les groupements savants et harmonieux des fleurs et des feuilles. Nul mieux que lui ne *stylisait* une plante avec plus d'originalité et de brio. Ses rêves, longuement comprimés, s'étaient épanouis soudain en une profusion de formes exquis, où se donnaient libre carrière tous les caprices délicats, toute la fantaisie gracieuse ou pittoresque du dessinateur et du coloriste.

Ses envois avaient été remarqués à la dernière exposition des Arts décoratifs. On avait parlé de son paravent si sobre de lignes et de tons : *Chardons et sables*, et surtout de son délicieux projet pour tenture murale : *La belle aux iris*.

Les commandes avaient afflué. Il était connu maintenant. Le matin même, appelé par un télégramme de Lorizier, il était parti le cœur battant d'espoir, en disant à sa mère :

— C'est M. Martinel, le grand fabricant de tapisseries et de tentures, qui veut me voir pour m'attacher à sa maison en qualité de dessinateur. Nous nous rencontrerons ce matin à 10 heures chez Lorizier. Si nous tombons d'accord

sur les conditions, je t'enverrai un mot vers midi.

Le mot était venu, portant la joie. Vingt mille francs d'appointements fixes !... Un rêve !... Le cher enfant allait enfin pouvoir mener une vie plus large, s'accorder quelques plaisirs, renoncer pour toujours aux travaux fastidieux auxquels il s'astreignait, hier encore, pour écarter la misère.

Il n'est pas de joie plus grande dans la vie d'un artiste que celle de ces premières heures de succès où l'on se dégage de la foule, où l'on s'arrache à l'ornière, où l'on commence à saluer l'avenir, en sentant derrière soi beaucoup de difficultés vaincues !...

Et la chère vieille mère, affairée autour de son fourneau, suivait des yeux l'aiguille trop lente de la pendule en bâtissant mille projets qu'il serait si doux de dire à son fils, tout à l'heure, devant la table ronde fleurie de voilettes.

Ils achevaient leur dîner, l'un près de l'autre, au coin du feu, sous la lumière blonde de la lampe. Raymond se taisait maintenant après avoir raconté avec sa verve habituelle, doublée de l'entrain joyeux que donne la réussite, cette entrevue avec le grand fabricant de tentures, si décisive pour son avenir.

La mère parlait à son tour, disant son bonheur ému, ses humbles rêves :

— Quand j'ai reçu ta lettre, à midi, j'ai eu une telle joie !... Vingt mille francs d'appointements fixes, c'est une fortune !... Oh ! comme je vais te gâter, te choyer maintenant pour te faire oublier les années de misère ! D'abord, nous changerons d'appartement : celui-ci est trop étroit et incommode, puis, ton atelier est trop loin ! Ensuite, tu voyageras ! Ce voyage de Rome te tentait si fort !... Nous pourrions faire réparer notre maison du Threuil, pour aller y passer quelques semaines, aux vacances... Mon petit Raymond, comme nous allons être heureux !...

Raymond ne répondait pas. Son visage, si joyeux tout à l'heure, était soudain devenu grave. Il avait repoussé la table pour s'avancer vers le feu. Le coude appuyé à la cheminée, il semblait se perdre dans la contemplation des braises incandescentes.

— Comme te voici devenu sérieux ! reprit Mme Lestrade qui allait et venait dans la salle à manger, enlevant le couvert, remettant tout en place. Voyons, mon cher grand, ajouta-t-elle en s'asseyant près de lui, sur la chaise basse qu'elle affectionnait, à quoi penses-tu ?

Le jeune homme plongea son front dans ses mains, comme pour ressembler ses pensées. Il y eut une longue minute de silence.

— Mère, dit-il enfin, et sa voix était toute changée, un peu tremblante et nuancée d'émotion, mère, je ne sais pas comment te dire cela...

Mme Lestrade avait pris son tricot comme tous les soirs. Ses doigts agitaient machinalement les longues aiguilles.

Elle interrogea, anxieuse :

— Parle vite !... Que veux-tu m'apprendre ?

Il ne répondit pas à la question directement posée.

— Mère, fit-il, sais-tu pourquoi je suis si heureux ce soir ?... La sécurtié du lendemain, un peu d'argent, me permettant d'augmenter mon bien-être et de mieux jouir de la vie, ne me donneraient pas cette joie profonde qui m'épanouit l'âme depuis ce matin... Je suis heureux pour d'autres causes... Je suis heureux, vois-tu, ma vieille maman parce que ces beaux appointements, cette situation sûre, cela me permet de réaliser enfin tous mes rêves : je peux épouser la femme que j'aime.

Les aiguilles du tricot s'arrêtèrent. Mme Lestrade devint livide et porta la main à son cœur comme si quelque chose venait de s'y briser. Mais elle contraignit sa voix à rester calme et dit doucement :

— Tu ne m'as jamais parlé de ton amour...

— Je m'étais promis de n'en parler à personne avant d'avoir conquis de haute lutte ma place au soleil. Pourquoi en aurais-je parlé ? Tu aurais souffert de me voir souffrir sans pouvoir renverser l'obstacle qui s'opposait à mon bonheur. On n'épouse pas une jeune fille pauvre quand on peut à peine gagner sa propre vie. Il fallait attendre... patiemment... Quelle longue attente !

— Cette jeune fille... elle est pauvre ?... Tu disais autrefois : " Je n'épouserai qu'une riche héritière..."

— C'est vrai !... Je désirais alors faire un mariage d'argent. Une belle dot aurait mieux servi mes calculs ambitieux. On dit cela quand on n'aime pas, ma pauvre maman ; mais quand on aime...

— Tu ne me dis pas qui elle est. Je cherche parmi nos petites amies de Fontaine-Vieille. Jeanne Laroche, peut-être ? Ou Louise Lambertier ?...

— Jeanne Laroche, Louise Lambertier ?... Ces petites échappées de couvent, timides et gauches ?... Non, mère ; je n'ai point cherché une femme parmi les jeunes filles de Fontaine-Vieille. Tu ne connais pas celle que j'ai choisie, bien que je t'aie parlé d'elle souvent. Peut-être te plaira-t-elle moins que les bonnes petites filles de là-bas. Elle a une manière toute différente de comprendre la vie, une autre éducation, d'autres principes. C'est la belle-sœur de Lorizier, Mlle Gilbert Le Clercq...

— Ce n'est plus une toute jeune fille...

— Elle a vingt-sept ans, j'en ai vingt-huit. Non, ce n'est pas une jeune fille comme le sont les pensionnaires de dix-huit ans qui jouent au mariage comme on joue à la poupée. Mlle Le Clercq est une vraie femme. Elle a déjà lutté pour la vie. Elle sait souffrir. La souffrance

trempe les âmes. C'est une nature très haute et très fière. Je t'ai dit qu'elle est sans fortune. Depuis deux ans, elle travaille sans relâche, aidée par les conseils de son beau-frère. Son talent d'aquarelliste s'affirme de jour en jour. Elle égalera les maîtres.

— J'aurais préféré pour toi une femme moins douée, plus modeste. Elles ont tant d'orgueil, parfois, ces natures d'élite ; l'orgueil dessèche le cœur... Il t'aurait fallu une petite âme toute pétrie de dévouement et de tendresse...

— Mlle Le Clercq n'a point de vanité. Elle est bien trop grande pour cela. Et si tu la voyais, ma chère maman, caressant ses petits neveux, s'empressant auprès de sa sœur, gardant pour tous un joli sourire, tu devinerais en elle des trésors d'affection qui ne demandent qu'à se répandre.

— Elle est jolie, cette jeune fille ?...

— Non, elle n'est pas régulièrement jolie. Le front est trop découvert, les lèvres trop minces, le menton trop accusé. Mais la fine pâleur du teint, la flamme des yeux, l'opulence des cheveux noirs et cette sveltesse élancée, cette aisance de manières, cette grâce des moindres gestes, n'est-ce pas de la beauté, plus que de la beauté ?...

Les aiguilles du tricot continuaient leur marche monotone. Raymond, sans se douter de la tempête intérieure qui bouleversait près de lui ce pauvre cœur maternel, achevait, avec des mots d'artiste et d'homme passionnément épris, le portait séduisant de Gilberte :

— Elle est intelligente et ambitieuse, disait-il. A nous deux, nous lutterons, avec toutes les forces vives de notre être, pour conquérir la célébrité et la fortune. C'est une combative comme moi. Nous réussirons. Quand on aime la bataille de la vie, âprement, on ne peut être vaincu ! Oh ! sentir près de soi, tous les jours, son charme délicat... Songe que je l'aime depuis deux ans, sans rien dire ; deux ans, deux siècles !...

— Et moi, pensait la mère — mais elle ne parlait pas, car ses paroles auraient fini dans un sanglot, — moi, je t'aime uniquement depuis que tu es au monde... Mais l'amour des mères... Que fait aux fils l'amour des mères ?...

Lui reprenait, suivant tout haut son rêve intime :

— Si tu savais comme elle a du goût, de l'adresse, le sens inné de l'élégance !... Elle donne un cachet rare à tout ce qui l'entoure. Ses toilettes, toujours simples, sont délicieuses... Elle a des doigts de fée pour transformer l'appartement le plus banal, et, quand elle met des fleurs dans un vase, elle sait grouper les tiges et marier les nuances avec un art qui fait rêver un peintre.

Le regard du jeune homme, involontairement cruel, allait du mobilier suranné au petit bouquet de violettes, dont les fleurs, trop pressées l'une contre l'autre, lui semblaient, dans leur

régulière collerette de feuilles, une chose de vulgarité et de laideur.

Pourtant, entre ces feuilles, entre ces fleurs réunies sans art, tant de poésie incomprise s'était glissée ce jour-là !... Comment ne devinait-il pas que, dans le parfum léger qui flottait autour de lui, il y avait autre chose que l'arome des violettes ?... Il y avait la joie émue de ton pauvre cœur, vieille mère, de ton pauvre cœur qui devait encore souffrir...

III

La nuit bleue constellée d'étoiles, baignait de sa grande paix sereine la ville endormie. Heure de trêve où les hommes oublient dans le sommeil les soucis du jour, heure de silence où les âmes qui souffrent veillent avec leur angoisse derrière le mystère des volets clos.

Insensible au froid de cette glaciale nuit de décembre, dans sa chambre sans feu, Mme Les-trade pleurait au pied de son lit.

Comme sa joie de la journée avait été courte !...

— Mon Dieu ! murmurait-elle, pourrai-je encore supporter ce coup ?... Je me trouvais malheureuse, hier, alors que je croyais le cœur de Raymond tout à moi... Que faut-il dire, ce soir, que faut-il dire ? Je suis exclue de ses rêves de bonheur... Il ne pense pas à moi quand il veut changer sa vie. Cette étrangère a passé sur son chemin, je suis oubliée... Les mères sont égoïstes. Ce jour devait venir. N'est-il pas naturel que Raymond songe à se marier ?... J'espérais le garder encore quelque temps pour moi toute seule. Il est si jeune !... Pourquoi n'ai-je pas su deviner ce qui se passait en lui ?... J'aurais empêché cet amour ! La plus riche héritière de Fontaine-Vieille l'aimait... On me l'avait dit... C'est une si charmante nature cette petite Madeleine ; si douce, si pieuse, si tendre... Nous nous serions comprises !... Tandis que cette étrangère !...

Elle se redressait, dans un sursaut de révolte :

— Donner mon fils, comme cela, à cette femme qui, peut-être, ne saura pas le rendre heureux, oh ! non, je ne puis pas !... Je lutterai de toutes mes forces, avec toute mon énergie. J'expliquerai à Raymond qu'épouser une femme pauvre qui a des goûts d'élégance, c'est se replonger fatalement dans la misère... Il me comprendra... Ces idées étaient les siennes autrefois... Comment aurait-il changé si vite ?...

De nouveau elle laissait retomber dans ses mains sa tête secouée de sanglots :

— J'oublie qu'il l'aime !... Tous mes efforts seraient vains... Raymond est trop sérieux, trop réfléchi, pour ne pas avoir envisagé longuement toutes les conséquences de ce mariage. S'il est décidé à épouser une jeune fille pauvre, c'est qu'il place son amour au-dessus de l'ambition, au-dessus de la fortune. Son bonheur

est là ! Comme elle a bien su le conquérir, cette femme ! Elle est jeune, belle, intelligente, éprise comme lui de choses d'art. Comment ne l'aurait-il pas aimée ?

Maintenant, dans une rapide vision, elle voyait se dérouler devant elle les jours qui allaient suivre : la demande en mariage, les fiançailles, la fièvre des grands préparatifs et cette matinée d'avril où, derrière la traîne blanche de la mariée, elle entrerait, pâle d'émotion, dans une église, au bras de son fils.

Elle devinait ce que serait la nouvelle installation dans un appartement plus vaste, l'organisation différente de leur vie, les sorties de sa belle-fille, les visites qu'elle recevrait, et ces longs repas, et ces longues soirées où, perpétuellement, la vieille mère se sentirait de trop entre eux.

— Je les gênerai, pensait-elle... Je suis vieille, j'aime peu le bruit. Ils sont jeunes et avides de plaisirs. Je ne comprendrai pas leurs discussions d'art ; je suis une pauvre femme ignorante, qui n'a jamais su dans sa vie que tenir un ménage et économiser le plus possible l'argent que l'on gagne avec tant de peine... Si je parlais, comme ils seraient plus libres et plus heureux !...

Une angoisse terrible lui poignait l'âme :

— Partir !... Partir !... Où pourrais-je aller, seule ?... Oh ! tout, excepté cela !... Je n'ai que lui ! On ne peut pas me demander cette séparation, à mon âge !... Les autres ont des frères, des sœurs, des amies... Moi, je n'ai que mon fils !... Ils me donneront un petit recoin dans leur maison. Je ne leur demanderai ni attentions ni prévenances. Ils arrangeront leur vie à leur guise, jamais je ne leur adresserai un reproche... Ils seront libres, libres !... Mais moi, je verrai mon fils tous les jours, je le soignerai s'il est malade, et, si nous restons seuls, quelquefois, j'aurai l'illusion que cette étrangère n'est jamais entrée chez nous, que mon fils est encore à moi, à moi toute seule !... Mais non ! Je parle en égoïste ! Aimer ainsi, ce serait aimer Raymond pour moi. Si quelqu'un doit souffrir, c'est la mère et non l'enfant. Il souffrirait trop vite et de trop de choses entre sa mère et sa femme. Bientôt je ne serai plus qu'une façon d'intendante à qui l'on donne des ordres qu'il ne faut pas discuter. Je le verrai, lui, mon fils, se retirer de moi et perdre peu à peu ce tendre respect filial que tant de mères m'ont envié. Il vaut mieux les garder affectueux et bons. Les jeunes ne sont pas faits pour vivre avec les vieux. Je m'en irai. La maison de Fontaine-Vieille est vendue. Le Threuil me reste. J'irai m'ensevelir là-bas dans les bois. Les revenus de la métairie me suffiront. Il faut si peu de chose à une pauvre vieille comme moi pour vivre, si peu de chose quand on est seule, toujours !... Puis, je mourrai vite. Ne suis-je pas au bout du chemin ?... Cinquante-trois ans ! Ce n'est pas encore la vieillesse, c'est

vrai... Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! vous n'allez pas me laisser vivre dix ans, vingt ans, comme cela, toute seule?...

Les sanglots l'étouffaient. On croit que le cœur se glace, en vieillissant ; le cœur est toujours jeune. On n'a plus l'âge d'être aimé, on a toujours celui d'aimer ! Quand tous se retirent de nous, nous ne demandons que des miettes de tendresse... Elles sont l'illusion de l'amour ou de l'amitié qui n'est plus. Mais quand ces miettes elles-mêmes nous sont refusées, la vie nous apparaît dans son austérité implacable que ne tempère aucune espérance, et le goût de la mort nous monte aux lèvres.

— Seule, seule, répétait-elle. Je n'ai personne, moi, pour me relever, pour m'encourager, pour me consoler... Les mères ont le droit de pleurer pour partager les souffrances de leurs enfants, mais quand il s'agit de leurs peines secrètes, c'est debout qu'il faut souffrir...

Debout !... Ce seul mot évoquait tout à coup devant elle la tragique figure de la Mère des douleurs, celle qui sut rester debout au pied de la croix de son Fils et que l'Eglise propose à toutes les mères comme un sublime modèle. Et, près de la Vierge, son cœur devinait la croix du divin Supplicié, ouvrant dans l'ombre des bras d'ami...

Un flot de douceur envahissait son âme. Il lui semblait qu'un baume exquis se posait sur ses blessures saignantes ; elle écoutait religieusement la voix divine :

— Viens à moi, pauvre âme !... Je suis doux à ceux qui souffrent, parce que j'ai souffert. Viens !... Je suis la force qui enveloppe et qui protège... Viens ! Je te dirai les mots qui consolent. Quand tous les autres t'auront quittée, moi je ne t'abandonnerai pas. Je te suivrai partout où tu iras, je serai près de toi, à toutes les heures, tous les jours ; et, lorsque tu seras trop lasse de porter ta peine, j'enlèverai de tes épaules le fardeau si lourd et tu pourras pleurer doucement... Jamais Ami n'a su comme moi essuyer les larmes !... Oui, le devoir est austère quand il prêche l'abnégation complète de soi-même ; mais il n'y a en lui quelque chose de grand et de juste qui fortifie l'âme et lui fait goûter, dans toute leur plénitude, les joies d'une conscience sans reproche. Ces joies toutes célestes seront tes joies si tu veux prendre vaillamment ta croix et me suivre.

La vieille mère ne sanglotait plus. Sa foi de chrétienne, subitement réveillée, répondait tout bas à l'appel du Christ.

Elle se leva et poussa doucement la porte de la chambre de Raymond. Le reflet de la veilleuse se posait sur la tête énergique du jeune homme que voilaient à demi les mèches en mêlées de ses longs cheveux noirs. Un souffle régulier sortait de ses lèvres aux coins légèrement relevés dans un sourire. Il rêvait sans doute à Gilberte.

Mme Lestrade marcha vers lui silencieusement et se pencha sur les oreillers :

— Oui, tu seras heureux, mon fils, dit-elle. Je m'en irai loin de toi, parce que ma présence te deviendrait importune, un jour ou l'autre. Tu avais besoin de moi. Je t'ai servi avec tout mon cœur. Une autre te devient nécessaire... Je m'en vais, mon fils, je m'en vais !... Elle me remplacera si bien près de toi !... Et pourtant, mon petit, mon cher petit, saura-t-elle jamais t'aimer comme je t'aime, autant que je t'aime ?

Une larme glissa sur les cheveux noirs du jeune homme, mais la mère n'embrassa point son fils de peur de le réveiller.

Elle le contempla seulement quelques minutes, accotée au bois du lit, les mains jointes.

Les manifestations extérieures des sentiments les plus beaux et les plus poignants du cœur humain sont le plus souvent toutes simples.

IV

Raymond et Gilberte sont mariés. Ils occupent maintenant un coquet appartement dans les quartiers neufs. On a renouvelé le mobilier, acheté des tentures et des bibelots, et le jeune ménage vit dans un décor du plus fantaisiste modern-style. A côté du salon de Gilberte, dont les sièges grâciles affectent des formes de feuilles de marronnier, s'ouvre l'atelier de Raymond, inondé de lumière. Tandis qu'il brosse ses grandes toiles décoratives, près de lui, la jeune femme lave de claires aquarelles qui rivalisent avec les œuvres des artistes anglais pour la limpidité du coloris et la verve alerte et prime-sautière de l'invention.

Les commandes pleuvent. L'espoir chante avec l'amour. Ils sont heureux et le disent.

Mme Lestrade habite sa propriété du Threuil depuis le printemps dernier.

Raymond a vainement essayé de la retenir à Paris.

— Ne me suis-je pas assez longtemps dévouée pour toi ? disait-elle, aimablement bourrue. Je veux le repos des champs et le plaisir de voir un peu de verdure avant de mourir.

Elle est partie après le mariage, emportant avec elle les meubles et les souvenirs de famille dont les jeunes ne voulaient plus.

Au début, Raymond se préoccupait un peu de sa solitude. Mais les lettres arrivaient du Threuil si vivantes, si animées de piquants détails !... Elles trahissaient si bien le ravissement d'une provinciale qui se retrouve enfin dans son vrai milieu, parmi les choses et les gens de la campagne !... Comment aurait-on pu conserver à son égard des inquiétudes ?

Raymond souriait et disait à Gilberte :

— Je crois réellement que ma mère ne s'ennuie pas du tout. Nous avons bien fait de la laisser partir.

— Je vous l'ai dit, dès le premier jour, répondait Gilberte. Votre mère a fait preuve d'une

grande sagesse en se retirant au Threuil. Nous nous serions heurtées souvent dans la vie commune. De loin, nous nous aimerons bien. C'est une si charmante vieille votre mère !

Toute seule, au milieu des bois, Mme Lestrade mène vaillamment sa nouvelle existence de recluse. Les dépenses du mariage avaient creusé une profonde brèche dans les revenus de l'année. On n'a pu songer à réparer le Threuil. La maison, inhabitée depuis trente ans, menace ruine. Les métayers ont transformé l'ancien jardin en cour de ferme.

La vieille dame regarde les ormeaux renversés par l'orage, les tas de fumier sur lesquels gloussent les poules, la mare bourbeuse qu'entoure un troupeau d'oies criades :

— Tout cela n'est pas assez bon pour elle ? . . .

De temps à autre, prise de pitié pour la pauvre exilée, une amie de Fontaine-Vieille, une bonne amie d'enfance, vient passer quelques heures au Threuil.

Elle est arrivée hier au milieu d'une bourrasque de vent qui faisait tourbillonner les dernières feuilles mortes.

Mme Lestrade était assise au coin du feu, dans une salle mal close, aux meubles dépareillés, au plancher disjoint. La tempête du dehors ébranlait les châssis vermoulus des hautes fenêtres sans rideaux.

— Eugénie ! s'est écriée joyeusement la vieille dame en voyant entrer son amie ; ma bonne Eugénie ! . . . Par un temps pareil . . . Comme c'est aimable à toi de ne pas oublier la pauvre solitaire ! . . . Il y a bien longtemps que je ne t'ai vue ! . . .

Mme Lambertier s'est assise auprès de la cheminée, dans le fauteuil recouvert d'une housse grise.

— Nous avons été si occupés ! . . . Les vendanges nous ont retenus près d'un mois en Périgord. Comment vont tes enfants ? Tu les as vus depuis la dernière visite ? Ont-ils passé plusieurs semaines au Threuil ?

— Ils ne sont restés près de moi que trois jours. Ils allaient à Cauterets pour la gorge de Gilberte. Je ne pouvais les retenir plus longtemps. Les Pyrénées sont inhabitables pour des Parisiens après le 15 septembre. Puis, tu sais, le Threuil est loin d'être une propriété d'agrément. C'est une ferme ! La vue est bornée par les bois, nous n'avons pas de rivière, pas même quelques parterres fleuris . . . Ma belle-fille se serait ennuyée très vite . . .

— Je m'étonne toujours que tu puisses vivre dans cet affreux désert. Comment occupes-tu tes journées ?

— Je travaille, je prie, je catéchise les enfants du métayer, je soigne leur mère qui a pris une mauvaise fièvre, j'éleve des lapins, des poules, des dindons . . . Comme une vraie fermière ! Le soir, cependant, quand j'ai fermé ma porte et que je n'entends plus que le bruit du vent dans

les châtaigniers, je me trouve bien seule, parfois . . . Alors je regarde ces photographies, celles des vivants, puis celles des morts. Avec les uns, je parle d'avenir ; avec les autres, je revis le passé . . . Et lorsque je suis plus triste que de coutume, il me semble lire dans leurs yeux un encouragement muet à supporter ces dernières épreuves qui finiront bientôt, sans doute . . .

— Ta vie ne doit pas continuer ainsi. Ton fils ne peut pas avoir le courage de te laisser au Threuil cet hiver. L'été, je l'admets encore, mais dans cette saison ton séjour à la campagne devient impossible. Que pense Raymond à ce sujet ?

— Le pauvre petit ! . . . Toutes ses lettres m'appellent à Paris. Il me dit combien il est inquiet de me savoir ici toute seule, combien il souffre à la pensée que, durant des semaines de neige, je vais rester enfermée dans cette mesure, loin de toute société, triste et malade peut-être. Il voudrait que je sois avec lui au moins pendant les plus mauvais jours.

— Et tu as refusé ? . . . C'est ridicule ! . . .

Mme Lestrade a baissé la tête. Il y avait des larmes dans sa voix quand elle a dit :

— Oui, j'ai refusé ; je peux bien te le dire à toi, ma vieille amie, la blessure est encore trop fraîche. J'ai tant souffert ici, ces derniers mois ! Si j'allais à Paris, maintenant, peut-être n'aurais-je plus le courage de revenir ! . . .

Mais, soudain, essuyant ses yeux, redressant ses épaules courbées, la vaillante chrétienne se reproche cette minute d'émotion :

— J'irai plus tard, dit-elle, quand on aura besoin de moi pour bercer le petit ange ; car nous attendons un petit ange, Eugénie . . . Vois comme le bon Dieu est bon et comme je serais ingrate de me plaindre ! Avant de mourir, j'aurai cette joie suprême ; être grand'mère ! . . .

Un sanglot lui a répondu. Incapable de se maîtriser plus longtemps. Mme Lambertier, en proie à une involontaire exaltation, prenait dans ses mains les mains ridées de sa vieille amie :

— Oh ! ne continue pas ainsi ! . . . Tu me fais trop de mal ! . . . Je sens si bien que tu souffres ! . . . Tu n'es pas une femme comme les autres, comme nous le sommes toutes . . . Tu es une héroïne, une sainte ! . . .

Mme Lestrade a souri faiblement, d'un de ces beaux sourires résignés au travers desquels transparait une âme ; et sa voix douce a murmuré, un peu tremblante :

— Une héroïne ? . . . Une sainte ? . . . Rien de tout cela, ma pauvre amie . . . Je suis tout simplement . . . une mère ! . . .

Jean VÉZÈRE.

(Le Noël).

La Légende de Notre-Dame des Trois-Épis



QUE si, venant de la vieille et pittoresque ville de Colmar, en Alsace, vous remontez le cours de la petite rivière la Fecht, vous rencontrez d'abord le faubourg du Logelbach, tout plein du bruissement des filatures et des papeteries ; puis, vous traversez la vignoble fameux de Turckheim, — un nom que vous avez peut-être déjà vu dans votre Histoire de France, car Turenne y battit les Impériaux en un combat fameux, — et enfin, vous entrez dans la vallée qui se resserre, où les pâturages alternent avec les champs et les vignes, celles-ci devenant plus rares au fur et à mesure qu'on se rapproche du fond.

Levez les yeux vers la droite, jusqu'au sommet le plus élevé ; au milieu des sapins, des châtaigniers, des hêtres, qui recouvrent les pentes comme d'un royal manteau de verdure, vous découvrirez, tout à fait sur la hauteur, de belles constructions blanches qui, dans l'embrace-ment du soleil de midi, se détachent au milieu des sapins. Ce sont les hôtels des Trois-Épis, qui, peu à peu, se sont élevés à côté de la petite chapelle dont je vais vous conter l'histoire ; nombre de pèlerins amenés par la dévotion à Notre-Dame, puis nombre de touristes, attirés par la beauté du site plus peut-être que par la piété, ont rendu nécessaire la construction de villas et de chalets qui font de plus en plus de la célèbre montagne un séjour de prédilection des Alsaciens. Les Trois-Épis, à présent, rivalisent avec Sainte-Odile, dont vous lirez plus tard une description enchanteresse dans un beau livre de M. René Bazin.

Or, mes enfants, la chapelle de Notre-Dame des Trois-Épis s'élève à l'endroit qui était jadis — ceci remonte à plusieurs siècles — un carrefour de chemins réunissant entre eux plusieurs villages de la montagne, nichés dans les creux, les vallonnements, et au flanc de ces jolies Vosges dont les sommets, vous le savez, ce nomment des ballons, à cause de leur forme arrondie, comme seraient d'immenses taupinières toutes couvertes d'épaisses frondaisons. Rien de plus gracieux que ces Vosges, d'une harmonie si française : ce n'est pas la grande montagne, aux angles heurtés, aux rochers majestueux, aux entassements dont la hardiesse vous écrase ; c'est doux, c'est vert, c'est reposant. Sous la sombre ramure de sapin, sous la feuille tremblante des bouleaux, sous le vert tendre des mélèzes, le sol est revêtu d'un épais tapis de myrtilles et les bruyères dans lequel, en certains points, se creuse une faille de grès rouge, de ce beau grès fin dont est bâtie la cathédrale de Strasbourg, tandis qu'aux ro-

chers qui par endroits surgissent, s'accrochent les fougères géantes, les lierres envahisseurs, et s'abritant l'églantine et le prunellier sauvage.

Et rien de plus pittoresque, mes enfants, qu'un village alsacien. Avez-vous vu les jolis albums de Hansi ? En examinant avec attention ses bonshommes aux costumes archaïques, ses bonnes femmes en jupes rouges ou vertes, tablier de velours noir à bavette pailletée d'or, et grand nœud de ruban noir sur la tête, tous ces visages épanouis, ces robustes carrures, au milieu de maisons à pignons blancs et à toits rouges, d'une architecture si différente des constructions villageoises de nos autres provinces, vous vous êtes dit peut-être : "Voilà des maisons bien fantaisistes ; l'artiste a dû les inventer pour nous amuser !" Eh bien, pas du tout ! Ce sont bien là les maisons alsaciennes, et je vous jure que rien n'est plus joli. Des pots de fleurs aux fenêtres, du soleil sur la façade, — quand il fait beau ! — des volets peints de couleurs voyantes, des balcons en bois rustique, et, pour couronner le toit pointu couvert de belles tuiles rouges, en certains endroits le légendaire nid de cigognes, un gros nid, artistement fait de brins de jonc et de mousse, et où souvent vient se poser, sur une seule de ses pattes, la cigogne au long bec... emmanché d'un long cou.

Les villages de la région où se passe notre histoire s'appellent la Baroche, Orbey, Amerschwir, Niedermorschwir, Kientzheim, Turckheim, Katzenthal.

Donc, par un beau matin de mai de l'an 1491, un brave forgeron d'Orbey, nommé Thierry Schæré, se rendait à cheval au marché de Niedermorschwir, avec l'intention d'y acheter un sac de blé pour les besoins de sa famille, car l'hiver avait été dur et son grenier était vide. Or, il faut dire, mes enfants, qu'à l'époque dont nous parlons, les habitants de Niedermorschwir étaient connus à vingt lieues à la ronde pour leurs vices, leurs désordres et leur conduite scandaleuse, qui leur valaient une juste réputation.

Ce matin-là, donc, le temps était clair et doux ; dans les buissons d'aubépine, les oiseaux s'affairaient à construire leurs nids ; ce n'étaient que piailllements et cris effarouchés à l'approche du bruit que faisaient les sabots du cheval sur les cailloux du sentier ; sous les touffes d'herbe fraîchement poussée, la violette laissait deviner sa présence, tandis que dans les bois, le muguet piquait ses blanches clochettes parmi la mousse humide encore.

Thierry avançait en fredonnant, le cœur rendu tout joyeux par le charme de la nature à son réveil, lorsque, arrivé à la croisée des chemins, en un lieu qu'on appelait le carrefour de l'Homme-Mort, parce que, quelque temps auparavant, on y avait trouvé le cadavre d'un pauvre paysan qui s'était mortellement blessé par suite d'un mouvement maladroit, notre bon Thierry songea à l'âme de ce malheureux,

en souvenir de qui l'on avait suspendu une image pieuse à l'un des arbres du carrefour. Dans les pays de foi, et sur de nombreux chemins de la France, vous rencontrerez, mes enfants, des croix isolées qui portent souvent une date et une inscription rappelant qu'en cet endroit un accident causa la mort de quelque chrétien. Mû par un pieux sentiment de charité, Thierry arrêta sa monture, ôta son bonnet de laine et récita dévotement un *De profundis* pour l'âme du pauvre défunt.

Comme il allait se remettre en route, voici tout à coup qu'une clarté éblouissante s'élève à côté de lui, et dans cette splendeur pareille au doux éclat du soleil levant, la sainte Vierge se montre au bon Thierry qui n'osait en croire ses yeux. Frappé de stupeur, tout tremblant, il laisse à son cheval la bride sur le cou, met pied à terre et, tournant entre ses mains son bonnet, il ose à peine lever son regard vers la Vierge. Celle-ci, d'une voix à la fois triste et maternelle, lui dit : " Tu vas, mon enfant, à Niedermorschwir ; annonce donc à ces gens que leurs péchés ont lassé la patience de mon Fils ; s'ils ne font pénitence, sa colère fera tomber sur eux toutes sortes de maux ; " et, ce disant, elle tendit à Thierry, épouvanté, un morceau de glace que les rayons du soleil ne pouvaient faire fondre. " Tu vois, reprit-elle, ce glaçon : c'est le symbole de la justice courroucée de mon Fils ! Mais si les gens de la vallée se repentent, s'ils changent de vie et redeviennent de bons chrétiens, il leur sera fait miséricorde. Vois ces trois épis ", — et en même temps Marie remit à Thierry trois beaux épis dorés poussés sur une même tige, — épis miraculeux, car le mois de mai n'est point la saison de la moisson ; — " ils sont l'image des bénédictions réservées à ceux qui feront une sincère pénitence."

Thierry, à peine revenu de son étonnement, osa cependant ouvrir la bouche pour faire humblement à la céleste visiteuse une objection : " Mais, sainte Mère de Dieu, si je leur dis ceci les gens de Niedermorschwir ne me croiront point ! Je ne suis qu'un pauvre ouvrier, qui ne sais que mon métier de forgeron ; ils n'écoutent pas les remontrances de leur pasteur, et même ils l'insultent et se moquent de lui ; comment espérer que ma voix les touchera ? " — " Ne crains rien, reprit Marie ; Dieu se sert des petits et des humbles pour faire son œuvre ; raconte ce que tu as vu, et mon Fils fera le reste." Et, sans attendre d'autre protestation de Thierry, la Vierge disparut.

Voilà notre homme un peu abasourdi, et à moitié content, car, quoique bon chrétien, il ne se souciait pas beaucoup d'encourir les quolibets et les sarcasmes de ces mécréants ; et c'est tout juste s'il ne céda pas à la tentation de rebrousser chemin.

Le soleil, cependant, montait à l'horizon ; était-ce la chaleur croissante qui alourdissait ses pas ? était-ce l'inquiétude de ce qui l'at-

tendait au bout de son voyage ? toujours est-il que la route lui parut bien longue ! . . .

Lorsque Thierry Schæré arriva sur la place de Niedermorschwir, le marché battait son plein. Dominant le bruit de la foule agitée des acheteurs, aux prises avec la rapacité des vendeurs, les cris de ceux-ci se répandaient d'un bout à l'autre de la place. " Par ici, le beau grain ! gros et doré, et sans déchet ! " — " L'astu vu, celui-là, qui vante sa marchandise, ripostait un autre ; le dessus est bon, mais il ne faudrait pas voir le fond du sac ! . . . " — " menteur ! " — " voleur ! " — Et les uns et les autres de s'apostropher dans les termes les moins choisis, car une injure qui peut n'être que triviale en français devient absolument grossière en passant dans le truculent patois alsacien. Au milieu de ce brouhaha, les commères jacassaient, les enfants se poursuivaient, courant parmi les corbeilles de légumes, les jarres d'huile, les paniers pleins d'œufs, tandis que la volaille effarouchée semait ses plumes sous les cages à claire-voie.

Cependant, Thierry restait plongé dans ses réflexions . . . Tirailé dans un sens et dans l'autre, disposé par moments à affronter les événements, l'instant d'après cédant à la plus plate couardise, il ne parvenait pas à prendre une décision.

Avisant à l'ombre d'un pignon un coin assez tranquille où un paysan plus taciturne que les autres se tenait au milieu de ses sacs de grain, tout ouverts et s'offrant aux amateurs, il en choisit un, le paya, et s'apprêtait à le soulever pour le hisser sur la croupe de son cheval, qu'il avait attaché dans le voisinage, et bien vite reprendre le chemin d'Orbey, afin d'échapper à l'obsession de l'apparition. Le spectacle de cette foule hurlante, qui mêlait les blasphèmes aux propos injurieux et grossiers lui faisait comme un reproche vivant de sa lâcheté. Partir vite, bien vite, fuir cette place grouillante, se retrouver seul sur le sentier de la montagne et voir venir les choses ! Peut-être, après tout, avait-il été le jouet d'une illusion ? — Si Notre-Dame voulait réellement faire de lui son messenger, eh bien, elle saurait revenir et renouveler son invitation . . . Et alors, il serait encore temps de s'acquitter d'une mission qui lui causait bien des tracas . . . Allons-y donc, et hardi ! D'un coup d'épau, il allait soulever le lourd sac de blé et en route ! Mais, qu'y a-t-il donc, Schæré au fond de ton sac ? Ce n'est pas du blé, c'est du plomb ! C'est plus que du plomb, c'est un roc, c'est une borne, ce sac ; impossible de le remuer, même en y mettant toutes ses forces. A l'aide, camarades ! Mais non ; rien à faire ! tous les essais restent vains ! Ce n'est plus de l'étonnement, c'est de la stupeur ! La sueur perle sur le front de Thierry ; mais ce n'est pas seulement l'effort de ses muscles qui la fait couler, c'est la honte ! Cependant un attroupement se forme ; on se regarde, on se trouble, on jase

sur l'étrangeté du fait. Les échevins arrivent, comme s'ils allaient se trouver en présence d'un malfaiteur, puis le clergé, prêt à prononcer les prières de l'exorcisme sur cet homme qui semble bien avoir des accointances avec le diable ! Et pourtant, non ; c'est Thierry Schæré, le forgeron d'Orbey, bien connu dans la région pour l'honnêteté de ses mœurs et la sincérité de sa religion ! On se consulte, on revient à la rescousse, rien à faire ; le sac semble incrusté dans le sol.

Enfin, pris d'un remords subit, sa lâcheté lui montant au front qu'elle fait rougir, Thierry a compris ! Ce sac qu'il ne peut soulever, c'est son signe. " Écoutez, bonnes gens, témoins de ce prodige . . ." Et voici que Thierry Schæré, le bon paysan d'Orbey, se met à raconter tout : l'apparition de Marie au carrefour des chemins, le message de la Reine du Ciel. Nouveau Jonas auprès de ces nouveaux ministres, il crie : " Pénitence ! pénitence ! " Et, sûr maintenant de sa mission, pour le prouver au peuple qui gronde sourdement autour de lui il saisit le sac de blé et le hisse sur sa monture aussi facilement que si c'eût été un sac de ce houblon vert tendre qu'on récolte à l'automne et qui est aussi une des richesses de l'Alsace.

Chacun se regarde ; on se demande ce qu'il faut croire de ce prodige. L'homme étant, comme nous l'avons dit, bien connu, ne pouvait donner prise à aucun soupçon, et puis, les plus forts gaillards de l'endroit ; — et Dieu sait s'ils sont vigoureux les gars alsaciens ! — avaient épuisé leurs forces sans succès contre le sac immobile : s'ils avaient pu douter de leurs yeux, ils ne pouvaient douter de leurs muscles. Or, le voilà, jeté à bout de bras sur la croupe du cheval qui ne se cabre point !

Si enfoncés qu'ils soient dans la matière, les hommes se laissent facilement convaincre par le merveilleux. La parole de Thierry, bien qu'elle frappât ces mécréants au plus intime d'eux-mêmes, serait sans doute restée sans effet si elle n'eût été accompagnée d'un prodige. C'est grande miséricorde, de la part de Dieu, de permettre parfois qu'un miracle vienne au secours de sa grâce. Les habitants du bourg, ébranlé d'abord, puis convaincus de la véracité du message de Thierry Schæré, se frappèrent la poitrine et comprirent que l'heure était venue de s'amender. Tous les jours qui suivirent l'événement, les confessionnaux furent assiégés, et tout changea dans la vie du village. On n'y entendit plus de blasphèmes et paroles malsonnantes, on n'y releva plus d'injustices, de vols, de haines entre voisins, les ennemis se réconcilièrent, les mœurs cessèrent d'être scandaleuses, la religion reprit ses droits, et avec elle, mes enfants, le bonheur rentra dans les familles.

Quant à Thierry, je vous laisse à penser si on lui fit honneur, comme il se devait au messager de Notre-Dame. Les notables de la ville, clergé en tête, l'escortèrent sur la route d'Orbey, et il

est probable que la plupart voulurent monter jusqu'au carrefour où la Vierge s'était montrée dans sa splendeur et sa miséricorde.

*
* *

L'année même de l'événement, relatent les chroniques locales, les habitants de Niedemorschwir et ceux d'Orbey se mirent d'accord pour élever au lieu de l'apparition une chapelle rustique qui, au cours des siècles, fut remplacée par un édifice plus important, auquel s'adjoignit plus tard un couvent de religieux.

Elle est l'origine du sanctuaire et du pèlerinage de Notre-Dame des Trois-Epis, ainsi nommé en souvenir du signe dont Marie avait fait le sceau de ses paroles miséricordieuses. Depuis ce temps, la sainte Vierge se plaît à récompenser par de nombreuses grâces la piété des fidèles qui y viennent prier.

Au-dessus du maître-autel, on vénère la statue témoin de tant de miracles, une sorte de " Pietà " datant du xve siècle, qui avait remplacé l'image fixée au chêne devant lequel avait prié Thierry Schæré. Ce maître-autel lui-même s'élève à la place qu'occupait le chêne. Une multitude d'*ex-voto* couvrent les murs de la chapelle ; les uns sont d'une grande richesse, la plupart d'une touchante naïveté. Beaucoup sont d'humbles peintures où une main malhabile a retracé le fait miraculeux, guérison, protection, conversion, qui a été l'occasion de l'*ex-voto*.

A. ESSIG.

LE VOYAGEUR PRATIQUE

Le docteur X . . . (respectons son incognito), de Baltimore, est réveillé au milieu de la nuit par le carillon de sa sonnerie et une série de formidables coups de poing appliqués sur la porte de sa maison. Au dehors, un orage épouvantable semble avoir déchaîné toutes les forces de la nature. Le docteur ouvre sa fenêtre et aperçoit un gentleman qui réclame ses services pour un cas urgent et à une lieue de la ville.

— Combien ? fait l'homme.

— Trois dollars, réplique l'autre.

— Ça va.

Notre esculape descend, attelle lui-même son cheval et, accompagné de son nocturne client, se rend à l'endroit indiqué.

Arrivé à destination, le client descend, donne trois dollars au docteur et lui dit :

— Inutile de descendre, docteur. Vous pouvez retourner. Je vous ai pris parce que tous les cochers que j'ai rencontrés me demandaient dix dollars pour me reconduire jusqu'ici !

Déception

Le marquis Jules Malgouër de Lambesdezac, ayant quitté pour toujours son marquisat de Provence, arrivait lentement à la porte du Paradis.

Il était tout essoufflé, car il avait dû faire la route à pied, et, pour la première fois de sa vie, portait lui-même sa valise.

Il frappa. Au bout d'un instant, un petit guichet fut poussé. Un visage de vieillard, à la fois doux et sévère, parut derrière l'ouverture grillée :

— Qui va là ? demanda saint Pierre sans ouvrir.

— Le marquis Jules Malgouër de Lambesdezac, répondit une voix fluette et cérémonieuse.

— Que voulez-vous ?

— Mais, je viens occuper au Paradis la place que j'ai fait retenir il y a fort longtemps déjà . . .

— Allons, entrez toujours dans l'antichambre : nous serons mieux pour causer.

*
* *

Le marquis Jules Malgouër de Lambesdezac entra, la tête haute. On eût dit, à son air arrogant, plus que dédaigneux, qu'il faisait une grâce à saint Pierre en acceptant son hospitalité. Mais le vieux porte-clés en avait vu d'autres, et il lui dit simplement, en fermant la porte :

— Jules . . .

Le solliciteur tressaillit devant une familiarité pareille :

— Permettez, je suis marquis, dit-il, je tiens beaucoup à mon titre.

— C'est bon, dit le Saint, nous verrons cela plus tard. Pour le moment, asseyez-vous sur cette chaise, là, en face de moi, car je crois que vous devrez attendre un bon moment. Il y a beaucoup de monde à l'audience.

Le marquis regarda d'un œil méfiant la chaise où tant de monde s'était assis avant lui. Il y frotta, avant de s'asseoir, la silésienne de son parapluie, et finit par s'installer en se disant : "A la guerre comme à la guerre !"

Pendant ce temps, sans s'inquiéter de ce petit manège, saint Pierre prenait dans un des tiroirs de son bureau ministre, le registre des voyageurs pour y inscrire le nom du nouveau venu. Après avoir tourné quelques feuillets, il arriva vite à la page en cours, marquée par un papier buvard, et compta :

— Un, deux, trois . . . Vous avez le numéro 77. Je vais vous inscrire en attendant. Vous dites : "Jules . . ."

— Marquis Jules Malgouër de Lambesdezac.

— C'est un nom qui est bien long, reprit le Saint en souriant doucement.

— Mes pères ne l'ont pas moins porté avec éclat, répondit le marquis un peu vexé. Vous ne savez peut-être pas que nous remontons aux Croisades.

— Ah ! ça, interrompit saint Pierre, je le reconnais : c'est un honneur pour vous, un très grand honneur ; mais vos mérites personnels n'en sont pas augmentés pour cela. C'est une responsabilité de plus : et si vous n'avez pas fait fructifier cet héritage de vertus, vous avez beau descendre des Croisés, cela ne vous avancera pas beaucoup quand il faudra, tout à l'heure rendre vos comptes.

*
* *

De temps à autre, tout en causant, saint Pierre se levait et allait ouvrir un guichet qui donnait directement dans la salle des jugements.

— Ils sont encore une cinquantaine qui attendent, dit-il, en revenant d'un de ses petits voyages. Nous avons le temps de causer. Mais . . . restez donc assis. On dirait que vous ne pouvez pas tenir en place . . .

— Vous devriez comprendre, balbutia le marquis, que je suis impressionné. On le serait à moins !

— Bah ! C'est un petit moment à passer. N'y pensez pas trop à l'avance, et cela ira tout seul. Vous n'êtes pas un criminel, je suppose ?

— Le nom des Malgouër de Lambesdezac, fit le marquis en se redressant, est synonyme d'honneur et de probité. Innombrables sont les nôtres qui ont versé leur sang pour de saintes et nobles causes.

Nous avons été, depuis que nous existons, les chevaliers du Christ et de la Patrie. Pour moi personnellement, je n'ai pu faire mes preuves, parce que l'occasion ne s'en est pas présentée. Mais si je m'étais trouvé dans le cas de prouver ma valeur, j'aurais su honorer, moi aussi, le nom des Malgouër . . .

— Oui, oui, je sais, accorda saint Pierre, pas impressionné le moins du monde. Mais ce n'est pas mon affaire. Le Juge souverain sait à quoi s'en tenir sur votre compte, et il aura tôt fait de prononcer sa sentence . . . Voyons, dites-moi, étiez-vous heureux sur la terre, et regrettez-vous de l'avoir quittée ?

— Ma foi, je n'aurais pas demandé mieux de prolonger un peu. Mon temps ne se passait pas de façon désagréable : le cheval, les promenades, les chasses — j'avais une meute magnifique ! — mes fermiers à stimuler, mes gens à surveiller, ma maison à diriger : tout cela ne me donnait guère de repos et m'intéressait beaucoup. A ce propos, bon saint

Pierre, savez-vous si les serviteurs que j'avais autrefois sont en Paradis ?

Il prononçait "paradis", comme les gens du midi.

Saint Pierre, que le célèbre accent mettait en bonne humeur, répondit en riant :

— Je vous crois qu'il y en a ici de vos serviteurs... Attendez un peu : je vais prendre mon grand livre des élus.

Il alla le chercher sur son bureau et ne fut pas long à trouver la page qui les concernait. Il ajusta ses lunettes qu'il portait en haut du front quand il n'en usait pas.

— Voyons, nous disons... Lambesdezac... C'est bien ainsi le nom de votre village ?

— Mon village ! Mon village ! répéta le marquis indigné. Cela vous brûlerait la langue grand saint Pierre, de dire : "le berceau des Malgouër", ou quelque chose d'analogue ?

— Allons, ne vous fâchez pas, dit le saint tranquillement.

Et, tout en parlant, il tournait les feuillets de son grand livre.

— Lambesdezac, fit-il enfin, nous y voilà. Oh ! mais nous avons beaucoup de gens de par là-bas dans notre paradis. Il y a d'abord Marius, qui fut valet de pied chez Monsieur le Marquis. Puis François, Victorin, Alphonse, Clovis... Il y a la bonne vieille Léontine. Il y a Marcellin, le bon cuisinier... D'ailleurs, voyez vous-même, dit saint Pierre, en lui passant le grand livre. Cela vous amusera, pour attendre, de vous trouver en pays de connaissance.

Et le marquis, très intéressé, regarda la liste où s'aliquaient les noms de ses anciens serviteurs. Ils y étaient presque tous. Parfois une note élogieuse en regard de leur nom :

"Léonet (Anatole). Premier cocher du marquis Malgouër. A gagné le Paradis par sa patience et son esprit de soumission."

Le marquis pensa :

— Qu'a-t-il donc fait de si extraordinaire ? La patience ! Sa patience ! Ce n'était pourtant pas bien difficile de rester sur son siège ! Dieu sait s'il vivait comme un coq en pâte et si je lui ai rendu la vie douce ! Que n'ai-je pas fait, d'ailleurs, pour tous ceux qui dépendaient de moi ? J'étais bon, si bon, trop bon ! Enfin !...

Et il continuait, regardant les noms de tous ceux qui l'avaient servi, et s'étonnait de trouver presque partout la même note, soulignée au crayon rouge : "A mérité le Paradis par sa patience !"

Il ferma le livre et, en le rendant à saint Pierre, ne put s'empêcher de manifester un certain mécontentement :

— Dites donc, sont-ils très haut placés, dans le Paradis, tous mes anciens serviteurs ?

— Voyez vous-même, si vous voulez, répondit saint Pierre. Seulement, mettez ces lunettes

noires, car l'éblouissante lumière dont jouissent les élus pourrait vous faire du mal...

Il ouvrit une petite lucarne dissimulée dans le mur, et une clarté resplendissante envahit l'antichambre. C'était comme un soleil radieux apparaissant brusquement dans la nuit.

Le marquis regarda et reconnut vite, auréolés de lumière, rayonnants dans la splendeur de l'éternel matin, tous ceux qui l'avaient servi sur la terre : et son cuisinier, et ses laquais, et ses cochers, et ses palefreniers, et ses ouvrières qui, tout le long du jour, tiraient patiemment l'aiguille pour lui : il était bon en somme, et se réjouissait sincèrement de les voir goûter le repos qui ne finit jamais.

Mais après avoir fermé la lucarne, il ne put s'empêcher, en rendant les lunettes à saint Pierre, de le questionner :

— Et autrement, comme nous disons en Provence, ils me semblent à des rangs bien élevés tous ces braves gens. Me voyez-vous pendant toute l'éternité assis à côté de mon valet, moi, marquis de Lambesdezac ?...

— Mais en quoi cette perspective vous effrayerait-elle, questionna saint Pierre ?

— Non, je ne puis penser qu'il sera à côté de moi dans le Paradis. Et, que voulez-vous que je lui raconte ? L'éternité, c'est long : je suis sûr qu'il s'ennuiera lui-même en ma compagnie.

— Au fond, interrompit saint Pierre, entre nous, qu'est-ce exactement qu'un marquisat ?

— Mais c'est un titre de noblesse, voyons !

— Eh bien, nous ne connaissons pas cela ici. Seule la vertu compte. Le règlement est inflexible... Aussi, vous comprenez...

— Vous ne me sortirez pas de la tête, fit le marquis froissé, qu'il doit y avoir des séparations ici. S'il fallait voisiner avec tout le monde, le bonheur éternel serait insupportable pour les gens de qualité...

— Vous verrez par vous-même, dit saint Pierre qui s'amusait beaucoup... D'ailleurs, voici votre tour. Allez, et bonne chance !

Et il l'introduisit dans la salle du jugement.

*
* *

Au bout d'un instant très court, le pauvre homme reparut. La tête basse, il s'avancait lentement.

— Eh bien, mon brave, que se passe-t-il ? demanda saint Pierre. Avez-vous oublié quelque chose, que vous voilà revenu ? Je ne vois rien à vous dans ma loge.

— Ah ! ne m'en parlez pas ! Je reprends la porte. Je vais au Purgatoire...

— Bonté du ciel, mon bon Jules, mais pourquoi ? Vous n'avez pourtant pas l'air d'un méchant homme !

— Je n'y comprends absolument rien. Le croiriez-vous, grand saint Pierre, on me l'a

appris là-bas — il montrait la salle du tribunal — il paraît que je suis orgueilleux.

Et tristement, le marquis Jules Malgouër de Lambesdezac se dirigea vers le Purgatoire..

Louis de BONNIÈRES.

(*La défaite de l'or*, chez Aubanel frères, Avignon, France).

Le chasseur pris au piège



HAQUE année, nous allons faire l'ouverture sur la ferme de notre ami Jean Fouesnet. Une terre giboyeuse à souhait. Par surcroît la fermière nous prépare de ces collations succulentes et copieuses dont le secret, hélas! est en danger de se perdre. Tout en nous apportant une vieille bouteille, Jean Fouesnet raconte des histoires...

J'entends encore son rire contenu,—le rire d'Indien des Grands Lacs,—qui termine le récit de l'aventure de son père et de l'huissier Grippart.

Ce Grippart était un vilain monsieur. Courtaud, les pieds tors, le regard louche, aussi disgracieux au moral qu'au physique, il exerçait à Pont-au-Chanoine les fonctions d'huissier audencier de la justice de paix, et tenait en cachette un bureau de prêts usuraires.

Escorté de deux bassets jaunes, rogues et crotés, Grippart battait le pays, passant en maître partout, car, parmi les fermiers, il n'en était guère qui ne fût ou qui n'eût été peu ou prou son débiteur. Il tuait rarement quelque pièce, car il était d'une myopie invétérée, mais il pénétrait dans les maisons et se faisait héberger gratis, et, en guise de remerciements, menaçait de poursuites ceux dont les arrérages se faisaient attendre. Si nous ajoutons que Grippart ne se gênait pas pour faire payer deux fois quiconque ne présentait point de reçu en règle, il sera aisé de se figurer combien pareil chasseur était détesté.

Le grand-père Fouesnet, pour arrondir son bien, avait jadis emprunté mille francs à l'usurier. Il avait remboursé, un jour de foire, mais par suite de l'affluence des clients qui attendaient leur tour à la porte de l'huissier, on avait remis à plus tard la recherche du billet dans les cartons et la rédaction d'une quittance.

Or, après le décès du vieux laboureur, Grippart, doué d'une belle audace, vint présenter le billet aux héritiers... Les fils Fouesnet rappellèrent les circonstances du remboursement, une

foire Chandeleur, avec le prix de la vente d'une pouliche bai-rouge... Que pouvaient leurs protestations contre du papier timbré. Il fallut payer.

Les années passèrent, Fouesnet l'aîné n'oubliait pas l'injustice et attendait l'occasion d'une vengeance.

“ Certain jour, peu après l'ouverture, raconte aujourd'hui Jean son fils, mon père entend un coup de fusil dans les Grélés.

— Mâtin! s'écrie-t-il, qui donc chasse sur mon terrain et dans un champ non débarrassé de sa récolte, encore ? ”

Que vit-il? Grippart? Mon père le reconnut à ses chiens sales. Il ne lui ménagea point les compliments, croyez-le bien et menaça de porter plainte.

L'huissier, en vrai grigou, ne renouvelait son permis de chasse que tous les trois ou quatre ans; d'habiles grattages suppléaient à toutes les formalités. Quel garde, quel gendarme aurait eu l'inconvenance d'examiner de près les papiers d'un huissier?

Mais laisser entamer une affaire de chasse sur le terrain d'autrui, c'était s'obliger à verser au dossier le port d'armes falsifié, et cela, l'avare ne le voulait pas... Se sentant perdu, il détala de toute la vitesse de ses jambes cagneuses.

II

Or, à l'extrémité des Grélés, derrière le talus de clôture, s'ouvrait une carrière de sable abandonnée. Elle n'a pas été comblée.

Trois parois à pic forment une clôture naturelle. La tranchée y dévalant a été barrée par un petit bâtiment haut de neuf à dix pieds. La carrière est devenue ainsi une sorte de fosse dont on ne peut sortir qu'en traversant le bâtiment qui la ferme du seul côté accessible.

Préoccupé de mettre entre lui et le fermier qui le poursuivait le plus grand nombre possible de talus ou de clôtures, Grippart se dirigea rapidement vers l'extrémité des Grélés. Il escalada le parapet de terre, écarta les broussailles et pensa se laisser doucement dévaler de l'autre côté... Sa myopie l'empêcha de voir le précipice... Ses pieds, au lieu de toucher le sol d'un autre champ plongèrent dans le vide, entraînant le corps. Ses chiens, qui l'avaient suivi, lui dégringolèrent sur le dos, et ils s'effondrèrent tous les trois, déchirés par les ronces, et les membres rompus, au fond de la carrière.

Aux cris de douleur du fugitif, aux hurlements des chiens, que soulignèrent les grognements d'autres animaux,— le bâtiment servait de toit à porcs et ses habitants s'ébattaient du fond de la carrière comme dans une cour,— mon père comprit ce qui venait de se passer..

Il alla se pencher sur la fosse, et, constatant que l'usurier ne s'était brisé aucun membre, il le salua, narquois :

“ Reposez-vous un instant, monsieur Grippart, je vous prévient seulement que vous foulez mon

terrain sans permission, espérez-moi une minute, le temps de revenir avec deux témoins. Ne vous ennuyez pas trop, monsieur Grippart, vous et toute votre compagnie."

Le coquin n'était pas fier. Il supplia mon père de le sortir d'une situation pénible et ridicule... le père Fouesnet ne se laissa point toucher. Il partit à la recherche des témoins nécessaires, et, en homme prudent, il prit, au passage, conseil auprès de sa ménagère.

Celle-ci était femme d'esprit et d'économie, elle dit donc à son homme :

"Au lieu de faire un procès à Grippart, fais-lui donc rendre les 1,000 francs qu'il nous contraignit de lui payer indûment.

— Bonne idée? s'écria le fermier. Allons-y de ce pas."

III

Lorsque le fermier et son épouse se penchèrent au-dessus de la fosse, ils ne revirent plus l'usurier.

"Il s'est échappé", crièrent-ils.

Un bruit de tuiles brisées les avertit de ce qui se passait :

Grippart ayant voulu traverser le bâtiment pour sortir dans le verger, s'était heurté à une porte fermée par des verrous extérieurs.

Ne trouvant point d'issue, il avait songé à percer la toiture et à se laisser glisser dehors.

"Minute! cria le père Fouesnet, qui courut chercher son fusil.

— Là, dit-il bien haut en revenant, ne soyez donc pas si pressé, monsieur Grippart. Vous tenez donc à aggraver votre cas d'un bris de clôture!"

L'huissier, qui avait déjà percé un trou à passer la tête et un bout d'épaule, cessa de briser des tuiles. Malgré sa vue basse, il aperçut le père Fouesnet l'arme au bras, prêt à le canarder à la moindre velléité de fuite.

"Vous m'en voulez donc tant, gémit l'avare d'un ton doucereux. Je ne sais vraiment pas pourquoi.

— Du tout, mon bon monsieur, je tiens seulement à vous conserver chez moi jusqu'à l'arrivée de quelques visiteurs de marque.

— Si vous me gardez à vue, vous ne pourrez pas les recevoir.

— Oh! ils ne vont pas arriver tout de suite... le temps pour mon valet de se rendre à la ville avec la carriole et de les ramener. Je vous les présenterai.

— Soit, je me plaindrai d'être séquestré par vous.

— Vraiment?... nous verrons qui de nous deux le juge écouterà... Vous montrerez d'abord votre permis de chasse...

— Monsieur Fouesnet,—il se mit à appeler mon père monsieur,—vous ne ferez pas cela. Vous voulez m'effrayer, monsieur Fouesnet. Ma

position... ma place... de grâce...

— Cela vous sied bien d'implorer la pitié, cria la fermière. Que vous importait la misère d'orphelins en deuil, auxquels vous réclamiez un argent qu'ils ne vous devaient pas.

— J'avais un billet.

— Le père vous avait remboursé.

— Vous n'avez pu présenter de quittance.

— Aujourd'hui, ricana le fermier, c'est à notre tour de vous dire: "Présentez un port d'armes en règle et une autorisation de chasses sur nos terres."

— Monsieur Fouesnet, je vous en supplie... vous ne me dénoncerez pas,—je préfère vous donner... vingt francs.

— C'est estimer bien peu votre honneur et votre situation, dit la mère Fouesnet.

— Combien vous faut-il donc?

— Nous souhaitons seulement que vous mettiez votre conscience en paix.

— Vous êtes trop exigeants.

— Alors nous attendrons le juge et les gendarmes.

— Monsieur Fouesnet, laissez-moi partir... je vous redonnerez vos mille francs.

— Vrai?

— Je vous le jure."

Le fermier se dirigeait vers la porte pour tirer les verrous, sa femme le retint par la manche:

"Monsieur Grippart, dit-elle, pour nous, les écrits seuls font loi.

— Mais je ne peux pas écrire ici.

— Dans ce cas, armez-vous de patience.

— Je vais griffonner cela sur une feuille de carnet.

— Du tout, dit la mère, je vais chercher ce qu'il faut."

Pendant qu'elle était partie, le malin compère passa une feuille sous la porte: il avait écrit:

"Je m'engage à vous payer la somme de 1,000 francs."

Le père Fouesnet déposa son fusil, ramassa le chiffon de papier. Tout joyeux, il avait déjà desserré une targette, quand sa femme reparut munie d'encrier, de plume, de papier et d'un calendrier des postes pour servir de sous-main.

— Inutile, dit son homme, j'ai ce qu'il faut.

La fermière lut le petit papier, jeta sur son mari un regard de pitié, haussa les épaules et s'écria:

"Vous ne nous prendrez pas sans vert, monsieur le procédurier... pas de nom, pas de date, pas de signature... une somme en chiffres!!! merci bien!... voici une écritoire et du papier convenable. Je vais vous dicter.

"Je soussigné Grippart, huissier à Pont-au-Chanoine, reconnais devoir et promets de payer à Jean Fouesnet, cultivateur aux Grélés, la somme de mille cent francs (en lettres, s. v. p.), valeur reçue en dépôt, dater et signer."

Tout en maugréant, contre le sort, Grippart s'exécuta.

Quand les époux eurent lu, relu et retourné le billet, ils libérèrent enfin le chasseur penaud et ses deux chiens jaunes.

Le jeudi suivant, mon père se rendit au marché, pour rendre visite à Grippart. Il n'eut pas à insister pour obtenir le paiement d'une obligation en règle.

Dois-je vous ajouter, dit Jean Fouesnet à la fin de son récit, que Grippart n'est jamais revenu battre les buisson de ce côté. Il a même fait le mot aux tirailleurs de son acabit, car aucun des chasseurs d'occasion de la ville ne s'aventure par ici.

L'interdit est jeté sur notre chasse.

Il nous reste ainsi davantage de gibier pour nos amis.

J. ROMAIN LE MONNIER.

Les deux Frères

CONTE SLOVAQUE



Il y avait une fois un pauvre paysan : il avait deux fils, Jozka et Janko. Janko travaillait dans la maison ; il était naïf et lourdaud : aussi l'appelaient-on le *Cendrillot*. Jozka était compagnon cordonnier ; le temps vint pour lui d'aller faire son tour d'apprentissage. Il partit un beau matin ; sa mère lui avait donné des gâteaux qu'elle avait cuits, son père, sa bénédiction.

Le voilà en route : il marche droit devant lui, traverse une montagne sombre, arrive dans une prairie. Là il tire ses gâteaux et se met à manger. Une bande de fourmis arrive et lui demande à manger ; il leur refuse même les miettes et, qui pis est, foule les fourmis aux pieds. Les fourmis lui crient :

“ Attends un peu : nous ne viendrons pas à ton secours quand tu seras dans la misère. ”

Jozka fit peu d'attention à cette menace ; il finit son repas et se remit en marche : il arriva au bord d'une rivière. Un poisson avait sauté hors de l'eau sur le rivage ; il s'efforçait vainement d'y rentrer. Il demanda secours à Jozka ; mais le voyageur n'eut pas pitié du pauvre poisson, et, en passant auprès de lui, il lui donna un coup de pied.

“ Méchant ! lui cria le poisson, nous ne te viendrons pas en aide. ”

Il ne se retourna même pas, et ne fit pas attention aux paroles du poisson.

Il arriva à un carrefour : là des diables se disputaient et se battaient. Jozka les regarda tranquillement et ne fit rien pour les séparer.

Les diables lui crièrent :

“ Attends un peu ; tu verras que rien ne te réussira dans ce monde ” !

“ Pourquoi me fatiguer à voyager ? Qu'ai-je tant besoin de voir le monde ? ” se dit alors Jozka.

Il s'assit sur l'herbe, acheva de manger ses gâteaux et retourna à la maison.

Son cadet Janko lui reprocha de n'avoir su réussir à rien dans le monde.

“ Eh ! vas-y, toi, dans le monde ! lui cria son père. Nous verrons ce que tu en rapporteras, et si tu sauras mieux voyager que ton frère. ”

Il le fit entrer dans sa chambre, lui donna, pour son voyage, une eau qui guérissait toutes les maladies, le bénit, et l'envoya courir le monde. Sa mère lui avait cuit une miche pour le voyage.

Janko Cendrillot partit et marcha droit devant lui, là où ses yeux le conduisaient. Il arriva dans cette prairie où son frère Jozka avait mangé les gâteaux. Il s'assit, et les mêmes fourmis vinrent autour de lui. Janko tira le pain de son bissac, mangea, et nourrit les fourmis. Elles le remercièrent en lui disant :

“ Bon Janko, nous viendrons à ton secours. ”

Janko continua sa route. Il arriva près d'un lac. Là il vit une carpe qui se débattait sur le rivage. Il la rejeta dans l'eau, en disant :

“ Pauvre bête ! pourquoi souffrirais-tu sur la terre, quand tu es faite pour vivre dans l'eau ?

— Nous te viendrons en aide ! ” lui cria la carpe.

Janko arriva à un carrefour ; là des diables se querellaient et se battaient.

Janko se mit de la partie, frappa à droite et à gauche, les sépara et rétablit le bon accord parmi eux.

“ Nous viendrons à ton secours ! ” lui crièrent les diables.

Janko nota ce détail dans sa mémoire, et continua son chemin.

Il arriva à une ville. Il y trouva tout le monde en deuil : la fille du roi était fort malade, et aucun médecin ne savait comment la guérir. Janko alla à l'auberge et demanda à l'aubergiste :

“ Qu'y a-t-il de nouveau ?

— La princesse Julienne est à l'agonie. Celui qui lui rendra la santé l'épousera. ”

Janko se rappela cette eau merveilleuse que son père lui avait donnée.

“ Annoncez-moi chez le roi, dit-il à l'aubergiste, et dites-lui que je suis le premier médecin du monde.

Je guérirai sa fille. ”

L'aubergiste prit ses jambes à son cou et courut chez le roi.

“ Nous avons ici, dit-il, le premier médecin du monde. Il vit chez moi à l'auberge ”

Le roi, enchanté, ordonna de faire venir Janko le Cendrillot.

Janko vint, et fit prendre à la princesse un verre d'eau merveilleuse, et aussitôt elle se sentit mieux. Peu de jours après elle guérit.

Mais elle n'avait aucune envie d'épouser le médecin Janko. Ses parents la pressaient d'accomplir la royale parole qu'ils avaient donnée au premier médecin du monde. La princesse résistait.

— Soit, dit Julienne, je l'épouserai, mais à condition qu'il accomplira trois choses que je lui dirai.

— Bien, répondit Janko ; si ces choses sont possibles et si Dieu me vient en aide, je les accomplirai.

La princesse fit deux sacs de petites graines de pavot et deux sacs de cendres. Elle mêle le pavot et les cendres, et dit :

— Janko, d'ici à demain matin, sépare le pavot des cendres, et je suis à toi.

Janko était fort inquiet. A peine, chez lui, savait-il écosser des haricots, et on lui donnait un tel travail à accomplir ! Que faire ?

Il s'en alla dans la prairie, et se mit à pleurer comme un enfant, priant Dieu de lui venir en aide.

Tout à coup les fourmis s'empressent par milliers autour de lui :

— Ne désespère pas, Janko ; tu nous es venu en aide autrefois ; nous allons te le rendre aujourd'hui ; d'ici à demain matin, nous aurons séparé le pavot de la cendre.

En effet, les fourmis se mirent à l'œuvre, et le lendemain matin tout était fini.

La princesse fut bien étonnée et même affligée. Elle ne voulut pas encore épouser Janko et dit à ses parents qui l'y engageaient :

— C'est bien, c'est bien ; nous irons à la noce, mais seulement quand Janko m'aura rapporté du fond de la mer la perle la plus précieuse.

Janko se résolut encore à la satisfaire ; il alla au bord du lac et pleura amèrement. Tout à coup un poisson saute hors de l'eau et lui dit :

— Janko, pourquoi pleures-tu ?

— Comment ne pleurerais-je pas ? répond Janko, quand la princesse Julienne me fait subir de si rudes épreuves, et me refuse sa main si je ne lui rapporte pas la plus belle de toutes les perles ?

— Calme-toi, Janko ; tu sais bien que nous te viendrons en aide.

Et le poisson lui rapporta la perle désirée. Elle plut fort à la princesse ; mais il lui fallait encore une troisième épreuve.

— J'épouserai Janko, dit-elle ; mais il faut qu'il me rapporte une rose de l'enfer.

A ce mot d'enfer, Janko se rappela les diables qu'il avait séparés et réconciliés. Il courut à l'endroit où il les avait rencontrés, et y trouva le chemin de l'enfer. Il frappe à la porte ; les diables le reconnaissent, il obtient ce qu'il désire : une belle rose du jardin de Lucifer.

La belle Julienne revêtit ses plus beaux vêtements. Janko le Cendrillot demanda la main de Julienne. On invita à la noce ses parents et son frère Jozka.

Jozka comprit alors que l'égoïsme est un mauvais moyen de faire fortune, et que dans ce monde on a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Le vilain petit canard

CONTE



LA campagne était splendide cet été-là. Les blés étaient tout dorés, les avoines bien vertes, et dans les prairies fauchées, à travers les meules de foin, la cigogne se pavanait sur ses longues jambes rouges, en faisant claquer son bec. Les champs et les prés étaient entourés de vastes forêts, qui ombrageaient des étangs. Ah ! c'était vraiment superbe.

A l'endroit le plus ensoleillé, s'élevait un vieux manoir entouré de larges douves. Entre les murs et l'eau, il y avait toute une végétation de bardanes, dont les feuilles étaient si grandes et les tiges si hautes, qu'un petit enfant aurait pu s'y dissimuler.

Ces plantes formaient un fourré aussi impénétrable qu'une forêt vierge, c'est pourquoi une cane y avait installé son nid, sûre s'y pouvoir couvrir ses œufs en paix.

Par exemple, elle commençait à se lasser de cette occupation, et le temps lui semblait d'autant plus long qu'elle recevait fort peu de visites. Les autres canards aimaient mieux se réunir pour nager de compagnie sur les douves, que de venir se coucher près d'elle sous une feuille pour bavarder.

Enfin une coquille commença à se briser, puis une autre, puis d'autres encore. — Cui ! cui ! entendait-on de tous côtés, et bientôt de chaque œuf sortit une petite tête jaune qui s'agitait.

— Coin ! coin ! secouez-vous, disait la cane.

Et ils se secouaient tant qu'ils pouvaient et regardaient tout autour d'eux sous les feuilles vertes.

— Comme l'univers est grand ! disaient-ils.

Il est certain qu'ils avaient un peu plus d'espace devant eux que dans l'œuf.

— Pensez-vous que ce soit là tout l'univers ? demanda la mère. Il s'étend encore de l'autre côté du jardin jusqu'au presbytère ; mais je n'ai pas encore été jusque-là. Etes-vous enfin au complet ? dit-elle en se levant. Ah ! non, tout le monde n'est pas encore là. Il reste cet œuf, plus gros que tous les autres, qui est encore intact. Combien cela va-t-il donc durer ?

Et elle se remit à couvrir.

— Eh bien ! comment cela va-t-il ! demanda une vieille cane qui venait en visite.

— Il y a un œuf qui n'en finit pas, répondit la cane ; il n'a même pas la moindre

fêlure. Regardez un peu ce qu'ont donné les autres, ce sont les plus ravissants canetons que j'aie jamais vus.

— Montrez-moi l'œuf qui ne veut pas éclore, reprit l'autre. C'est sûrement un œuf de dinde. J'ai été attrapée, moi aussi, une fois avec des œufs semblables et j'ai eu bien du mal avec les petits, car ils ont une frayeur extrême de l'eau, je vous garantis. Je ne pouvais pas les décider à y entrer, j'avais beau les appeler par mes coin, coin, c'était peine perdue. Laissez-moi voir encore l'œuf. C'est bien cela, c'est un œuf de dinde. Abandonnez-le donc et apprenez plutôt à nager à vos autres petits.

— Oh ! je vais le couvrir encore un peu, répondit la cane ; il y a si longtemps que je suis sur mon nid, un peu plus, un peu moins, ça n'a plus d'importance.

— Chacun son goût," repartit la voisine, qui s'éloigna en se dandinant.

Enfin le gros œuf se brisa aussi. "Cui ! cui !" dit le petit, et il sortit en faisant la culbute. Il était gros et laid. La cane l'examina de tous les côtés :

"Il est excessivement gros pour un canard, dit-elle, et ne ressemble à aucun autre. Serait-ce en réalité un dindon ? On ne va pas tarder à le voir. Il faudra bien qu'il entre dans l'eau, dussé-je l'y pousser moi-même."

Le lendemain, le temps était encore superbe et le soleil dardait ses chauds rayons sur le fourré. La mère cane, avec tous ses petits, se rendit à la mare. Pouf ! la voilà dans l'eau.

"Coin ! coin !" disait-elle, et aussitôt chaque caneton, répondant à son appel, y plongeait à son tour. Leurs petites têtes disparaissaient sous l'eau, mais revenaient bien vite à la surface, et ils nageaient merveilleusement. Leurs petites pattes s'agitaient instinctivement et tous barbotaient joyeusement, même le vilain gris.

"Non, ce n'est pas un dindon, reprit la cane, il n'y a qu'à voir comme il agite bien ses pattes, comme il se redresse fièrement, c'est bien mon propre enfant. Somme toute, il est vraiment très bien, quand on l'examine en détail. Coin ! coin ! venez avec moi, je vais vous mener dans le monde et vous présenter à la basse-cour. Restez toujours bien près de moi, afin que personne ne marche sur vous, et prenez garde au chat !"

Quand la nichée arriva dans la basse-cour, celle-ci était en émoi. Deux familles, avec un bruit épouvantable, se disputaient une tête d'anguille que le chat finit par emporter.

"Voyez-vous, c'est comme cela que ça se passe dans la vie, dit la mère en jetant un regard de convoitise vers le chat, car, elle aussi, aurait volontiers mangé la tête d'anguille. Avancez, ajouta-t-elle, et allez saluer le vieux canard, là-bas. C'est ce qu'il y a de mieux ici. Il est d'origine espagnole, voilà pourquoi il est si gros et porte un chiffon rouge à la patte. C'est

la plus grande distinction qui puisse être accordée à un canard, et cela signifie qu'on ne voudrait le perdre à aucun prix et tient à le reconnaître entre tous. Ne mettez pas vos pieds en dedans, un caneton bien élevé écarte bien les jambes comme ses père et mère, comme cela, voyez-vous. Allons, saluez et dites : Coin ! coin !"

Et ils firent comme on leur disait. Mais les autres canards d'alentour regardaient les petits et disaient tout haut :

"Voyez un peu, il va falloir que cette séquelle se promène ici, comme si nous n'étions pas déjà assez sans eux. Comme un des canetons est laid ! Pouah ! nous ne le supporterons pas parmi nous."

Et en même temps un canard vola d'un trait sur le caneton et lui donna un coup de bec dans la tête.

"Laissez-le tranquille, dit la mère, il ne fait de mal à personne.

— Peut-être bien, répondit celui qui l'avait becqueté ; mais il est si gros et si singulier, qu'il mérite d'être bousculé.

— Vous avez de bien beaux enfants, dit le vieux canard qui avait un chiffon à la patte, sauf un qui n'est pas réussi. Ne pourriez-vous pas le remettre dans sa coquille ?

— Ce n'est malheureusement pas possible, Excellence, répondit la mère. Il n'est pas précisément joli, certes, mais il a bon cœur et nage mieux qu'un autre. Je crois qu'il changera et deviendra peut-être même plus petit avec le temps. Il est resté trop longtemps dans l'œuf, ça l'a rendu difforme."

En disant cela, elle s'approcha de lui et le lissa de tous côtés avec son bec.

"Je crois qu'il sera fort et saura se débrouiller.

— Les autres sont vraiment charmants, reprit le vieux canard. Faites ici comme chez vous, et si vous trouvez une tête d'anguille, apportez-la-moi."

Et sur cet aimable encouragement, ils firent désormais comme s'ils étaient chez eux. Seul le pauvre caneton qui était sorti le dernier de l'œuf et était si laid fut bafoué, battu et mordu par toute la basse-cour.

"Il est trop gros," répétait-on à l'envi.

Et le dindon qui était né avec des éperons et se croyait pour cela un souverain se gonflait comme un trois-mâts, se précipitait sur le caneton, le bousculait et devenait tout rouge. Le pauvre volatile ne savait plus où se fourrer et avait bien du chagrin d'être tellement laid que toute la basse-cour se moquait de lui.

C'est ainsi que se passa le premier jour ; mais tout alla de mal en pis dans la suite. Le pauvre caneton était repoussé et chassé par tous, même par ses frères, qui se conduisaient honteusement vis-à-vis de lui et disaient :

"Si seulement le chat pouvait t'emporter, monstre !"

Et la mère elle-même ajoutait :

“ Si tu pouvais être loin d'ici ! ”

Les canards le pinçaient, les coqs le becquetaient et la servante qui apportait la pâtée aux poules lui donnait des coups de pieds.

Alors il prit la fuite et s'envola, un beau jour, par-dessus la haie. Les oiseaux des buissons, effarouchés, s'élancèrent dans l'air.

“ C'est parce que je suis trop laid, ” pensa le caneton en fermant les yeux.

Et il s'éloigna à tire d'ailes.

Il arriva enfin au grand étang lointain où habitent les canards sauvages. Triste et fatigué, il s'arrêta pour y passer la nuit parmi les roseaux.

Au matin, les canards sauvages, s'étant levés, l'aperçurent :

“ D'où viens-tu ? demandèrent-ils au nouveau venu, qui s'était redressé et saluait de tous côtés aussi respectueusement que possible. Tu es d'une laideur extraordinaire ; mais cela nous est égal, pourvu que tu ne cherches pas à rester dans notre famille. ”

Pauvre petit caneton ! Il ne désirait que la permission de coucher dans les roseaux et de boire un peu d'eau bourbeuse.

Il resta donc là deux jours entiers, quand il vit arriver deux oies sauvages. Elles aussi n'étaient pas sorties de l'œuf depuis très longtemps et furent fort aimables.

“ Camarade, lui dirent-elles, tu es d'une laideur remarquable ; veux-tu venir avec nous et te faire oiseau migrateur ? Tout près d'ici il y a un étang où vivent quelques ravissantes oies, qui savent dire : Coin ! coin ! Elles t'accueilleront, quoique tu sois étrangement laid. ”

Pif, paf, entendit-on tout à coup. Et des coups de feu partirent dans toutes les directions, beaucoup d'oies tombèrent mortes parmi les roseaux et l'eau fut bientôt teinte de sang.

Pif, paf, les détonations recommencèrent de plus belles, de grandes bandes d'oies s'envolèrent des roseaux.

Pif, paf, continuaient les fusils. Il s'agissait d'une grande battue. Les chasseurs entouraient tout l'étang, quelques-uns même étaient assis sur les branches des arbres qui surplombaient l'eau bien au delà des roseaux. Des nuages de fumée montaient et s'amoncelaient entre les arbres, puis glissaient en nappes au-dessus de l'eau.

Alors les chiens de chasse entrèrent dans l'étang. Platch, platch, faisaient-ils avec leurs pattes en couchant les joncs. Quelle frayeur pour le pauvre caneton ! Comme il tournait la tête pour la mettre sous son aile, il se trouva bec à nez avec un gros chien qui tirait une énorme langue et dont les yeux brillaient comme des charbons incandescents. Il touchait presque le petit canard, la gueule grande ouverte laissant voir les dents, et puis frft, il repartit sans rien lui faire.

“ Dieu soit loué, dit le canard, je suis si laid que cela ôte même au chien l'envie de me mordre. ”

Et il se tint immobile tant que les grains de plomb sifflèrent à travers les roseaux et que les coups continuèrent à éclater.

Ce fut seulement tard dans l'après-midi que le calme régna de nouveau sur l'étang.

Le pauvre petit n'osait cependant pas bouger et attendit encore plusieurs heures avant de risquer un regard autour de lui, puis il se mit à fuir aussi vite que possible.

Il parcourut ainsi les champs et les prés en dépit d'un violent orage qui s'abattit soudainement sur la campagne.

Il arriva enfin dans la soirée à une pauvre cabane de paysans tellement délabrée, qu'elle semblait ne pas savoir elle-même de quel côté elle voulait tomber, et grâce à quoi elle était encore debout. La tempête faisait rage autour du pauvre volatile, il dut s'accroupir pour n'être pas enlevé par le vent. Cependant la pluie redoublait. Il s'aperçut enfin heureusement que la porte de la cabane ne tenait plus que par un gond et était suffisamment entrebâillée pour qu'il pût se glisser à l'intérieur. Il se hâta d'en profiter.

Là-dedans habitait une vieille femme avec son chat et une poule. Le chat, qu'elle appelait Fanfan, savait faire le gros dos et ronronner ; il pouvait même produire des étincelles quand on avait soin de le caresser à rebrousse-poil. La poule était courte sur pattes et s'appelait pour cette raison Courte-pattes. Elle pondait de bons œufs et la vieille l'aimait comme son enfant.

Le lendemain matin, le canard fut découvert ; le chat se mit à ronronner et la poule à glousser.

“ Qu'y a-t-il donc ? ” demanda la vieille en cherchant autour d'elle, car elle ne voyait pas bien.

Et elle prit le caneton pour un canard à l'engrais qui s'était sauvé de la basse-cour.

“ Voilà une bonne aubaine, ” dit-elle.

Elle garda donc l'animal trois semaines. Le chat était le maître de la maison et la poule la maîtresse et ils avaient l'habitude de dire : “ Nous et le monde, ” car ils se croyaient à eux deux la moitié de l'univers, et naturellement la meilleure moitié. Le caneton supposait qu'il était permis de penser autrement, mais la poule n'était pas de cet avis.

A ce que disait le pauvre caneton, elle répondait :

“ Ferme ton bec. ”

Et le chat demandait à son tour :

“ Peux-tu faire le gros dos, ronronner, ou produire des étincelles ? ”

— Non.

— Alors tu ne dois pas avoir d'autre opinion que celle des gens sensés qui te parlent. ”

Et le pauvre caneton, vexé, se blotissait dans un coin. Il pensait à l'air pur et au soleil du dehors, et il fut pris d'une envie si irrésistible de nager sur l'eau, qu'il ne put s'empêcher d'en parler à la poule.

— Tu as quelque chose de dérangé dans le cerveau, s'écria cette dernière. Tu n'as rien à faire, alors tu penses à des stupidités.

— Mais c'est si agréable de nager sur l'eau, répondit le canard ; c'est exquis de la sentir passer par-dessus la tête quand on plonge jusqu'au fond.

— Un fameux plaisir, en vérité, s'écria la poule d'un ton moqueur. Tu es vraiment fou. Le chat est l'animal le plus sensé que je connaisse, eh bien, demande-lui s'il trouverait agréable de plonger au fond de l'eau ou de nager à sa surface ? En ce qui me concerne, la question ne se pose même pas. Ou encore demande à notre vieille, qui est la plus sage créature au monde. Crois-tu qu'elle ait envie de nager ou de s'enfoncer dans l'eau, la tête la première ?

— Vous ne me comprenez pas, dit le canard.

— Et qui donc te comprendrait ? répliqua la poule. Tu n'as pourtant pas la prétention d'avoir plus de bon sens que le chat ou la vieille, sans parler de moi. Ne t'excite donc pas ainsi, enfant, et remercie plutôt ton Créateur de tout le bien qui t'a été fait dans cette maison. N'y as-tu pas trouvé une chambre chaude et des relations agréables dont tu as pu apprendre quelque chose ? Mais tu es un extravagant et il n'y a aucun plaisir à te fréquenter. Crois-moi, c'est pour ton bien que je te dis si franchement des choses désagréables, c'est à cela, du reste, qu'on reconnaît les vrais amis.

— Je crois que j'aime mieux m'en aller répliqua le canard.

— Eh bien ! fais-le, dit la poule.

Et le petit canard partit. Il recommença à nager, à plonger ; mais, toujours à cause de sa laideur, tous les animaux faisaient peu de cas de lui.

L'automne ne tarda pas à arriver, les feuilles dans les bois devinrent brunes et jaunes, et le vent les arrachait et les faisait tourbillonner dans l'air. Le ciel avait sa teinte des jours froids. De lourds nuages de grêle et de neige planaient très bas et sur la haie le corbeau criait qu'il avait froid. On frissonnait rien qu'en y pensant. Ce n'était pas drôle pour le petit canard.

Un soir, comme le soleil se couchait dans toute sa splendeur, une bande de grands oiseaux superbes s'envolèrent des buissons. Jamais le canard n'avait rien vu de si joli. Ces oiseaux étaient tout blancs avec un grand cou flexible : c'étaient des cygnes. Après avoir poussé un cri étrange, ils déployèrent leurs grandes ailes et partirent pour des contrées plus chaudes où les lacs ne gèlent jamais.

Ils volaient si haut, que le petit canard en fut impressionné.

Il se retourna sur lui-même dans l'eau comme une roue et poussa lui aussi un cri si perçant et si étrange, qu'il en fut effrayé. Il se sentait attiré vers ces oiseaux et ne put s'empêcher de les suivre d'un regard anxieux, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu. Alors il plongea de nouveau et, quand il revint à la surface de l'eau, il était comme hors de lui. Il ne savait comment s'appelaient ces oiseaux ni où ils allaient et se sentait pourtant pour eux une affection qu'il n'avait jamais eue pour personne. Il n'était pas jaloux de leur beauté, il ne lui serait jamais venu à l'idée de vouloir leur ressembler. Il aurait été déjà bien content si les canards avaient voulu le supporter parmi eux. Pauvre vilaine petite bête !

L'hiver fut terriblement froid. Le pauvre volatile était obligé de nager sans arrêt, pour empêcher l'eau de geler. Mais chaque nuit l'espace où il se tenait se resserrait de plus en plus. Le froid devint si vif, que la couche de glace craqua. Le pauvre canard dut alors agiter ses pattes sans arrêt pour empêcher les glaçons de le bloquer. Mais à la fin, exténué de fatigue, il ne put plus bouger et gela lui-même au milieu de la glace.

Le lendemain, de bonne heure, un paysan qui l'aperçut cassa la glace à coups de sabots pour l'en sortir et le porta à sa femme. Il ressuscita à la chaleur de la chambre.

Les enfants voulurent jouer avec lui ; mais lui, croyant qu'on voulait lui faire du mal, s'envola de peur dans la jatte de lait, dont il renversa tout le contenu. La fermière ayant levé les bras au ciel en poussant des cris, il fut si effrayé, qu'il alla tomber dans la baratte, dont il ne s'envola que pour retomber dans la huche, dont il réussit enfin à s'envoler de nouveau, dans quel état, grands dieux !

La paysanne courut après lui pour tâcher de l'attraper avec des pincettes, ses enfants à sa suite se bousculant et riant. La porte était heureusement ouverte. Le canard la franchit aussi rapide que l'éclair et alla se cacher dans un buisson couvert de neige, où il resta comme mort.

Il serait vraiment trop triste de raconter toutes les souffrances et les ennuis que le pauvre volatile eut à supporter pendant ce terrible hiver.

Quand les rayons du soleil redevinrent chauds, il était de nouveau dans les roseaux du grand étang. Les alouettes chantaient et le délicieux printemps avait fait son apparition.

Alors, tout à coup, il déploya ses ailes qui bruissaient plus fort qu'autrefois et l'emportèrent rapidement. Avant d'avoir eu le temps de réfléchir, il se trouva dans un grand parc dont les pommiers étaient en fleurs et où les lilas laissaient retomber leurs grappes parfumées jusqu'au cours d'eau qui serpentait à travers

la verdure. Quelle splendeur printanière tout autour de lui. Et voilà que d'un buisson en face, trois superbes cygnes blancs s'avancèrent en glissant sur l'eau avec autant de légèreté que de rapidité. Il les reconnut et se sentit envahi d'une tristesse indéfinissable.

"Ah ! se dit-il, si je vais au-devant d'eux, ils vont sûrement me tuer à coups de bec pour oser m'approcher de leur beauté, moi qui suis si laid. Eh bien, qu'ils le fassent ! Plutôt être tué par eux que maltraité par les canards, chassé par les poules, repoussé par la fille de basse-cour et souffrir de la faim et du froid en hiver."

Et il s'élança sur l'eau au-devant des oiseaux, qui hérissaient leurs plumes.

"Tuez-moi !" dit la pauvre petite bête en baissant la tête, pour recevoir le coup de la mort.

Mais dans ce mouvement il aperçut dans le clair miroir du ruisseau un autre joli cygne, qui était sa propre image. L'oiseau si laid et si lourdaud était devenu un cygne superbe.

Alors le petit animal ne regretta plus toutes les misères qu'il avait endurées, car elles lui permettaient de mieux apprécier le bonheur et la joie qui l'entouraient, tandis que les cygnes ses aînés nageaient autour de lui et le caressaient de leurs becs.

Quelques enfants arrivèrent dans le jardin pour jeter du pain et du grain aux animaux, et le plus jeune s'écria tout joyeux :

"Il y a un nouveau cygne !"

Et tous les autres répétèrent : "Il y a un nouveau cygne," et ils dansaient de joie en battant des mains.

Puis ils coururent chercher leurs parents, et l'on jeta du pain et du gâteau aux animaux.

"C'est le nouveau venu qui est le plus joli, disaient-ils tous. Voyez comme il est jeune et gracieux."

Lui, cachait timidement sa tête sous son aile ; mais il était quand même bien content, quoique sans orgueil, car un bon cœur n'est jamais orgueilleux.

Il se rappelait combien il avait été maltraité et bafoué quand il entendait maintenant chacun proclamer qu'il était le plus beau de tous les oiseaux.

Et les grappes de lilas se penchaient sur lui, et le soleil le caressait de ses rayons. Alors il hérissa ses plumes, inclina gracieusement son cou et s'écria du fond du cœur :

"Je n'aurais jamais rêvé tant de bonheur quand je n'étais encore qu'un affreux petit canard."

ANDERSEN.



PAYSAGE DE HOLLANDE

Quelque court que soit le temps, il est toujours assez long, puisqu'il suffit à conduire l'homme à son immortel avenir, qui sera ce qu'il l'aura fait.

Père LENOIR, S.J.

A TABLE

Un ketje arrêté devant l'étalage d'une marchande de poissons, s'amuse à les regarder dans tous les sens.

La marchande.— Que fais-tu à mes poissons ?

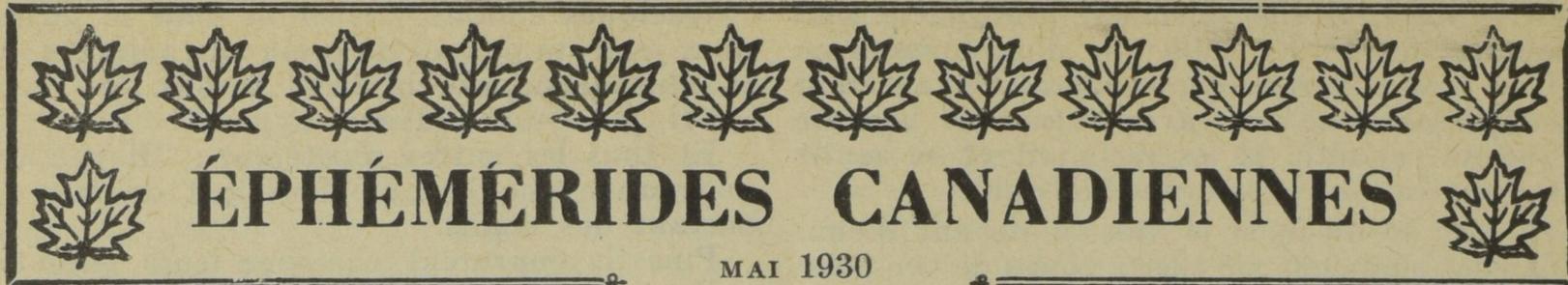
Le ketje.— Je leur parle.

La marchande.— Et que leur dis-tu ?

Le ketje.— Je leur demande des nouvelles de leur pays.

La marchande.— Et que répondent-ils ?

Le ketje.— Ils disent comme ça qu'il y a plus de quinze jours qu'ils l'ont quitté.


ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

MAI 1930

1.— S. G. Mgr Joseph Guy, O. M. I., évêque titulaire de Zerta et vicaire apostolique de Grouard, est sacré ce matin, par S. Ex. Mgr Cassulo, Délégué apostolique, en l'église du Sacré-Cœur à Ottawa. Les évêques co-consécrateurs sont NN. SS. Rhéaume et Charlebois. Les sermons français et anglais sont respectivement prononcés par NN. SS. Gauthier, administrateur apostolique de Montréal, et Sinnott, archevêque de Winnipeg.

— Mtre Armand Lavergne, C. R. est élu bâtonnier du Barreau de Québec.

— A Montréal, décède M. Charles Marchand, folkloriste bien connu, à l'âge de 40 ans.

— Un incendie détruit l'église de Saint-Léonard de Port-Maurice, au diocèse de Montréal. Plusieurs résidences sont aussi la proie des flammes.

2.— M. Vincent Massey, ministre plénipotentiaire du Canada à Washington, est nommé Haut-Commissaire du Canada à Londres.

— On apprend que M. l'abbé Nil Saint-Laurent, aumônier des syndicats catholiques de Sherbrooke, vient de décéder subitement à Carcassonne, en France. M. l'abbé Saint-Laurent avait la direction d'un groupe de pèlerins de Sherbrooke qui se rendaient au Congrès Eucharistique de Carthage. Il n'était âgé que de 40 ans.

3.— L'hon. A. Galipeault, ministre des Travaux Publics et du Travail dans le Cabinet Taschereau, à Québec, est nommé juge de la Cour d'appel.

5.— A Québec décède M. E.-P. Bender, ingénieur civil, à l'âge de 77 ans.

6.— Le bill de M. Woodsworth, accordant une cours de divorce à la province d'Ontario est adopté en troisième lecture par le parlement d'Ottawa, par une majorité de quinze voix.

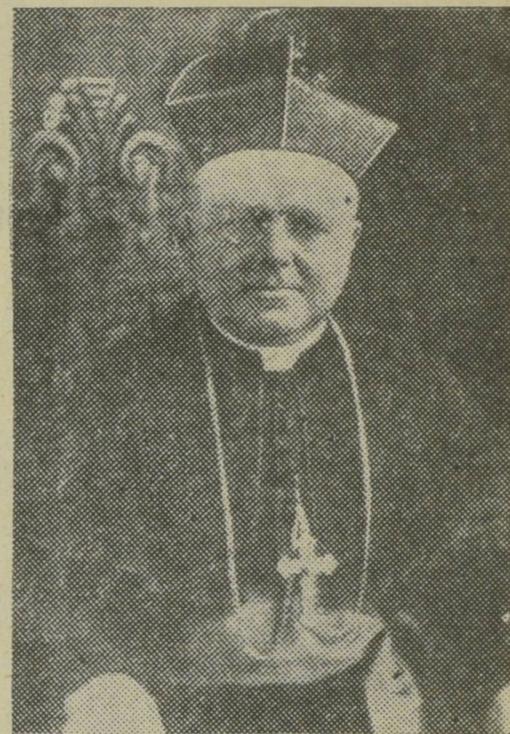
7.— S. G. Mgr Gérald Murray, C. SS. R., évêque de Victoria, C. B., est sacré ce matin, en l'église Ste-Anne de Montréal, par S. Ex.



FEU LE R. P.
MOISE DESJARDINS, O.M.I.



FEU CHARLES MARCHAND.



S. G. MGR J.-C. MCGUIGAN,
ARCHEVÊQUE DE RÉGINA.

Mgr Cassulo, Délégué apostolique. Son Excellence était assistée de NN. SS. T. Casey, archevêque de Vancouver, et E.-A. Dechamps, évêque auxiliaire à Montréal, comme co-consécrateurs.

— A Québec décède M. Léon Dessane, musicien bien connu, à l'âge de 66 ans et cinq mois.

8.— M. Paul Leduc, du Séminaire de Sainte-Thérèse, est proclamé vainqueur du concours oratoire intercollégial de 1930, à la Salle St-Sulpice de Montréal. M. Leduc reçoit un chèque de \$500. pour son succès. Il est le fils de M. Adélarde Leduc, professeur à l'Université de Montréal.

— Le gouvernement de la République française par l'entremise de M. Edouard Carteron, consul général de France au Canada, offre à l'hon. M. Cyrille Delâge, surintendant de l'Instruction publique à Québec, plusieurs prix (médailles et volumes) destinés à récompenser les succès remportés par les élèves des écoles supérieures de notre province dans l'étude de la langue française.

10.— L'*Action Catholique* de Québec annonce un grand concours d'abonnement, pour lequel elle donnera des prix pour une valeur de \$17,000.

11.— Le feu détruit de fond en comble l'église paroissiale de N. D. de Ham, au diocèse de Nicolet.

12.— Le gouvernement de Québec vient de choisir le jury du prix David pour la présente année. Les membres de ce jury sont : MM. Edouard Montpetit, Aegedius Fauteux, Léon Lorrain, abbé Olivier Maurault, p.s.s., Alexander Smith, l'abbé Arthur Maheux, Cyrus Mc-Millan et Louvigny de Montigny.

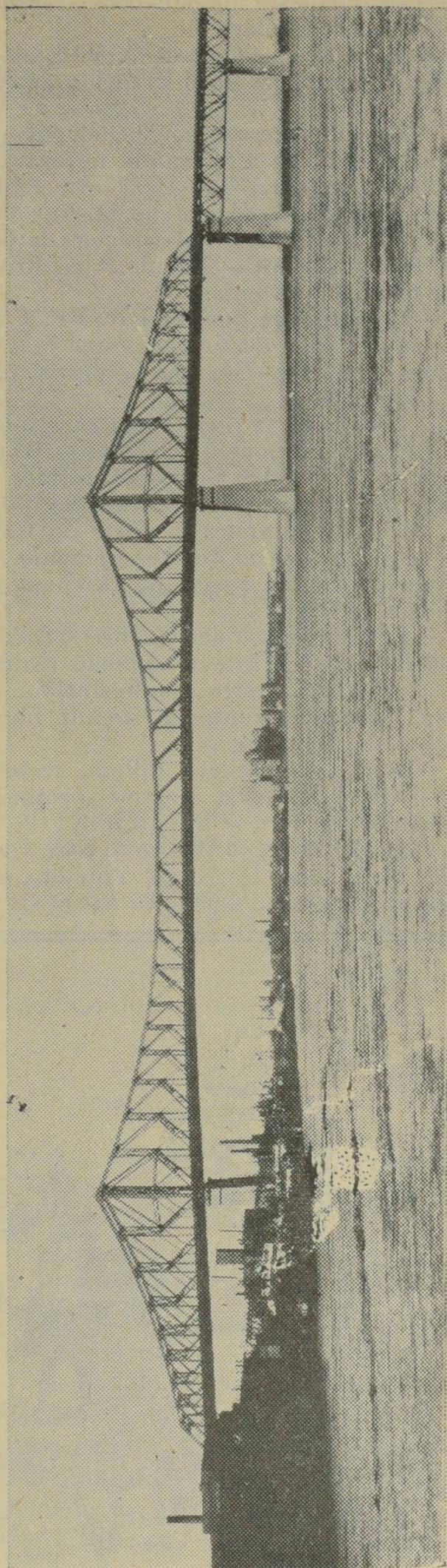
— A Maniwaki, décède le R. P. Joseph-Moise Desjardins, O. M. I. à l'âge de 67 ans.

13.— Le R. P. L.-P. Levêque, C. SS. R., vient d'être nommé provincial des Rédemptoristes de la province de Ste-Anne de Beau-pré en remplacement du T. R. Père T. Pital, dont le terme d'office était expiré.

— Le R. P. P.-M. Costello, C. SS. R., devient provincial des Rédemptoristes de la province de Toronto, en remplacement de S. G. Mgr Gérald Murray, sacré récemment évêque de Victoria.

15.— S. G. Mgr J.-C. Mc Guigan, archevêque de Régina, est sacré en la cathédrale St-Joseph d'Edmonton, par S. G. Mgr H.-J. O'Leary, archevêque du diocèse. LL. G.G. NN. SS. Bellevue, archevêque de Saint-Boniface, et J.-G. Kidd, évêque de Calgary, étaient les évêques co-consécrateurs. S. G. Mgr McNally, évêque de Hamilton, y donne le sermon en anglais, et S. G. Mgr Rhéaume, évêque de Haileybury, y prêche en français.

16.— On annonce que le nouveau collège des Jésuites à Québec ouvrira ses portes en septembre prochain. Les classes se feront tem-



VUE D'UNE PARTIE DU NOUVEAU PONT DU HAVRE DE MONTRÉAL.

porairement dans l'ancien presbytère de Notre-Dame du Chemin.

18.— La jeunesse de Québec célèbre avec éclat la fête de Dollard.

19.— Le gouvernement de Québec fait planter 40,000 pommiers dans la région de Missisquoi.

21.— On annonce semi-officiellement que les élections générales au Canada auront lieu le 28 juillet prochain.

22.— A Québec, décède M. J.-M. McCarthy, commandeur de Saint-Grégoire le Grand, vice-président de la Compagnie Price Brothers, à l'âge de 66 ans et 3 mois.

24.— On annonce que les RR. PP. Franciscains établiront prochainement une maison de retraites fermées à Chateauguay, au diocèse de Valleyfield.

— A Montréal, a lieu l'inauguration officielle du nouveau pont qui relie la métropole à Longueuil. S. G. Mgr Georges Gauthier, coadjuteur de Montréal, bénit le nouveau pont, et l'hon. M. King, premier ministre du Canada, empêché d'être présent à cette cérémonie, adresse la parole à l'assistance, de sa chambre du Parlement d'Ottawa.

26.— Les citoyens de Québec offrent un banquet d'honneur à leur nouveau maire, M. H.-E. Lavigueur. Cette manifestation, qui a lieu au Château Frontenac, réunit plusieurs centaines de personnes.

27.— M. l'abbé Philéas Fillion, recteur de l'Université Laval, est nommé protonotaire Apostolique par S.S. le Pape Pie XI.

28.— A l'Hospice St-Dominique de Québec, décède M. l'abbé P.-Alfred Pouliot, ancien curé de St-Agapit, à l'âge de 79 ans et six mois.

Mon traitement vous offre la santé



Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai **absolument gratuit**, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes.

MME. M. SUMMERS

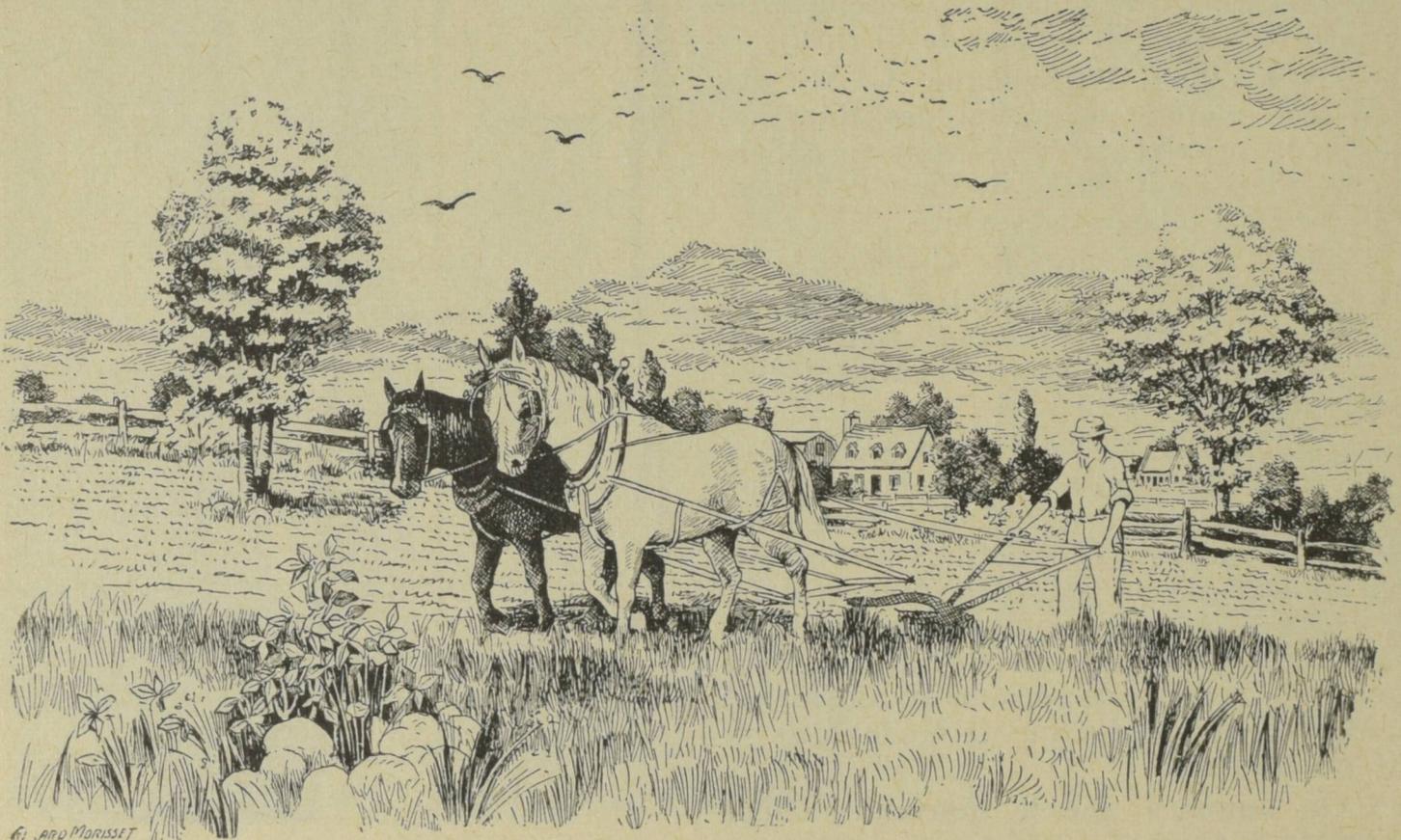
a/s Vanderhoof & Co. R26F
BOITE 50 WINDSOR, ONT.
En vente chez les meilleurs pharmaciens

— Les officiers du Pacifique Canadien annoncent que les travaux du tunnel sous le rocher de Québec qui servira à relier St-Malo à l'Anse au Foulon, commenceront dans deux semaines.

29.— Le Patronage Laval de Québec célèbre le 20ième anniversaire de la fondation.

— S. Em. le Cardinal Rouleau, archevêque de Québec, s'embarque à Québec pour Rome où il assistera le 29 juin prochain à la canonisation des Bienheureux martyrs canadiens.

30.— Les Chambres fédérales sont prorogées ce soir et le parlement est dissous. La mise en nomination des candidats aura lieu le 21 juillet prochain, et la votation, le 28 suivant.



61. ARD MORISSET

AU TEMPS DES LABOURS. (Dessin de M. le Notaire Gérard Morisset)

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

LA MACHINE HUMAINE**Le Cancer**

LE NOUVEAU A SON SUJET

J'AI déjà parlé à plusieurs reprises du cancer aux lecteurs de *l'Apôtre*. Je n'ai pas de nouveau à leur dire à son sujet, sinon que l'on vient de répéter qu'il guérit souvent, ce qui était déjà connu, et qu'il ne guérit qu'à condition d'être traité dès ses débuts, ce qui était non moins connu.

Le vieux docteur en perd, vous direz-vous. Le nouveau dont il nous parle n'en est point.

Mais si, c'est du nouveau que de répéter aujourd'hui, avec le professeur Faure : Le cancer guérit, mais à la condition d'être traité dès ses débuts.

Et c'est du nouveau parce que, depuis la découverte des rayons X., puis du Radium il s'était formé une légende autour des deux nouveaux agents thérapeutiques. Même les savants qui les ont le mieux étudiés ne les connaissent pas encore très bien. Imaginez-vous ce qu'en peuvent penser ceux qui se laissent guider plus par leur imagination que par leur intelligence : Voir à travers les corps comme avec les rayons X ! Produire à distance un effet extraordinaire sans que rien ne vienne déceler ni trahir le mode d'action du radium ! Comment voulez-vous que l'on ne puisse pas tout espérer de pareils agents ?

Et l'on a cru que toutes les maladies qui s'étaient montrées jusqu'ici réfractaires aux efforts répétés de la médecine, allaient être vaincues cette fois !

*
* *

Il a fallu déchanter.

Les rayons X, le Radium, atteignent bien les tissus profonds, mais ils ne font pas un choix entre ceux qui sont sains et ceux qui ne le sont pas ; ils sont donc exposés à détruire ce qui est bon en même temps que ce qui est

mauvais, tout comme un couteau qui serait promené au hasard à travers le ventre pour aller y extirper une tumeur.

Le couteau ne pouvait pas s'attaquer avec succès aux cancers trop avancés parce que pour les enlever il lui aurait fallu produire des délabrements tels que la vie devenait impossible.

Il en est de même pour les Rayons X et pour le Radium. Ils peuvent tuer le cancer à n'importe laquelle de ses périodes ; mais le malade avec, lorsque le cancer a étendu trop loin ses ravages !

Voilà la nouveauté qu'il importe de connaître. L'opération a beau être un succès complet, si le malade en meurt, ce n'est pas un succès désirable.

*
* *

Le couteau guérissait infailliblement le cancer lorsqu'il était assez petit pour être enlevé en son entier.

Les rayons X et le Radium guérissent aussi le cancer lorsqu'il est assez petit pour qu'ils en atteignent toutes les ramifications sans causer trop de dommage aux tissus sains.

*
* *

Conclusion, et c'est là la nouveauté : même depuis la découverte des Rayons X et du Radium, il faut traiter son cancer dès le début, si on en veut guérir.

Et pour faire traiter son cancer dès le début, il faut savoir que ce mal si grave commence insidieusement, et se développe longtemps sans provoquer de douleurs appréciables.

Ayons donc l'œil sur la moindre tumeur qui ferait son apparition chez nous ; non pas tant pour nous en inquiéter autre mesure, que pour la traiter à temps si on veut s'en débarrasser.

LE VIEUX DOCTEUR.

La chimie des taches

L'ENLÈVEMENT des taches est une des opérations domestiques que la maîtresse de maison ajoute le plus souvent à son labeur quotidien ; pour l'exécuter rationnellement quelques notions très élémentaires de chimie sont indispensables. Les substances salissantes n'ont pas, en effet, les mêmes propriétés, et chacune doit être attaquée par des armes spéciales.

S'agit-il, par exemple, de taches de sang ou de lait ? Il faut savoir qu'il y a là des albuminoïdes, qui, coagulés, feraient une marque indélébile, mais qui se dissolvent facilement dans l'eau tiède. C'est donc par un bain d'eau tiède qu'on les attaquera, mais on se gardera bien de dépasser 50°, température qui provoquerait la coagulation.

Les corps gras sont très employés, et font des taches fréquentes ; on se délivre de ces taches par la saponification, c'est-à-dire par la transformation en savons des acides gras qu'elles contiennent. L'écorce de bois de Panama, la saponaire sont employées dans ce but ; leur décoction forme avec les corps gras une mousse savonneuse abondante. Il est facile également d'avoir recours aux savons industriels, qui sont obtenus par la combinaison d'un acide organique gras et d'une base : soude dans les savons durs, potasse dans les savons mous. Le savon de Marseille à 72 pour 100 d'huile est le meilleur ; les savons noirs sont caustiques, et ne doivent être employés que si l'étoffe à nettoyer est résistante.

Mais le savon rend à l'étoffe sa teinte primitive ; si donc le vêtement à détacher a pris cette teinte de grisaille qui n'est qu'une souillure généralisée, la tache de graisse locale traitée par le savon se transformera en un îlot clair qui ne sera pas du même ton que le voisinage ; et on aura remplacé un vive par un autre. La seule ressource en ce cas est d'immerger la totalité de l'objet dans le bain dissolvant. Tout le monde peut le faire ; mais beaucoup de personnes s'en croient incapables, et confient le travail au teinturier, qui se fait largement rémunérer.

Le sucre se dissout dans l'eau ; il est souvent accompagné de substances colorées qu'il faut détruire par des dissolvants appropriés.

Les taches de rouille (qui est un oxyde de fer) sont justiciables de sel d'oseille (oxalate de potassium), employé en solution chaude ; il ne faut pas omettre de rincer dès que la tache est effacée. Sur les étoffes de couleur, il est conseillé de recouvrir la tache d'un mélange de tartre en poudre (deux parties) et d'alun (une partie) ; il faut mouiller ce mélange en l'appliquant.

Les taches de fruits, de vin, si elles sont fraîches, disparaissent aisément sous l'action un

peu prolongée d'un mince filet d'eau. Si on les a laissées vieillir, on les traite par l'eau de Javel, mais l'emploi de ce liquide exige quelques précautions. Le chlore, en effet, qui est doué d'une puissante affinité pour l'hydrogène, décompose l'eau ; il met en liberté l'oxygène qui se combine avec la matière colorante et la détruit ainsi par une véritable combustion ; mais lui-même entre en combinaison avec l'hydrogène et engendre de l'acide chlorhydrique, qui est un redoutable corrosif. Dès que la tache s'efface, il faut donc immédiatement rincer à grande eau ; si on néglige en temps opportun cette précaution, le but est dépassé, et la tache se transforme en trou.

Pour détacher les étoffes délicates, les soieries, les lainages blancs, qui ne supporteraient pas l'eau de Javel, on a recours aux propriétés réductrices de composés peu oxygénés du soufre. Si la tache n'est pas ample, on se contente de faire brûler dans un godet en grès ou en métal, une petite quantité de fleur de soufre ; il se produit du gaz sulfureux, que l'on dirige, à l'aide d'un cornet de papier à pointe ouverte, sur la tache, qui a été préalablement mouillée. Mais là encore il faut veiller à ne pas dépasser le but. En contact avec l'humidité, le gaz sulfureux, désorganise la matière colorante ; mais il s'oxyde et devient de l'acide sulfurique, qu'il est dangereux de laisser trop longtemps opérer ses effets caustiques.

S'il s'agit de détruire une grande tache ou de décolorer un objet important, on emploie un bain de bisulfites alcalins.

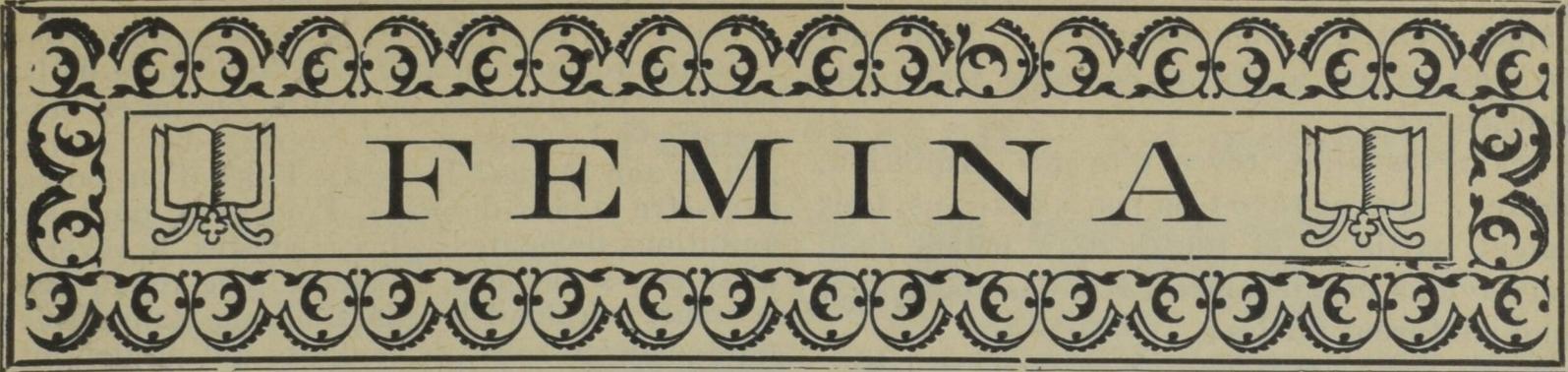
Les taches d'encre, maintenant : combien de fois les petits écoliers viennent-ils en imposer à leurs mamans le spectacle toujours pénible ! Il y a deux sortes d'encre : les unes sont à base de sels de fer, les autres à base d'aniline. Dans les deux cas, on peut employer l'eau de Javel, mais les encres à base de fer se trouvent alors oxydées, et la tache d'encre passe par une autre étape, qui est une tache de rouille. D'où l'emploi successif de l'eau de Javel et du sel d'oseille. Les encres à base d'aniline se dissolvent aisément par l'alcool tiède.

Restent les taches de peinture, de cambouis. On les dissout par l'essence de térébenthine ; mais si les cambouis a séché, il faut au préalable lui rendre sa souplesse par quelque corps gras, huile ou beurre. Telle est dans ses grands lignes la tactique chimique offensive contre les taches ! On voit qu'elle varie suivant l'adversaire.

A. ACLOQUE.

L'ESPRIT DU JOUR

Quel esprit contrariant que ma femme : Ce sont ses idées noires qui lui donnent des nuits blanches.



FEMINA

Avant le départ

NOUS étions là, toutes les finissantes, auprès de notre Mère Supérieure, recueillant en ce dernier soir de fin d'année, ses conseils dictés par l'expérience et le désir de nous savoir heureuses et fidèles au Devoir. Les unes lui disaient leurs regrets de ne plus revenir, les autres avides de liberté et remplies d'espérance en un Idéal rêvé faisaient mille projets qui presque tous recevaient l'approbation de l'Autorité... La Vie ne se chargerait-elle pas en temps et lieux de briser ces illusions et ces appels au Bonheur?.. N'était-il pas préférable que chacune en se rappelant la douceur de ce soir se souvienne aussi de ses rêves si vite déçus?...

Alors pour faire trêve sans doute à toutes ces ambitions dictées par des cœurs jeunes et inexpérimentés, notre Supérieure nous raconta une légende toute charmante dans sa naïveté :

“ La chose se passait à la porte du Paradis.

“ Le céleste Portier, par un hasard extraordinaire, n'avait encore ouvert la porte à personne depuis le matin...

“ Bientôt midi, se disait saint Pierre, et pas une âme n'est venue encore solliciter la faveur d'entrer au Ciel. La mort serait-elle en grève ou Satan m'aurait-il enlevé tous mes clients?.. Et le vieux saint regardant aussi loin que possible sur le chemin du Ciel ne voyait personne approcher... son trousseau de clefs pendu à son petit doigt, les bras derrière le dos, il faisait les cent pas pour tromper son attente.

“ Tiens, se dit Satan, le portier s'ennuie, allons le voir un instant...

“ Et marchant dans l'ombre comme le fait toujours cet esprit de ténèbres, il s'avança jusqu'à saint Pierre, puis d'un mouvement brus-

que, il arracha les clefs de la main du promeneur et les lança par-dessus le mur du Ciel... puis il courut se cacher derrière un arbre de la grande avenue céleste...

“ Mes clefs !... Comment faire Seigneur?.. s'écria saint Pierre et voici que sur la route, il voit venir dix, quinze âmes qui bientôt seront à la porte du Paradis...

“ Les larmes du grand saint coulent en abondance et le diable dans sa cachette ricane...

“ Une grande foule est à la porte. Plusieurs parmi les nouveaux venus ont des poings solides et un bras de fer, leurs efforts pour enfoncer la porte sont vains. Toutes ces âmes sont désolées... elles qui ont tant peiné pour mériter le Ciel!... Alors une petite sœur converse que personne n'a vue, qui n'ose lever les yeux tant son humilité est grande, se risque jusqu'à s'approcher du céleste Portier : “ Si vous voulez me le permettre, grand saint, je réussirai peut-être...

“ Le diable ne ricane plus, à la vue de l'humble religieuse, il se hâte de retourner à ses feux, ne voulant pas être vu par celle qui lui a tant arraché d'âmes de pécheurs.

“ La religieuse s'avance jusqu'à la porte lumineuse du Paradis, elle sort de sa poche son chapelet, son vieux chapelet, avec lequel elle a tant prié pour tous les affligés, les pécheurs, tous ceux qui avaient besoin de secours... elle prend la croix la glisse dans la serrure, et la porte s'ouvre...

“ La croix, mes enfants, conclut notre Mère Supérieure vous suivra partout. Puisse celle que vous serez appelées à porter, vous paraître légère et toujours conforme à la Volonté de Celui qui en chargera vos épaules.

“ Demain d'autres devoirs vous réclameront, soyez de celles que l'on retrouve toujours aux avant-postes fidèles au Devoir, portant allègrement la Croix; par elle vous arriverez à la véritable Vie, et par votre exemple, combien

d'âmes n'entraînez-vous pas ?... Être apôtre n'est-ce pas le devoir de toute jeune fille chrétienne ?...

Les rêves ailés, rêves d'avenir, Ambition, Gloire... que ne rêve-t-on pas à seize ans, tous étaient partis... et toutes d'un même élan, nous avions promis alors d'être des apôtres... combien furent fidèles ?...

A dix, quinze et même vingt ans de distance, il est encore temps de se ressaisir, de reprendre la croix là où elle était devenue trop pesante et de poursuivre le chemin montant. Qu'importent les épines et les meurtrissures, quand le but est atteint ou bien près de l'être ?...

Jeanne le FRANC.

BOITE AUX LETTRES

MARCEL AMY.— Toutes grandes, je vous ouvre les portes de notre FEMINA, espérant vous y retenir longtemps, bien longtemps, aussi longtemps que notre amitié nouvelle désire durer. Vos moments libres sont comptés, je le sais et pourtant, j'espère vous recevoir souvent à notre Coin... Vous me trouverez peut-être insatiable, mais à une amie que ne pardonne-t-on pas ?...

JACQUELINE.— Vous avez dû recevoir le livre depuis plusieurs semaines déjà. Je me suis fait un plaisir de vous être agréable. Est-il une joie plus grande que celle de rendre service quand la chose est possible et surtout bienfaisante ?...

Je vous lirai de nouveau avec plaisir.

Jeanne Le FRANC

Paysage étoilé

Le soleil vient de disparaître dans une gloire de pourpre. Bientôt ce sera l'heure violette... Sous un vent léger, les fleurs du parterre ondulent et dans la Sapinière, les longs arbres fantômes attendent que la lune argente leurs aiguillettes sombres. A mesure que le soir tombe, le firmament se paillette d'étoiles, et sur la terre, le calme est suprême et splendide. Seul, pour harmoniser ce religieux silence, un rossignol déroule ses trilles perlés; il exprime ainsi son amour pour le sol fécond, sa gratitude pour la Providence qui, dans les blés murs, dresse la table des petits oiseaux.

Dans la nuit profonde, je me sens emportée vers une région nouvelle : le " dimanche de la pensée " me possède, me hante. Qui m'en blâmera ?... Le Sage ne lui consacre-t-il pas un peu de son temps ? Il dégage l'idée d'où naîtra peut-être le chef-d'œuvre. Pour ceux dont les ambitions demeurent plus modestes, la rêverie n'est pas seulement délicieuse, elle renouvelle le cœur, rafraîchit les idées, allume dans l'âme un peu de ce soleil de jeunesse qui ne devrait jamais s'éclipser. Rêver, nous dit le poète,

C'est s'envoler sans aile à travers les espaces,
Revivre en même temps tout un heureux passé
Courir dans l'avenir sans y trouver de traces,
Mais c'est surtout au cœur, le présent effacé.

Faut-il se réjouir de cet état qui leurre,
Chercher à prolonger ou raccourcir cette heure ?
Ah ! qu'importe ! le rêve est toujours caressant,
Et fait croire au bonheur, cet éternel absent !

Mais voici qu'une étoile à l'horizon se détache des cieux, glisse lentement et s'éteint dans l'infini des champs... Une seconde étoile plonge dans la vague des blés, puis une autre... Mon " vœu " à peine formulé, la fléchette enflammée, me laissant à mes puériles espérances... Longtemps, je regarde ces étranges gouttes d'or filer dans la nuit sereine, et je songe aux émotions qu'elles éveillent, aux gracieuses légendes qu'elles inspirent. Les Anciens cherchaient dans leur mobilité des signes révélateurs de leurs destins, mais la science d'aujourd'hui leur répond : " L'univers contient tout au plus un milliard d'étoiles " ! Pas même une seule pour chaque mortel comme l'attestaient nos ancêtres. Si les étoiles s'occupent peu de notre planète morose, elles piquent assez notre curiosité... D'où viennent-elles ? Où vont-elles ? Débris de comètes ? Poussières de mondes en formation ? Fleurs lancées par les petits anges aux mamans de la terre qui les pleurent encore ? Mystère !

Ou bien encore, comme l'affirme une croyance populaire, seraient-elles les " larmes de Saint-Laurent " ? On sait en effet, que vers le dix août, fête du saint martyr, la terre traverse des essaims d'étoiles effeuillant leur silence doré. Quelle que soit l'énigme éternelle, indéchiffrable, ces fugitifs météores sont l'image de ces amitiés qui, naissant dans la vie comme des astres lumineux, passent comme un songe éphémère, s'effacent, disparaissent, ne reviennent plus.

J'aime mieux leurs sœurs, joyeuses nocturnes dont l'aspect demeure toujours le même : leurs scintillants reflets me parlent de l'immuable Infini.

Marcel AMY.

Un soir d'août 1929.

Si tu savais

Auprès du cercueil désolé
La pauvre mère est sans parole
Et ne veut pas qu'on la console,
Car son enfant s'est envolé...

Priant, un soir, dans la chapelle
Où son trésor est enterré,
Elle entend quelqu'un qui l'appelle.

Serait-ce lui?... mon Désiré?...
Une voix chère à son oreille,
Echo de la céleste paix,
Murmura, touchante merveille :
Ne pleure plus ! Si tu savais !

J'étais heureux sur terre, où comblé de caresses,
Comme un enfant gâté, ton amour me choyait
Mais l'amour de Marie est prodigue en tendresses...

Ne pleure plus ! Si tu savais !

Va répéter à ceux que j'aime,
Va répéter à tous les miens
Qu'au ciel, au rendez-vous suprême,
La famille bientôt renouera ses liens.
Pour adoucir votre souffrance,
Dans vos cœurs je voudrais graver
Ces mots rayonnant d'espérance :

**La supériorité du mélange Orange
Pekoe "SALADA" est indisputable**

LE THÉ
"SALADA"
MÉLANGE
ORANGE
PEKOE
F 756

'Tout frais des plantations'

On se quitte un instant pour se mieux retrouver !

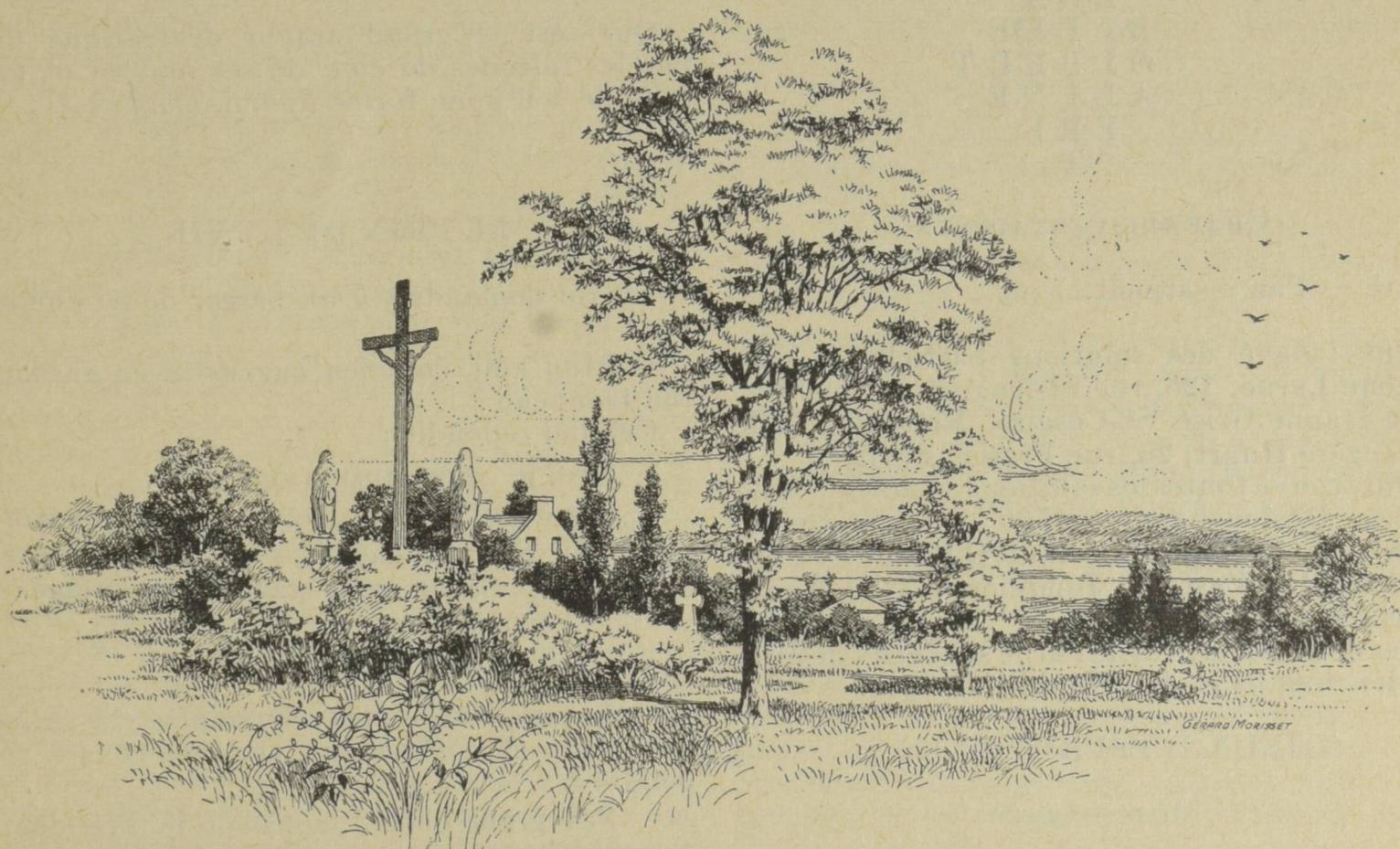
Depuis, l'inconsolable mère,
Fidèle à l'austère devoir,
Trouve sa douleur moins amère,
Songeant à l'éternel revoir !

Gaston SORTAIS.

Au restaurant.

Le client.— Ce poulet est ce que j'ai mangé
de plus coriace dans ma vie.

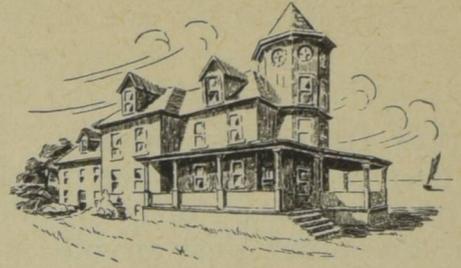
Le garçon, d'un ton confidentiel.— Alors,
c'est que monsieur n'a pas encore goûté de
nos côtelettes.



À L'OMBRE DE LA CROIX. (Dessin de M. le Notaire Gérard Morisset)

Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE MAI

LOGOGRIPHE

Trépas — repas.

MÉTAGRAMME

Crépin — Créatin.

MOTS EN LOSANGE

C
B O A
B I L L E
C O L B E R T
A L È N E
E R E
T

CHARADE FANTAISISTE

Are — Pan — arpent.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Simone Larue, 126, rue St-Augustin, Québec ; Mlle Jeanne Grisé, St-Césaire, Rouville ; Mlle Bélangère Huart, 26, rue Fraser, Lévis.

Ont trouvé toutes les solutions exactes : Mlle Laura Deslonchamps, 1700 rue St-Denis, Montréal ; L'Hôpital Civique, Québec ; Le Couvent du Bon-Pasteur, Jonquière ; Mlle Anna-Marie Plourde, Jonquière.

Les deux noms tirés de l'urne sont ceux de Mlle Deslonchamps et de l'Hôpital Civique.

JEUX D'ESPRIT N° 133

MOTS CARRÉS

.... Qui n'agit pas promptement.

.... Enveloppe certains objets.
.... Nuage épais
.... Adjectif possessif.

QUESTION ENIGMATIQUE

Barbe-Bleue a pris son parti
D'obéir à d'autres maximes.
Ce méchant homme converti
Verse des larmes sur ses crimes,
Et c'est un déluge de pleurs
Qui, jusqu'au menton, lui ruisselle.
Dites-nous, parmi les couleurs,
De laquelle sa barbe est-elle ?

MÉTAGRAMME

Lieu où l'on cache quelque chose. Avoisine la serrure. Arme. Ne le soyez pas ! Toile. Un ruminant. Salade. Besogne.

MNÉMOTECHNIE

Quel est le grand auteur dramatique qui par les initiales de cinq de ses œuvres et par celle de son nom, forme le mot *Thomas* ?

LE PRIX DE LA VIE

Un roi demandait à un berger de ses domaines :

— Mon ami, combien gagnes-tu en gardant ton troupeau ?

Celui-ci répondit :

— Sire, je gagne autant que vous.

— Comment peux-tu gagner autant que moi ?

— Oui, Sire, je gagne le ciel ou l'enfer, et Votre Majesté ne peut gagner davantage.

AU TRIBUNAL

— Accusé, vous êtes convaincu du crime d'escalade et d'effraction. Qu'avez-vous à répondre ?

— Pas grand'chose, monsieur le Président. Ayez la bonté de m'arranger un petit jugement comme si c'était pour vous.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LES CROISÉS

PAR A. DEVOILLE

10

XXXVI

L'EXCOMMUNIÉ

Répetons-le : ce serait chose étrange en notre siècle que le spectacle que présentait Roselle de Châtillon, en compagnie de son vieux troubadour. S'en aller ainsi par monts et par vaux, sans autre protection que celle d'un aveugle et d'une croix rouge sur le bras, c'était bien s'exposer aux insultes des humains et aux misères de la vie. Mais Roselle avait puisé, non pas tant encore dans l'esprit de son temps que dans les leçons de sa bonne Gudule, une immense confiance en la divine Providence. Elle était pleinement convaincue que le Seigneur ferait un prodige plutôt que de souffrir que sa confiance en lui fût déçue. Et n'était-ce pas une sorte de miracle qu'elle pût vivre ainsi, traverser des régions inconnues, quelquefois en guerre les unes avec les autres, sans que rien manquât à ses besoins ou vînt contrister son front ?

Le troubadour, trop heureux d'une si bonne compagnie mettait tous ses soins à lui adoucir la longueur du chemin. Pour cela, il déroulait tous les trésors de sa mémoire, intéressant ou égayant tour à tour sa jeune compagne par les mille histoires qu'il avait recueillies dans tous les pays. Pour l'ordinaire, c'était lui qui se chargeait de trouver la provision du jour. Il s'en allait, à la porte des châteaux ou des chaumières, chanter quelques-uns de ses lais de Palestine ; s'il recevait un refus, il en gardait pour lui l'amertume ; mais, s'il obtenait quelque chose, la meilleure part était toujours réservée à sa chère petite. Quelquefois Roselle elle-même gagnait le pain quotidien, en déployant aussi les grâces de sa voix ; et le vieux troubadour remarquait sans jalousie que *l'Oiseau du paradis* était toujours mieux récompensé que lui. Ils visitaient ensemble les sanctuaires et les pèlerinages célèbres : Olric connaissant parfaitement tous les lieux plus spécialement vénérés des fidèles. Là, Roselle donnait plus d'expansion à sa piété. Parfois, il lui arrivait aussi d'avoir comme ces extases d'amour divin, qu'elle avait tant admirées et enviées dans sa chère Recluse. Sans qu'elle sût comment, son cœur se trouvait ravi de joie, en présence de quelque image sacrée ou de quelque sanctuaire béni. Alors il se faisait dans tout son être comme un bouleversement général ; les heures passaient avec une rapidité étonnante ; elle voyait des choses si

belles, elle éprouvait des sensations si douces, si saisissantes, qu'elle oubliait entièrement le lieu où elle était. Il fallait que le vieux troubadour ou Tobi vînt la prévenir que la nuit approchait, ou qu'on devait se remettre en route. Et elle reprenait tout simplement son train de vie ordinaire, sans que rien même fit soupçonner à son guide les faveurs divines dont elle était l'objet.

Ils étaient alors sur les terres de Savoie : car, ayant ouï dire qu'une flotte devait partir de Sicile pour la Palestine, par l'ordre du roi Roger, ils se dirigeaient de ce côté, pour profiter de l'occasion. Dans ces pauvres et stériles montagnes, il y avait peu de ressources. La chronique mentionne que le troubadour, guidé par Tobi, chanta toute une soirée aux portes d'un château, sans qu'elles s'ouvrissent ; on eût dit que le manoir était vide. Il fallut coucher cette nuit à la belle étoile : Roselle n'ayant rien pour se couvrir que le petit Tobi, que le troubadour la forçait toujours à prendre sur elle. Le lendemain Roselle elle-même alla tenter fortune près de ce même château. Jamais sa voix n'avait été si belle ni si touchante ; car c'était la pensée du pauvre troubadour qui l'occupait surtout. Elle chantait :

Donnez : c'est un vieillard et sa vue est éteinte ;
 Donnez au pauvre Troubadour ;
 Jamais l'aumône n'est plus sainte
 Qu'envers l'infortuné qui ne voit plus le jour.

Le vieil Olric écoutait : les deux mains sur son bâton, la tête penchée sur son épaule droite et le nez en l'air. Des larmes sillonnaient ses joues.

— Non, Tobi, disait-il, en s'adressant suivant son usage à celui qu'il regardait comme son confident ; non, jamais nous n'arriverons là, quoi que nous fassions. Tous les lais d'Olric l'aveugle ne valent pas un coup de gorge de ce gentil rossignol. Il n'y a certainement qu'un cœur de pierre qui puisse résister à une si touchante sollicitation. Tout doux, Tobi ! Je ne sais pas au juste comme les anges chantent au ciel : mais ce ne doit pas être bien différent de ceci. Tout beau, Tobi ! On ouvre.

On ouvrait, en effet, mais pour un motif bien différent de celui que supposait le vieillard. Les paroles les plus dures furent toute l'aumône que reçut la noble mendicante. Le maître (car c'était lui) ne rougit pas de s'emporter contre l'aimable jeune fille, et de lui adresser des paroles peu séantes dans la bouche d'un chevalier.

— Jour de Dieu ! se dit le vieillard, qui entendait tout de l'angle du mur derrière lequel il était caché ; se peut-il qu'un mortel soit assez déraisonnable pour commettre de telles incongruités ? Jamais Orluc n'a été bataillard ; mais je proteste que, si le ciel m'eût donné des yeux, j'aurais cherché querelle à ce félon chevalier. Non, cela n'est pas supportable, pas le moins du monde supportable, qu'on méprise à ce point la vertu, la jeunesse et la beauté. Tout beau, Tobi ! As-tu des nouvelles à nous apprendre ?

La nouvelle, c'était que le pas d'un cheval battait vigoureusement le sentier rocailleux qui serpentait autour de la montagne. Un bruit de lames de métal avertit l'oreille du troubadour que cette bête était montée par un chevalier armé de toutes pièces. Certain son même, qui correspondait à chaque pas du cheval, apprit à Orluc que l'animal avait aussi son armure d'acier. En effet, ses jambes, son poitrail, sa tête, sa croupe, étaient garnies d'une espèce de cuirasse en fer, destinée à le protéger contre les coups d'un ennemi : usage assez commun à cette époque de l'histoire, et qui s'expliquait par l'intérêt que mettait un chevalier à conserver sa monture, sa principale, et parfois, son unique ressource.

Celui-ci débouchait précisément près de la porte du castel, quand le propriétaire adressait ses indécentes plaisanteries et ses refus grossiers à la jeune mendiante. Un fait aussi extraordinaire, aussi contraire aux lois de la chevalerie, lui déplut.

— La renommée a publié au loin le nom de Jean de Morvaz, dit-il, en s'arrêtant en face de la porte ; ne serait-ce point à lui que j'aurais le triste honneur de parler ? Une telle conduite à l'égard de cette pucelle ne peut convenir qu'à un aussi méchant homme. Si la jeunesse et la beauté de cette enfant ne le fléchissent pas, il devrait au moins respecter le signe sacré qu'elle porte sur son bras.

— Oui, sans aucun doute, disait tout bas l'aveugle, en piquant fortement la terre de son bâton. Ce méchant comte de Cominges, dont on a tant parlé, ne portait pas encore la déloyauté jusque-là. Quand la pucelle de Montgomery fut faite prisonnière par son oncle, il se joignit à ceux qui voulaient la délivrer. Eh ! qu'a fait cette pauvre innocente à ce Jean de Morvaz (puisque c'est ainsi qu'on l'appelle) pour s'attirer un pareil procédé de sa part ? Qu'il lui refuse l'aumône, il en est bien libre ; mais qu'au moins il ne l'accable pas de sottises.

Le malhonnête chevalier n'était pas resté muet à l'apostrophe de l'inconnu.

— Passe ton chemin, malotru, lui répondit-il ; mêle-toi de tes affaires, et laisse les autres débattre les leurs. Tu aurais plus de raison que cette jeune fille d'aller tendre la main aux portes des castels ; car ton armure et celle de ta rosse ont besoin de quelques réparations. Je doute même que la pauvre bête ait l'estomac bien garni ; mais je suppose que son maître ne lui est que d'un poids léger, en qualité de sac vide.

— Que le cheval et la bête n'aient pas le ventre plein, c'est possible, reprit l'étranger mortifié ; mais ni l'un ni l'autre ne s'adresseront à l'étable où se repaît le pourceau de Morvaz.

— Ah ! ah ! va-nu-pieds ! tu trouves sans doute plus court de détrousser les passants ?

— Je laisse ce beau métier à Jean de Morvaz et à ses semblables. Et, vraiment, on dit qu'il s'en acquitte assez bien . . . Pourtant, au nom de l'honneur et de la vertu insultée gratuitement, au lâche, au félon Jean de Morvaz !

En disant cela, l'inconnu jeta son gantelet aux pieds du châtelain.

— Voilà qui est sagement fait, murmura le troubadour, en remuant sept ou huit fois la tête, en signe d'approbation. Quand même l'armure de ce brave chevalier serait un peu endommagée, je ne l'en regarderais pas moins comme un champion de la justice et du droit. Le coup de lance, par lequel il débarrasserait la terre d'un si grossier personnage, serait certainement agréable à Celui de là-haut.

A l'aspect du gant qui roulait devant lui, une fureur soudaine s'empara du sire de Morvaz. Il ne répondit toutefois à la provocation que par de nouvelles injures, auxquelles le chevalier inconnu opposait sans cesse de plus énergiques défis. Tout à coup une pierre lancée de l'intérieur du fort, vint frapper celui-ci à la tête. Cet acte d'ignoble lâcheté alluma son courroux.

— Faut-il donc que tous les vices se soient donné rendez-vous dans ton cœur ? s'écria-t-il, dans le transport de sa colère. Est-il dit que tu joindras l'avarice à la lâcheté, la cruauté à l'insolence ? Eh bien ! par saint Maurice de Sion ! la terre ne portera pas plus longtemps la honte de l'avoir souffert. En garde ! Tu t'es perdu !

Le mouvement du cavalier fut aussi prompt que l'éclair ; d'un poignet vigoureux il enleva son cheval, franchit le pont-levis en un bond, et déchargea un coup de lance sur le misérable qui se trouva renversé à terre. Alors une sorte de rugissement se fit entendre, semblable à celui d'un loup qui reçoit une première blessure. Cinq ou six serviteurs apparurent aux fenêtres, jetant de tout côté des regards curieux. C'est en vain que Jean les appelait, ensemble ou tour à tour, les nommant chacun par leur nom ; personne ne s'avisait de descendre. Et comme il commençait à jurer et à tempêter :

— Oubliez-vous que vous êtes excommunié, sire de Morvaz ? lui répondit un des plus âgés. Sommes-nous cause que l'évêque de Verceil vous a retranché du nombre des fidèles ? Pourquoi ne vous êtes-vous pas fait relever de la censure ? Les lois de l'Église nous défendent de vous servir, autrement que par intermédiaire. De quoi avez-vous besoin ? Parlez.

— Mes armes ! mes armes ! criait le malheureux. Ma lance ! mon épée ! mes gantelets !

Et, en disant cela, il faisait effort pour se dégager de l'étreinte du chevalier, qui était descendu de cheval, et lui tenait un genou sur la poitrine.

— Ta vie est à moi, dit celui-ci ; mais ne crois pas que je veuille te traiter, comme tu en as traité tant

d'autres. Les lois de l'honneur me permettent, m'ordonnent même de tirer vengeance de ta déloyauté ; elles me défendent de t'assassiner. Rétracte donc les insolences dont tu t'es rendu coupable envers cette vierge, ou accepte le champ clos.

— Je ne rétracte rien, dit le sauvage insulteur, et j'accepte de me battre avec toi. Nous verrons si ton habileté égale ton imprudence. Mes armes ! mes armes !

On vit alors reparaître les serviteurs, présentant, au bout de longs tridents, les diverses parties de l'armure du chevalier. Lorsqu'il s'en fut revêtu, il se montra sous l'apparence d'une sorte de Goliath, d'un géant formidable par la force de son corps et la qualité de ses armes. Un de ses pages poussait en même temps son coursier, un magnifique cheval de bataille, cuirassé aussi d'une cotte de mailles, formée de lames d'acier le plus poli. Jean de Morvaz l'enfourche aussitôt, et, frappant la terre du bout de sa lance, se déclare prêt à la lutte. Elle eut lieu dans l'enceinte même du château ; l'inconnu n'hésitant pas à accepter un terrain aussi peu favorable, par la conviction où il était que la terreur religieuse empêcherait les serviteurs de donner secours à leur maître.

Le duel fut long et terrible. Les deux chevaux ayant été blessés, les combattants mirent pied à terre. Déjà les lances et les épées avaient volé en éclats ; il fallut recourir à une espèce de dague ou poignard dont les chevaliers étaient ordinairement munis. L'étranger, mal défendu par son armure, fut d'abord blessé à l'oreille. Mais, puisant dans cette circonstance une nouvelle ardeur, il fit de tels efforts de courage et d'adresse, qu'il finit par atteindre son adversaire à l'œil droit, et le vit tomber palpitant et baigné dans son sang. Morvaz, furieux autant de honte que de douleur, poussa un cri de bête fauve :

— A moi ! à moi ! lâches serviteurs ! Laissez-vous mourir votre maître, comme un chien jeté à la voirie ? N'y en aura-t-il pas un parmi vous, qui vienne me tendre la main dans la nécessité ?

— Que pouvons-nous ? lui répondaient ses domestiques et ses gardes. Nous voulons nous sauver ; nous aimons mieux perdre vos bonnes grâces que nos âmes. C'est bien des fois que nous vous avons recommandé de faire lever l'anathème qui pèse sur votre tête. Vous savez bien, noble sire, que pas un de nous n'hésiterait à se sacrifier cent fois pour vous, si un lien plus fort que nos volontés ne nous retenait ici.

Chacun d'eux s'empressa alors de lui fournir, mais toujours de loin, ce qui pouvait lui être utile dans la circonstance : l'un du linge pour essuyer sa plaie, l'autre une éponge pour la laver. Saisi d'une rage impuissante, il se débattait en vain sous la puissante étreinte de son adversaire.

— Ta vie m'appartient maintenant, ô chevalier félon ! tu ne saurais le contester. Subiras-tu les lois de la défaite ? T'avoueras-tu coupable ? Te rétracteras-tu ?

— Qu'on lui jette une aumône ! qu'on lui donne un sou d'or, à cette pucelle errante ! Et qu'elle s'en aille à Jésus-Christ ou au...

— C'est trop peu, dit le vainqueur, en lui serrant la gorge ; tu lui demanderas pardon des sottises que tu lui a jetées à la face, et à monseigneur Jésus-Christ de l'outrage que tu lui as fait en sa personne.

— Jette-lui une nippe de feu ma femme, Rultz ; donne-lui une coiffe de Damas, et qu'elle s'en aille au...

— Tu te rétracteras, maudit ; tu lui demanderas excuse des honteuses plaisanteries dont tu as insulté sa vertu.

— Porte-lui un morceau de venaison et une cruche de vin, Turzo ; et qu'elle disparaisse, et qu'elle s'en aille au dia...

Un poignet vigoureux serra de nouveau la gorge de l'endurci. Mais il semblait moins difficile de lui arracher la vie qu'un aveu. Nous avons oublié de dire que Roselle avait assisté au combat, mais à quelque distance ; car la crainte de communiquer avec un anathématisé l'avait aussi fait reculer. Le troubadour s'était rapproché d'elle, et suivait de l'oreille toutes les phases de la lutte, appuyant, par ses gestes d'approbation et les mouvements de son bâton, tout ce qui lui semblait tourner au profit de la justice et du droit.

— Bien ! voilà un bon coup, murmurait-il, un coup solidement asséné. Vous avez beau dire que c'est un Goliath ; il ne fallut qu'un David pour coucher bas le Philistin. Croyez-moi, petite : le bon Dieu donnera gain de cause à la vérité.

— Et moi je tremble, Olric, que ce brave chevalier ne se laisse emporter par son zèle. Oh ! que cela me ferait mal au cœur de le voir porter un coup mortel à son adversaire !

— Quand cet adversaire est l'ennemi de Dieu et des hommes ? C'est une œuvre méritoire, s'il en fut.

— Mais cet homme est lié par les anathèmes de l'Église ; il est hors de la société des fidèles ; il est maudit... et son âme serait perdue pour toujours.

— Bon ! chevalier de Jésus-Christ, voilà une pointe savante. Ce rugissement-là me dit bien des choses. Sans doute, chère enfant, c'est bien triste de mourir en pareil état. Mais quand on l'a voulu ! Ce misérable n'est-il pas l'auteur de sa perte ? Allez ! Celui de là-haut est juste ; il n'a pas deux poids et deux mesures ; il est fidèle dans ses menaces comme dans ses promesses. Laissez le charbon aller au feu.

La colère du chevalier inconnu grandissait de la résistance de son ennemi.

— Une dernière fois, s'écria-t-il, avec l'accent de l'indignation, veux-tu perdre ou sauver ta vie ? Un mot de rétractation, et je te laisse achever ta misérable existence, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'en trancher le fil détesté. Un mot de persistance dans ta coupable disposition, et ce poignard traverse ta gorge, et t'empêchera à tout jamais de blasphémer Dieu et d'insulter à la vertu.

Le féroce chevalier roulait, d'un air égaré, le seul œil qui lui restât, et semblait délibérer avec lui-même sur le parti qu'il avait à prendre. Mais cette hésitation acheva d'allumer la fureur du vainqueur, et déjà son poignard était levé, quand tout à coup il sent deux bras timides s'enlacer autour de son

brassard. C'est Roselle, qui la pitié émeut, et qui lui dit, d'une voix suppliante :

— Au nom de Jésus-Christ, épargnez-le. Songez qu'il n'est pas en état de paraître devant Dieu. Noble chevalier, je vous demande grâce pour lui.

— C'est à tort, aimable pucelle; votre charité vous égare. Ce monstre a déjà trop vécu. Laissez-moi, au nom de l'humanité outragée, débarrasser la terre d'un homme qui en fut si longtemps l'opprobre. Il vous demandera pardon de l'insulte qu'il vous a faite, ou il la lavera dans son sang.

— Je vous en conjure, dit la jeune fille, en se jetant à genoux. Je ne me souviens plus des injures qu'il a pu proférer contre moi ; et Jésus-Christ, notre doux Maître, est aussi disposé à les oublier. Je souffrirais cent fois plus de sa mort que des insultes qu'il m'a faites. Oh ! par pitié, ne perdez pas son âme.

— Elle est sincère, oui, elle est sincère, dit ici le vieil aveugle. Ne contristez pas cette belle enfant. Je suis bien sûr que la mort de ce chevalier lui causerait une grande douleur. N'attristez pas le cœur de Roselle de Châtillon.

— Qu'as-tu dit ? reprit Jean de Morvaz, subitement changé par le seul énoncé de ces derniers mots. Quoi ! ce serait là la fille des Châtillons ? Cette enfant serait issue de cette illustre famille ?

— Oui, oui, répéta l'aveugle, en piquant vivement la terre de la pointe de son bâton ; oui, Jean de Morvaz, oui, cent fois oui : cette vierge que vous insultez est la fille du chevalier de Châtillon, du vaillant Giselbert...

— Gislebert ? Lève ton genou, maintenant, cruel vainqueur ; laisse-moi me jeter aux pieds de la fille d'un de mes meilleurs amis. Gislebert ! Ah ! pourquoi n'a-t-elle pas déclaré son nom ? Pourquoi vient-elle à moi sous la forme d'une mendicante ? Qui aurait pu deviner qu'une si haute naissance, qu'une si grande vertu se cachaient sous des formes aussi humiliées ? Je m'avoue vaincu, et...

Se levant aussitôt avec vivacité, il met un genou en terre, et cherche à saisir la main de Roselle, pour la baiser avec respect. Mais elle, effrayée de l'anathème qu'elle voit peser sur sa tête, et de celui qu'elle encourait par le seul contact, par la seule présence d'un excommunié, repasse aussitôt le pont-levis, et s'éloigne en frémissant. Le troubadour la suit de près ; et le chevalier lui-même, partageant cette terreur religieuse, remonte à cheval et sort de l'enceinte. Jean de Morvaz, frappé de la solitude qui se fait autour de lui, s'écrie :

— Malédiction du Ciel sur moi ! Dois-je donc vivre au milieu de ce monde, comme dans un sépulcre ? Et toi aussi, fille des Châtillon, et toi aussi, tu fuis, et tu me maudis ? Arrête ! Reviens, ô fleur des vierges ! Laisse-moi t'exprimer mes regrets, baiser ta main, te demander pardon de ma faute. Ne vois-tu pas que tous mes gens m'abandonnent ? Que j'ai dû moi-même baisser le pont devant toi, faute d'un homme qui voulût m'obéir ? J'ai péché ! j'ai péché ! je le confesse ; viens en recevoir l'aveu de ma bouche. Entre dans ma demeure, ne crains pas ; les anathè-

mes du ciel ne sont pas faits pour toi ; au milieu même des démons, ta vertu resterait intacte. Approche : tout ce qu'il y a ici est à toi. J'ai vu, j'ai vu ton père, je l'ai connu, je l'ai aimé. Il y a moins d'un an encore, il goûtait ici les douceurs de l'hospitalité... O fille de Gislebert ! approche, et ne crains pas.

Il y a moins d'un an ! C'était au tour de Roselle de trembler. A-t-elle bien entendu ? Serait-il possible que son père vécût encore, il y a un an ? vécût peut-être encore à cette heure ? Ce seul doute la bouleverse tout entière.

— Entends-tu, Olric, les paroles étranges de cet homme ? Elles me troublent le cœur et les sens. Quoi ! mon père ne serait pas mort, quand j'étais au berceau ? Il n'aurait pas suivi immédiatement ma mère dans la tombe ? Ce sombre mystère, au lieu de s'expliquer, ne ferait donc que s'épaissir !

— Celui de là-haut, répondit le mélancolique vieillard, en désignant le zénith de la pointe de son bâton, découvre seul le vrai et le faux dans les pensées des hommes et dans les événements de la vie. Que pouvons-nous dire des assertions de ce chevalier ? Ce fut un terrible mystère que l'affaire d'Auneau ; et nul, peut-être, ne s'est jamais bien rendu compte de ses accidents divers. Jeune fille, éloignez de votre esprit ces sombres souvenirs.

— Crois-tu, Olric, que l'on puisse à son gré dominer son cœur, jusqu'à ne pas désirer savoir le sort de ses parents ? Pauvre orpheline, j'ai à peine connu les caresses des miens ; et, pourtant, leur mémoire pèse sur mon existence d'un poids douloureux. Troubadour, combien je désirerais pouvoir approcher du sire de Morvaz !

— Gardez-vous-en, chère petite, gardez-vous-en. Son souffle vous serait plus terrible que celui de la peste. Car la peste ne tue que le corps, et ce maudit tuerait votre âme. Il me semble déjà que l'air est infecté de son haleine ; je crois sentir comme une odeur de péché qui envahit mes sens. Jeune fille, il faut nous éloigner. Noble chevalier, n'est-ce pas là le conseil que vous nous donneriez ?

— Les écrits des apôtres sont formels, répondit l'étranger. Moi-même je n'eusse point osé poser le pied dans cette enceinte, si j'avais su que l'anathème était lancé contre elle. Il est toujours dangereux de se frotter contre les enfants de Satan. Vous savez ce qu'il est dit de l'incestueux de Corinthe. Aussi pas un débris, pas un tronçon de mes armes ne restera dans mes doigts.

Cela dit, le chevalier jeta au loin la hampe de sa lance, la garde de son épée, et même son poignard ; vu que, flétri par le contact d'un excommunié, ils ne pouvaient plus appartenir à un guerrier chrétien.

— C'est la raison même qui parle par votre bouche champion de Jésus-Christ, reprit le troubadour édifié. Vous connaissez les Écritures, et leur esprit vous anime. Mais dites-moi : trouverons-nous un asile dans ces montagnes désertes ? Où allez-vous ? D'où êtes-vous ?

— Je vais accomplir un vœu à Saint-Jacques de Compostelle ; après quoi je prendrai parti contre les

Maures d'Espagne, où j'espère faire quelque exploit digne de renommée. J'ai vendu tous mes droits à un de mes frères pour me procurer un cheval et des armes, et voilà que ce misérable m'a privé de celles-ci. Dis-moi à ton tour, vieillard, toi qui parais avoir couru bien des pays : ne connais-tu point de chapelle ou de cathédrale, où quelque chevalier ait suspendu son armure ? Une telle aubaine me viendrait fort à propos.

— Jour de Dieu ! répondit le troubadour, vous en trouverez cent le long de votre route. Mais je ne crois pas que vous puissiez rencontrer d'armes de meilleure trempe, que celles que le grand-père même de cette jeune vierge a attachées à gauche et à droite de la statue de Notre-Dame de Chartres. Elles sont de l'acier le plus fin, ayant été fabriquées à l'atelier de Nicolas le Borgne, de la rue Jean-Pain-Mollet, près de la Grève, à Paris. De plus, elles ont été mouillées dans le sang des infidèles ; car Humbert de Châtillon fut de la première. Roselle elle-même vous dira tout cela. Ah ! vous allez à Saint-Jacques ? Je vous serai obligé de lui dire un petit mot de ma part, pendant que je réciterai une douzaine de *Pater* pour vous, au Saint-Sépulcre de Jérusalem. Nous nous tournons le dos, chevalier ; mais pour arriver au même but : car on dit que le saint concile de Reims et l'abbé de Clairvaux promettent les mêmes indulgences à ceux qui vont au couchant, qu'à ceux qui vont au levant. Roselle, ma fille racontez à ce chevalier comment les armes de votre aïeul ont été vouées à Notre-Dame de Chartres.

Mais Roselle n'était plus là. Pressée par le désir d'éclaircir les paroles de Jean de Morvaz, et, d'autre part, effrayée des suites de l'excommunication, elle s'était rapprochée de la muraille, sans oser pénétrer dans l'enceinte. Inquiète, elle délibérait avec sa propre conscience, sur le point précis où elle pourrait tirer un éclaircissement de cet impie, sans compromettre les intérêts de son âme. Pendant qu'elle cherchait la solution de ce problème, elle vit le malheureux reparaitre à une fenêtre de sa tour, la tête bandée, et poussant des rugissements de douleur.

— Que le diable l'emporte avec celui qui me l'a ôté, criait-il, en lançant dans l'espace son œil détaché de son orbite, et que mes malédictions les suivent ! Mais il vaut encore mieux vivre borgne que de mourir avec deux yeux. Fille des Châtillon, je te remercie de m'avoir arraché des mains de ce chevalier errant. Puisque tu ne peux pas entrer dans mon manoir, reçois du moins cette récompense.

Il fit aussitôt voler dans les airs une grosse bourse de cuir ; mais le poids trop lourd de celle-ci la fit tomber en deçà de la muraille.

— J'ai vu le temps, reprit-il, quand il se fut aperçu de ce mécompte, que j'aurais lancé un quartier de roc à la tête de ce va-nu-pieds. Hélas ! les forces décroissent avec l'âge et avec la douleur. Quelqu'un de vous ira-t-il ramasser cet objet ? Irez-vous, misérable ? M'obligerez-vous à mettre le feu à mon château, pour vous y rôtir tous ?

On vit alors poindre à toutes les ouvertures des têtes de gardes ou de serviteurs, étudiant de quoi il

s'agissait. Pas un ne répondit à l'apostrophe ; plusieurs même se bouchaient les oreilles ou les narines, de peur de prendre part à l'anathème. Un jeune homme finit cependant par descendre, et prendre la bourse au bout d'une longue fourche ; puis, la tenant suspendue en l'air, il semblait se demander ce qu'il en devait faire.

— Jette-la, chien, jette-la à cette jeune enfant, qui vaut mieux à elle seule, dans son petit doigt, que vous tous ensemble : car vous m'auriez laissé volontiers égorger, et elle m'a sauvé la vie. Qu'elle aille à Jésus-Christ, l'aimable vierge, et que vous alliez tous au diable !

Sur cet ordre, la bourse fut lancée de l'autre côté de la muraille, et vint tomber aux pieds de Roselle.

— Je vous remercie, sire de Morvaz, s'écria-t-elle (car la reconnaissance l'emportait en ce moment sur les scrupules de sa conscience). Je prierai Dieu pour vous, afin que ces bénédictions vous viennent pleines et abondantes. J'aime à croire que la voix de cette aumône montera vers le ciel. En tout cas, si la prière d'une pauvre... abandonnée, a quelque pouvoir sur le cœur de Dieu, ne doutez pas que sa miséricorde ne s'exerce sur vous. Béni soyez-vous, sire de Morvaz !

— Ho ! ho ! dit l'excommunié, en étendant ses mains voilà le premier mot de charité qui soit descendu sur ma tête coupable. Ta voix pénètre mon cœur, comme une douce rosée ; elle me touche, elle me convertit. Je sens que Dieu lui-même me parle par ta bouche.

— Ces mots-là sont doux et mielleux, dit le troubadour, qui venait de se rapprocher ; je leur trouve un parfum de pénitence qui me fait plaisir. Mais ne craignez-vous pas que ce ne soit un venin caché sous des lèvres d'aspic ? Prenez garde que vous vous mettiez en rapport avec un excommunié, et que votre tête est bien jeune pour porter l'anathème.

— Ne me fais pas peur, répondit la vierge toute tremblante. Je sens une voix qui me pousse à continuer. C'est comme si la bonne Gudule m'exhortait à lui parler. Jean de Morvaz, est-ce que vous ne sentez pas que vous êtes mal en règle ? Est-ce que votre conscience est tranquille ?

— Non ; je le jure à la face du ciel et de la terre. J'ai sur la tête comme des charbons ardents. Je ne dors que rarement et à la dérobée. Mais ta voix m'a pénétré ; mais ta charité à mon égard me saisit l'âme. Je le proteste, fille des Châtillon : tu es l'ange envoyé de Dieu pour me consoler. Leurs duretés me repoussent ; ta douceur m'attire. Ho ! ho !

— Mais, dites-moi, noble sire ; est-il vrai que vous ayiez vu mon père, il y a moins d'un an ? Le fait est-il sûr ?

— Ai-je dit moins d'un an ? reprit l'excommunié. Alors c'est que ma vieille tête n'y est plus. J'ai vu Gislebert de Châtillon, ici même : cela est hors de doute. Mais quand ? C'est ce que ma mémoire ne saurait se rappeler. Il me faudrait pour cela du repos, le loisir de réunir les souvenirs du passé. Mais... que l'ange de Dieu t'accompagne, si tu vas à sa recherche. Ho ! ho !...

— Eh, sire de Morvaz ! à quoi vous sert-il de lever vos bras vers le ciel ? C'est votre cœur qu'il faut tourner vers Dieu, notre Juge et notre Père à tous. Si vous avez eu le malheur d'offenser sa justice, ne croyez pas avoir pour cela perdu tout droit à sa miséricorde. Il ouvre ses bras au pécheur repentant, il accueille avec amour ce que les hommes repoussent souvent avec dédain. Je vous en prie : vous qui avez imité l'enfant prodigue dans ses folies, imitez-le aussi dans son retour. Souvenez-vous qu'il y a une joie immense au ciel pour tout pécheur qui se convertit.

Le vieil endurci écoutait avec avidité les paroles de Roselle ; il semblait qu'elles eussent le pouvoir de calmer les douleurs de son corps, et celles, plus grandes encore, de sa conscience.

— Le trait a porté, ô fille de Gislebert ! répondit-il. Ta voix m'a fait une blessure qui ne se fermera plus. Je jure à la face de Dieu et de tous ceux qui m'écoutent, que je ferai pénitence de mes péchés. Je rendrai aux églises les biens que je leur ai pris ; je dédommagerai les veuves et les orphelins que j'ai faits ; j'irai, la corde au cou, aux pieds de l'évêque, pour lui demander l'absolution de mes censures, et je vivrai désormais en bon chrétien et en léal chevalier. Et c'est à toi, enfant, c'est à toi, après Dieu, que je serai redevable de ce bienfait. Reçois-en d'ici mes actions de grâces. Et, si le ciel prête vie et force à mes vieux ans, je ne désespère pas d'aller au Saint tombeau joindre mes prières aux tiennes. Que le Ciel te protège, ange de paix et d'innocence ! Je voudrais que mon anathème fût levé, pour t'introduire dans ma demeure, et te faire voir comment Jean de Morvaz sait réparer un tort et traiter ceux qu'il estime et qu'il aime.

La chronique raconte que l'excommunié tint parole. Après avoir fait lever ses censures, il vendit tout ce qu'il possédait, du prix répara ses injustices, donna le reste aux pauvres, et partit pour la Terre Sainte. Dans une des Cyclades, il se mit au service des pestiférés, contracta lui-même la maladie, et mourut, victime de sa charité : réparant ainsi, par une fin héroïque, les longues iniquités de sa vie.

Quant à Roselle, rendant grâces à Dieu d'un événement si inespéré, elle reprit son chemin, en compagnie du troubadour. A chaque occasion elle distribuait en largesses l'or qu'elle avait reçu, prétendant qu'elle se débarrassait ainsi de deux dangers permanents : les voleurs et l'avarice. Mais en réfléchissant sur ce que le sire de Morvaz lui avait dit relativement à son père, elle n'en pouvait rien conclure ; elle y voyait moins un indice sur lequel elle pût compter, que la vague réminiscence d'une tête troublée par les remords et affaiblie par les ans.

XXXVII

ANTIOCHE

Raymond de Poitiers, comte d'Antioche, attendait beaucoup des croisés. Redoutant la puissance de Sanguin, satrape d'Héliopolis, qui venait d'em-

porter Édesse, et surtout celle de son frère cadet, Nouredin, qui menaçait Antioche, il comptait sur les secours de Louis de France pour refouler l'ambition de ses terribles voisins. Ses raisons d'espérer étaient d'autant plus grandes que la reine Éléonore était sa nièce. Aussi fut-il dans une grande joie, quand il apprit que le roi se dirigeait vers sa capitale. Bien que réduite des trois quarts, l'armée chrétienne était encore puissante ; les chevaliers qui la composaient étaient la fleur de la noblesse française, et les épreuves mêmes qu'elle avait subies, l'avaient, pour ainsi dire, rendue invincible.

A peine la nouvelle que le roi approchait se fut-elle répandue, que toute la population, clergé en tête, se rendit au-devant de lui. Les bannières religieuses mêlées aux étendards chevaleresques, cette multitude immense formée en procession, ces chants joyeux, ces prélats et ces prêtres en vêtements sacerdotaux, cette foule de guerriers couverts d'armures étincelantes, donnaient à l'entrée du prince une pompe vraiment extraordinaire. Et si les habitants d'Antioche saluaient avec joie la venue de leurs libérateurs, ceux-ci, à leur tour, n'éprouvaient pas moins de satisfaction à trouver enfin un terme, une halte, au moins, dans leur pèlerinage, et l'espoir de réparer, au sein de l'abondance, de si cruelles et de si longues privations. Aussi leur présence devint-elle l'occasion d'une série de fêtes non interrompues. La population française d'Antioche s'empressait autour de ses compatriotes ; ce n'étaient que festins, danses et tournois ; jour et nuit, la ville retentissait de chants joyeux et de cris d'amour, au milieu desquels, nous devons le dire, les pèlerins de la croix oubliaient un peu trop le but de leur mission.

Raymond de Poitiers prodiguait, surtout, les réjouissances à sa cour. Il était fier d'avoir pour hôtes les plus vaillants barons de France. Antioche voyait alors dans ses murs une foule de femmes renommées par leur naissance ou par leur beauté, en particulier la comtesse de Toulouse, la comtesse de Blois, Sibylle de Flandres, Maurille, comtesse de Roussy, Talquery, duchesse de Bouillon, que nous avons déjà mentionnés plus haut, et beaucoup d'autres qu'il serait long de nommer. Mais toutes s'effaçaient devant la reine Éléonore, la nièce du noble comte : princesse gracieuse, vive, belle, spirituelle, dont Constantinople avait admiré les charmes, et qui était restée sans rivale dans la brillante cour de Manuel Comnène. Malheureusement, comme nous l'avons déjà dit, Éléonore était plus portée à la galanterie qu'à la piété. Et le plaisir de triompher par sa beauté, l'amour des louanges et de l'encens ne trouvaient que trop d'aliments dans cette atmosphère embaumée de la cour. Tous les yeux étaient fixés sur elle ; l'admiration de tous en avait fait comme le centre de toutes les fêtes, l'âme de tous les plaisirs ; c'était l'astre enfin autour duquel gravitaient tous les autres. Rien d'étonnant alors à ce que le plaisir eût fait voler sa tête et séduit son cœur.

Le comte d'Antioche jouissait d'autant plus des triomphes de sa nièce, qu'il comptait sur elle, comme

sur un point d'appui, pour atteindre l'objet de ses vœux. Il proposa au roi de commencer la campagne par la prise d'Alep, et des places voisines, surtout des ports, qui donnaient sans cesse passage aux innombrables hordes des rives du Tigre et de l'Euphrate. Il rappela la captivité de Boémond, le fidèle compagnon de Godefroy de Bouillon, et celle d'un roi de Jérusalem, Baudouin II. Il parla de beaucoup d'autres seigneurs incessamment tourmentés, attaqués, vaincus par les bandes venues de Mossoul, de la Perse, de la mer Caspienne. Il fit valoir surtout la prise d'Édesse, qui avait frappé l'Europe d'épouvante, et déterminé la croisade. Il objectait enfin les menaces terribles du farouche Noureddin, qui, déjà vainqueur de la Mésopotamie, se promettait la reprise d'Antioche et de Jérusalem. Ces raisons, sans doute étaient puissantes ; mais elles ne suffirent point à déterminer le roi. Il avait fait vœu d'aller au Saint-Sépulcre ; il voulait d'abord accomplir sa promesse. C'était là de la piété, peut-être, plutôt que de la politique. Cette décision fut mal accueillie de la cour. Raymond recourut à sa nièce pour vaincre l'obstination du roi ; et il n'était pas besoin d'insister près de cette princesse pour la déterminer à prolonger un séjour qui allait si bien à ses goûts. La belle saison était revenue : les bords rians de l'Oronte, les bosquets de Daphné, le beau ciel de la Syrie auraient suffi à la captiver, quand même les hommages d'une cour voluptueuse n'auraient pas déjà enchaîné son cœur léger et frivole. Si l'on en croit de graves historiens (1), des penchants indignes d'elle n'étaient point étrangers à l'insistance qu'elle mettait à triompher du roi. Elle employa tous les ressorts qu'une femme habile peut faire mouvoir ; mais le roi persista dans sa résolution. Le comte d'Antioche en conçut un vif ressentiment, qu'il fit sans peine partager à la reine et à une partie de la cour. De son côté, le roi, mécontent de la conduite de sa femme, en exprima ses plaintes ; Éléonore, à son tour, prit la chose au vif, s'indigna des reproches de son époux et annonça même son intention de faire dissoudre son mariage, sous prétexte de parenté. Triste discorde, qui porta plus tard ses fruits amers, et causa, pendant plusieurs siècles, de grandes calamités à la France.

En attendant, nos deux amis s'avançaient à travers des terres désertes ou ennemies, vers le but de leur pèlerinage. Mille accidents se rencontrèrent sur leurs pas ; plusieurs seraient dignes d'intérêt, mais nous n'avons pas le temps de les raconter. Vingt fois ils tombèrent en des mains ennemies, ou au pouvoir de voleurs ; dans les premier cas, la seule vue du firman leur faisait rendre la liberté ; dans le second, leur valeur les tirait toujours l'affaire. Ils parvinrent ainsi à Antioche, où ils avaient appris que le roi venait d'arriver. L'aspect de ce beau pays, de cette ville en fête fit aussi sur eux une agréable impression ; mais Cuthbert ne fut pas longtemps avant de deviner le danger caché sous ces attraits.

— Ce n'est point ici le chemin de la croix, Raoul, disait-il en voyant les apprêts d'un magnifique

tournoi ; ce n'est pas ainsi que l'on va à la conquête du tombeau de Jésus-Christ. Ces belles dames et ces beaux chevaliers ne se souviennent plus guère du motif qui les animait dans le commencement. Je ne sais de quel œil le Dieu du Calvaire voit ces pompes mondaines. Le roi de France n'en paraît content qu'à demi. C'est piété, s'est bon sens de sa part. Je crois que, moins il laissera de soldats dans cette autre Capoue, plus il aura lieu de s'en féliciter. On ne monte pas au ciel par des sentiers de fleurs et des bosquets de lauriers.

L'arrivée du jeune sire de Louville fut encore un événement, même parmi les préoccupations de la cour. La reine n'avait point oublié le refus par lequel il avait répondu à une offre dont il eût dû se croire honoré. D'autre part, le bruit s'était répandu qu'il avait couru beaucoup d'aventures le long de son voyage : ce qui piquait plus vivement encore la curiosité de cette princesse. Comme Raoul assistait en simple spectateur au tournoi dont nous parlions, elle l'aperçut et envoya un de ses pages lui demander pourquoi il ne figurait point parmi ces chevaliers. Plus d'une fois, elle daigna lui adresser un gracieux sourire, du trône où elle siégeait comme reine de la fête. Tous les assistants remarquèrent ces témoignages de faveur, et beaucoup les envièrent. Éléonore avait rapproché de sa personne la jeune demoiselle d'honneur à qui elle avait destiné Raoul ; et celle-ci, parée avec une richesse orientale, ne négligeait rien de ces petites façons et de ces minauderies, par lesquelles une femme passionnée sait capter l'attention. *Oncques ne havoit esté tant jolivée de parements et de graces de toultes sortes*, dit un de nos chroniqueurs ; *oncques ne havoit faict ails plus doux et boche plus chatoyante, ne mieux tendu delà des rets et engins. Que portant n'y fit: iceluy chevalier de Loville tenant perstamment cils bessez, figure modeste oultre mesure. et hayant tojors l'esprit fort enlevé vers Dieu. Fut aussi dict havoir oy les conseils et advis d'un saige et preude homme, lequel, debot à ses costez, ne le délaissa oncques en ces fragiles circonstances...*

Oui, le sire de Louville aurait pu céder aux traits perfides de la volupté. Oui, cette atmosphère embaumée, les plaisirs de cette cour, l'autorité d'une reine, l'entraînement de tant d'exemples auraient à la fin dompté sa jeune volonté, le courage de sa vertu. Mais le saige et preude homme était là pour veiller ; Cuthbert voyait mieux que jamais le venin caché sous ces coupables avances. Sa vieille sagesse démêlait sans peine ce que l'inexpérience de son pupille n'eût pu voir ; et il prenait soin d'écarter le péril, tantôt directement, tantôt obliquement, avec la prudence d'une mère veillant sur un enfant chéri. Sa sévérité alla jusqu'au point d'empêcher le jeune sire de mettre les pieds à la cour, malgré les invitations pressantes de la reine. Et, comme Raoul essayait d'objecter qu'il encourrait plus que jamais la disgrâce de la princesse, et peut-être celle du roi :

— Il est une autre faveur, répondit-il, à laquelle vous devez tenir davantage : c'est celle de votre Dieu et de votre conscience. Ce n'est pas pour cap-

(1) Guillaume de Tyr, Liv. XVI.

ter les bonnes grâces de souverains terrestres que vous vous êtes arraché au repos de la patrie, que vous avez affronté tant de dangers. Tenez à honneur de porter au tombeau de Jésus-Christ un cœur pur, un dévouement sans partage : c'est là le sort du vrai chevalier chrétien. Il y a, je vous le répète, un dangereux piège caché sous le sourire de ces femmes. Votre vertu n'est pas plus qu'une autre à l'épreuve de leurs traits empoisonnés : et le premier pas une fois fait dans ce chemin glissant, on s'étonne soi-même de la rapidité avec laquelle on le parcourt. Je pourrais vous citer, Raoul, des exemples bien frappants dans ce genre. Parmi même ces guerriers qui constrictent aujourd'hui leur Dieu par de honteuses faiblesses, je vous en nommerais qui semblaient au-dessus de ces tentations. Et pourtant leur vertu a faibli ; ils déshonorent leur passé par des chutes humiliantes ; je ne sais de quel front ils oseront se présenter devant Celui qui ne hait rien tant que les ignominieuses passions de la chair. O mon fils ! tenez-vous ferme ; épargnez-vous le fiel amer qui se trouve toujours au fond de ce vase séducteur.

C'était par ces sages conseils que Cuthbert soutenait la vertu de son disciple. Et il ne fallait rien moins que cet appui pour préserver ce jeune homme des séductions qu'on dressait autour de lui. Il serait long de raconter au lecteur quel réseau fut tendu sous ses pas, pendant un mois de séjour au milieu d'Antioche ; quelles ruses ces femmes voluptueuses et oisives employèrent pour le faire tomber dans leurs filets. Et l'attrait était d'autant plus dangereux qu'il était devenu incertain du sort de sa chère fiancée. Un croisé, qui avait traversé la Beauce, était venu lui raconter que le bruit courait dans le pays que le sire du Puiset avait fait mourir une vierge confiée à ses soins. Un autre rapportait qu'une sorcière arabe avait paru un soir aux portes du Puiset, et avait jeté sur tout le manoir un sortilège affreux, par l'effet duquel une jeune fille s'était pendue. Un troisième disait qu'une vierge, se disant fiancée du sire de Louville, courait les aventures, en compagnie d'un vieux fou. Enfin un quatrième racontait avoir trouvé sur les frontières d'Espagne une mendicante d'une quinzaine d'années, chantant pour gagner sa vie, et parlant fort d'un chevalier croisé, son fiancé. Ces nouvelles contradictoires se détruisaient les unes les autres, et ne pouvaient inspirer au sire d'Allonville aucune confiance. Et, pourtant, il en était inquiet ; il lui semblait difficile qu'il n'y eût pas là-dessous un fond de vérité. Sans aucun doute, il s'était passé au Puiset quelque chose d'extraordinaire ; on n'aurait point inventé ces histoires sans quelque fondement. Mais quelle est la vraie version ? Où est Roselle ? Que souffre-t-elle ? Que ne souffre-t-elle pas ? Une cinquième rumeur, plus triste encore que les autres, mentionnait le scandale qu'aurait produit le mariage d'une jeune fille de noble maison, fiancée c'était sûr), à un soldat de la croix ; et qui, pourtant, avait osé jurer devant Notre-Dame de Chartres, que sa foi n'était engagée à personne. Toute la ville s'était émue d'un si odieux parjure ; on s'attendait à quelque vengeance éclatante de la part du Ciel.

Assurément, il y avait là matière à de graves préoccupations pour l'esprit de notre jeune héros. Et si l'on ajoute à cela les charmes du séjour présent, la mollesse de l'air, la sérénité du ciel, le parfum des fleurs, le tumulte des fêtes, les agaceries de femmes séduisantes, on comprendra quels assauts dut subir sa jeune vertu. Elle résista pourtant : le ciel eut pitié d'une âme droite et candide, qui pouvait se dominer assez pour se soustraire au danger par la fuite. Fuir ! n'est-ce pas, en pareil cas, le principal, et même l'unique mérite de la vertu ? Celui-là n'est-il pas certainement vainqueur qui tourne le dos à l'ennemi ? Ce fut là la gloire, ce fut là le triomphe du jeune sire de Louville, et nous osons proposer son exemple à tous ceux que pourraient tenter de semblables périls.

Le bruit s'étant confirmé que le roi Louis était décédé à partir, Cuthbert se sentit soulagé d'un grand poids.

— En pleine mer ! en pleine mer ! mon fils, s'écriait-il, en venant lui annoncer cette heureuse nouvelle. En avant ! en avant ! Laissons derrière nous un port dangereux, une terre amollissante ; et courons respirer l'air frais de la haute mer, la salubre atmosphère des privations et des combats. C'est là que le Ciel nous appelle. Jérusalem ! Jérusalem ! vous crierez-je, après nos glorieux prédécesseurs dans la carrière. Oh ! que notre droite se dessèche ; oh ! que notre langue s'attache à notre palais, si nous ne nous élançons vers toi, cité chérie ; si nous ne préférons tes murs délabrés, tes campagnes stériles à cette cité voluptueuse, à ce sol parfumé, à cette région de bruit et de plaisir ! C'est l'heure, Raoul, de réveiller votre foi et votre ardeur. Encore quelques jours, et vous atteindrez ce but si vivement désiré, si impatientement attendu.

Au moment même où le pieux roi venait de prendre sa résolution, une ambassade arrivait de la ville sainte pour hâter son départ. On n'était pas moins pressé, là, qu'ailleurs, de recevoir les secours des croisés. La renommée avait déjà raconté que le comte d'Antioche se proposait d'exploiter l'expédition à son profit. Et c'était pour rappeler à Louis le but direct de son voyage qu'on lui envoyait en députation des barons et des prêtres. Ils trouvèrent le prince faisant ses préparatifs de départ. La colère de Raymond, l'aigreur de la reine, les murmures d'une partie de la cour, les larmes des belles comtesses à qui il en coûtait tant de s'arracher à cette atmosphère de plaisirs : rien ne put modifier la pieuse résolution du roi.

— Nous ne sommes pas de ceux qui restent, Raoul, dit Cuthbert triomphant. Dussions-nous aller pieds nus à la suite de votre noble monarque, nous ne le laisserions pas partir seul. Plût au Ciel que les barons ressemblassent à leur chef ! Pourquoi faut-il que ce grand prince ait si peu d'imitateurs ? Il y aurait tout lieu d'attendre alors quelque succès de l'entreprise, tandis que les motifs d'espérer diminuent chaque jour.

On traversa la Syrie et la Phénicie sans s'arrêter. Le comte de Tripoli, qui avait les mêmes vues que celui d'Antioche, fit les mêmes efforts pour retenir

Louis, mais sans plus de résultats. Jérusalem était le but direct du pieux monarque ; et déjà son ardeur avait réveillé celle des croisés ; on commençait à reporter ses yeux vers cette reine auguste et désolée, vers cette *veuve des nations*, on s'étonnait d'avoir pu l'oublier un seul instant ; on lui en demandait pardon. Dans tous les rangs passait le nom de Jérusalem ; les bouches avides et les cœurs émus répétaient : Jérusalem ! Jérusalem ! et les regards impatients la cherchaient déjà à l'horizon.

XXXVIII

LE PÉNITENT

Pendant que l'incertitude troublait le cœur et la tête du sire de Louville, des inquiétudes non moins vives agitaient Roselle. Elle rencontra, sous les murs de Florence, un chevalier errant qui arrivait de Constantinople, où la lèpre l'avait forcé de s'arrêter. Là, il avait entendu parler des désastres du Méandre, et de ceux, plus terribles encore, du mont Cadmus ; et les récits qu'il en faisait se sentaient de l'éloignement où s'étaient passées ces scènes terribles, et des perfides exagérations des Grecs. A l'entendre, presque personne n'était échappé ; et les faibles cébris qui avaient survécu à l'eau, aux montagnes, au froid, au fer de l'ennemi, à la faim surtout, erraient à travers les déserts et ne manqueraient pas d'y ensevelir leur existence abandonnée. On devine quel thème était offert, là, à l'imagination de la pauvre Roselle. Un peu plus loin, un prisonnier échappé par prodige des mains des Sarrasins, lui apprit qu'un de ses compagnons de captivité se nommait Raoul ; que c'était un beau et charmant jeune homme, dont la douceur et la patience excitaient l'admiration de de tous ; qu'il avait pour ami un vieillard écervelé, fort laid et fort méchant, de la perfidie duquel il avait tout à craindre ; et que les Sarrasins se flat- taient de le faire renoncer à sa foi. Depuis il ne savait ce qu'il était devenu ; mais il était prêt à parier son cheval et son épée, que le malheureux jeune homme avait dû périr de la main de son compagnon, ou de celles des Sarrasins, si toutefois il n'avait préféré renoncer à Jésus-Christ pour Mahomet. Sur ce dernier point, la jeune vierge secouait la tête, et se disait : — Pour ceci, je suis bien sûre du contraire ; qu'on ait mis le sire de Louville en pièces, c'est ce qui est trop possible ; mais qu'il ait abandonné sa foi, c'est ce que je déclare faux, c'est ce qu'on ne peut absolument pas admettre, si peu qu'on l'ait connu.

Mais ces supplices cruels, cet empalement, ces tortures de toutes sortes, inventées par la barbarie, elle n'en peut plus chasser l'image. C'est en vain qu'elle visite tous les lieux de dévotion connus, qu'elle invoque les saints du pays, surtout la vierge Marie, dont le culte est si populaire en Italie : rien ne peut dissiper entièrement ses doutes. Parfois elle se rassure, plus souvent elle s'attriste ; quelquefois, dans ses pieuses extases, elle se trouve inondée de joie, d'autres fois elle en sort abreuvée de chagrin. Son vieux compagnon lui vient alors heureusement

en aide ; l'égalité de son humeur, la naïveté de sa foi, son tendre attachement pour sa *chère petite*, son paisible abandon à la Providence, en présentant l'heureux contraste de la paix et de la sérénité, font rentrer la résignation dans le cœur de la fidèle enfant.

Un soir qu'ils approchaient de Gaete, le vieux troubadour suspendit tout à coup une historiette, pour tendre l'oreille vers un bruit lointain et mal défini.

— Il se plaint, oui, il se plaint, dit-il à demi-voix, selon sa manière de converser avec lui-même. Voilà de terribles hurlements, tels qu'une profonde douleur peut seule les produire. La *Madre addolorata*, comme ils disent dans leur langue, doit écouter cela de bon cœur.

— Et qu'entends-tu donc là, Olric, qui excite ton attention ?

— Ils sont rares maintenant, reprit le vieillard, toujours se parlant à lui-même. Quand j'étais jeune, on ne voyageait guère une journée ou deux sans en rencontrer un. Aujourd'hui, les cœurs sont plus durs et les yeux plus secs. Quand je songe à Éric de Carcassonne, qui se fondit une prunelle rien qu'en pleurant ! Et ce pèlerin espagnol qui usa le pavé de la chapelle de Betharan, à force de le heurter avec son front . . . Oui, c'en est un : il crie fort ; mais pourvu que cela sorte d'un bon cœur ! Chère petite, vos yeux sont bons ; ne voyez-vous point encore, malgré les ombres du soir, une chapelle, un petit clocher figurer sur l'horizon ?

— Oui, Olric, en voilà un, à un quart de lieue de nous.

— Mettez une demi-heure. C'est bien la *Madre addolorata*, dont cette femme nous a parlé hier. Allons-y, je vous prie : il est là.

De quoi l'aveugle voulait parler, c'est ce que Roselle ne pouvait pas deviner. Cependant, à mesure qu'elle avançait, des cris plus distincts frappaient ses oreilles. C'étaient des plaintes, des lamentations violentes, auxquelles succédait bientôt le silence ; l'écho renvoyait ces accidents douloureux ; et les rares passants s'arrêtaient un moment, comme touchés de pitié, puis continuaient leur chemin. Mais l'incertitude de Roselle fit bientôt place à une véritable terreur, quand elle vit s'avancer un objet informe, couvert d'un sac, hors duquel sortait une tête humaine nue et sanglante : c'étaient de là que partaient ces espèces de hurlements lugubres, si pénibles à entendre. Deux bras décharnés se balançaient de chaque côté du sac, et portaient aussi des traces de sang : ce qui s'expliquait par un fouet armé de pointes de fer, dont les coups tombaient sur eux, dru comme grêle. Ce malheureux était tout à la fois sa victime et son bourreau.

— *Peccavi ! peccavi !* criait-il à travers de douloureux sanglots ; *et malum coram te feci, ut justificeris in sermonibus tuis et vincas cum judicaris, Miserere meî, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.* Anathème sur un vil pécheur ! . . . De la boue, du mépris, de l'injure, de l'opprobre, de l'horreur, de l'exécration au coupable Jacopo de Vérone . . . Par pitié, passants, crachez sur lui ; faites-lui l'aumône

d'un affront ; foulez-le aux pieds ; car il a grand besoin de faire une collecte d'expiations, pour paraître tout à l'heure devant son Juge. Ne lui refusez pas un coup de pied, ou une parole amère... Le Maître du ciel vous en saura gré ; c'est la seule monnaie qu'il vous demande ; mais elle lui est nécessaire pour payer sa rançon...

Ces phrases, que nous rapprochons les unes des autres, étaient séparées par de longs hurlements, et par de terribles coups de fouet, dont chacun emportait un lambeau de chair. Roselle, étant plus près de lui, s'aperçut que ses pieds nus étaient déchirés par les cailloux et les épines, et ne formaient guère qu'une plaie sanglante ; des traces profondes attestaient même que les ongles de cet infortuné avaient dû labourer cruellement le tissu de sa peau. La tête levée vers le ciel, il frappait avec une énergie étonnante toutes les parties découvertes de son corps, et deux sillons de larmes laissaient, en passant, leur empreinte sur le sang cailloté qui teignait sa figure.

— *Peccavi ! peccavi !* répétait-il, en frappant fortement de la plante de ses pieds toutes les pierres tranchantes que le hasard lui faisait rencontrer. *Ego in flagella paratus sum, et dolòr meus in conspectu meo semper.* Maître éternel, inventez, inventez un opprobre du haut du ciel, et lancez-le sur cette tête maudite. *Ego opprobrium hominum et abjectio plebis...* La honte, la douleur, les supplices, la risée, le mépris du ciel, de la terre et de l'enfer à l'infâme Jacopo de Vérone...

— Ces cris-là sont forts, chère petite, reprit le troubadour, qui en avait suivi, et, pour ainsi dire, pesé toutes les phases ; et, s'ils sont aussi sincères qu'ils sont forts, nul doute qu'ils ne montent jusqu'au trône de la miséricorde, et peut-être au-dessus. Éric de Carcassonne et le pèlerin de Bétharan n'avaient guère moins de creux, surtout lorsqu'ils étaient ensemble. Pendant sept jours et sept nuits, ils chantèrent les psaumes de la pénitence, avec les lamentations de Jérémie, et l'oraison du roi Manassès ; et personne ne les entendit sans pleurer. C'était une bien belle chose que ces signes de pénitence. La dame de Fontevrault m'a assuré qu'il en était ainsi dans la primitive Église.

— Troubadour, ce masque sanglant me fait peur.

— Oui, il frappe : et il frappe bien ; je crois que le sang ne doit pas faire le difficile, pour couler sous ces caresses. Éric de Carcassonne et le pèlerin de Bétharan n'en faisaient guère moins. On m'a raconté que l'un d'eux s'emporta une oreille d'un seul coup, et l'autre un œil. C'était beau, au dire des témoins ; car la pénitence était le principe de leurs actions. Hé ! ils étaient bien heureux encore de s'épargner à ce prix les peines de l'enfer, voire même celles du purgatoire. Quand Celui de là-haut frappe, il a la main plus dure.

— Et quel crime a donc commis ce malheureux ?

— Il ne doit pas tarder à nous en instruire. Les coups ne signifient rien, s'ils n'y joint la confession publique. Attendez qu'il s'aperçoive que nous sommes ici, et il nous devra l'aveu de son péché. C'était la loi des anciens temps ; et ce grave homme frappe

trop bien, pour que nous ne croyions pas qu'il sait son affaire par cœur.

Le troubadour finissait à peine, que le pénitent s'écria :

— O saint évêque de Freisingen, que le Ciel te le rende ! Crois bien qu'il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui persévèrent. Othon, saint pontife, illustre serviteur de Dieu, que la bonté divine récompense au centuple ta sage sévérité à l'égard d'un coupable ! O âme bonne entre les âmes, comment pouvais-tu croire que tu excédais les bornes, en m'imposant cette pénitence ? J'irai, je parcourrai le monde entier pour y proclamer ma confusion et ma honte. Tous les soleils, tous les vents du ciel connaîtront le nom de Jacopo de Vérone. *Peccavi ! peccavi ! et malum coram te feci...*

— Voilà un bon début, dit Orlie, en secouant la tête, et en piquant deux fois la terre de son bâton. Pour sûr, le péché a été de grandeur raisonnable. Car le nom qu'il prononce là est celui d'un saint pontife, d'un homme doux entre les hommes. Je l'ai entendu une fois prêcher ; et, bien qu'il parlât teuton, les larmes coulaient de mes yeux comme si je l'avais compris.

— Mais il me semble qu'Othon, évêque de Freisingen, est de la croisade.

— Pour sûr, chère petite ; ce que vous dites là est le cœur même de la vérité. Ce brave pécheur est un de ces moines, qui aura commis quelque bon péché, sans doute.

— Et comment peux-tu savoir que c'est un moine ?

— J'en mettrais Tobi au jeu, chère petite ; rien qu'à entendre le ton juste avec lequel ce pénitent prononce, et les inflexions de sa voix, quoiqu'elle vienne un peu du nez. Il n'y a qu'au chœur qu'on prenne ces façons de prononcer. Et puis ce *Peccavi !* comme c'est dit ! Comme cela sort du creux, du bon creux de Matines et de Laudes ! Ces voix d'hiver et d'été, ces voix de jour et de nuit, qui ont mâché les syllabes, découpé les versets, étudié les mesures et les pauses !... Ah ! chère enfant, on ne trompe pas les oreilles d'un vieil aveugle. Si ce n'était son âge, je l'engagerais à retourner à Jérusalem.

— Vas-tu donc aussi deviner son âge ?

— Je serais fâché de rien lui ôter, répondit le sagace vieillard ; mais soixante-cinq ans ont dû passer sur ce masque sanglant, comme vous dites. Le petit tremblement de sa voix ne m'en dit pas davantage ; mais je puis me tromper d'une paire d'années. Toutefois, nous pouvons nous assurer du fait.

— Je le souhaiterais vivement, Orlie ; car, s'il vient de la croisade, il pourra nous en donner des nouvelles.

— Pèlerin des Saints Lieux, dit le troubadour d'une voix forte, vous déplaierait-il d'interrompre vos exercices de pénitence, pour répondre à une question ou deux ? On ne sera ni indiscret ni importun avec vous.

— Qui me parle ? répondit le pénitent. Quel mortel est assez humble pour adresser un mot au dernier des pécheurs ? Qu'il réfléchisse avant de se souiller au contact d'un démon.

— Il y a une demi-heure que nous nous édifions à vous entendre. Sans doute, la nuit nous dérobaît à votre vue ?

— Mes larmes me font une nuit perpétuelle, heureux serviteur de Dieu et de Marie. Oh ! par pitié, posez le pied sur ma tête coupable ; couvrez-moi de poussière et de boue ; ne dédaignez pas de faire violence à votre humilité, pour me lancer des injures ; la charité vous y oblige : c'est la collecte que je dois faire, et je suis loin d'avoir mon compte.

En disant cela, il vint se placer devant l'aveugle, s'étendit à terre, soupirant, suppliant, et mouillant le sol de ses pleurs. Le vieux troubadour lève le nez au zénith, réfléchit un moment, et dit :

— Que celui qui est sans péché vous jette la première pierre, ô imitateur du roi David ! Certainement, ce n'est pas Olric le troubadour qui vous dira un mot d'injure. Levez-vous. Celui de là-haut saura bien vous trouver les mortifications convenables. Ah ! il n'y a guère d'hommes sur la terre pour être dignes de vous maudire... A moins que cette innocente jeune fille ne juge à propos de vous dire un petit mot de reproche ; mais je suis sûr d'avance qu'il sera bien doux.

— Une aumône ! une aumône ! dit le pénitent, en se traînant à terre vers Roselle. Ne calculez pas, ne pesez pas : la plus grosse injure que vous pourriez trouver sera la meilleure. Donnez, donnez par pitié à un malheureux renégat.

— *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea*, répondit modestement la jeune fille. Jacopo, il n'y a personne qui ne puisse répéter ces paroles du roi prophète ; et, par conséquent, personne qui ne doive s'humilier par la considération de sa propre misère. Je ne sais qui vous êtes, ni quelle faute vous avez commise : mais, à coup sûr, à votre place j'aurais fait bien pire. Je ne suis qu'un faible roseau, qui plie au moindre vent.

— O Justice divine ! s'écria ici le pénitent, pouvez-vous m'accorder une mortification plus amère que le contraste d'une si douce vertu ? C'est maintenant que je vois la distance que j'ai parcourue, quand une enfant, revêtue encore de l'innocence de son baptême, sait ainsi s'humilier devant moi. Apprenez donc, ô vous qui m'écoutez ! que le misérable qui est étendu à vos pieds fut un moine ; qu'il eut ses jours de grâce et de ferveur ; que pendant cinquante ans il pratiqua la règle austère du grand saint Benoît ; que son zèle le poussa à prêcher la croisade et à s'y enrôler ; et que, pressé par la faim, fait prisonnier par les Musulmans, il a eu la lâcheté de renier le nom de son divin Maître. Oui, nouveau Judas, il a trahi, il a vendu son Rédempteur pour un morceau de pain !... Oui, il a donné à trois mille de ses frères le scandale de la défection !... Et qui sait combien il en a entraîné par son exemple ? Qui sait combien auraient tenu ferme, s'ils l'avaient vu fidèle, qui sont misérablement

tombés, parce qu'ils l'ont vu faiblir ? O terre ! ô cieux ! étonnez-vous de ce forfait. *Cæli, obstupescite super hoc*. La mer a-t-elle assez de flots, le tonnerre assez de carreaux, l'enfer même assez de flammes, pour venger un tel attentat ?

Rien ne saurait dire l'énergie avec laquelle ce malheureux prononçait ces paroles, en heurtant la terre de son front. Roselle, épouvantée et édifiée tout à la fois, mêlait ses larmes aux siennes. Le troubadour, étendant ses mains vers le ciel, priait en silence ; et Tobi, pour prendre aussi sa part à la scène, léchait doucement les plaies sanglantes de ce martyr de la pénitence.

— Par pitié donc ! reprit celui-ci, ne refusez pas un coup de pied, une parole, un geste de mépris à cet ignoble apostat qui vous le demande. Serez-vous assez barbare pour ne pas m'accorder cette faible aumône ? Et si cette innocente n'ose souiller son pied d'ange, en touchant la tête d'un démon, toi, du moins, vieillard, dont le pied a trempé davantage dans la fange de ce siècle, n'aquiesceras-tu pas à mon humble prière ? Ne fouleras-tu pas ce corps déshonoré, la plus vile boue que tu aies jamais pétrie ?

— Jour de Dieu ! s'écria le vieux troubadour, en levant au ciel ses yeux éteints. Vous savez cependant, Seigneur, que je ne suis pas digne de l'honneur qu'il me fait. Je jure, en votre sainte présence, que cet homme est plus haut que moi dans votre estime ; et que, s'il a eu le malheur de renier la foi que j'ai toujours confessée, il a bien réparé sa faute par la vivacité de son repentir et l'amertume de ses larmes. Je ne puis donc en conscience mépriser un juste, un pénitent, un frère. Et, pourtant, puisqu'il le veut, je poserai sur lui mon bâton... Mais qu'il ne me demande rien autre chose ; je ne saurais lui donner davantage.

Cela dit, le bon aveugle posa, d'une main tremblante, l'extrémité de son bâton sur la tête du pénitent étendu à ses pieds. Pendant ce temps-là, celui-ci murmurait, d'une voix creuse et profonde, des textes de l'Écriture : *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum, et sicut onus grave gravatæ sunt super me* (2). *Asperges me, Domine, hyssopo et mundabor ; lavabis me et super nivem dealbabor* (3). *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei ; quia manus Domini tetigit me* (4). Quant à Roselle, émue de pitié sur cet infortuné, elle s'était agenouillée près de la petite chapelle, et priait de tout son cœur la *Madre addolorata* d'obtenir miséricorde à ce pauvre pécheur. Mais un vif désir la tenait de demander des nouvelles de son fiancé. Et, sans doute, Olric devinait sa pensée ; car, après avoir laissé à Jacopo un temps raisonnable pour épancher sa douleur, il reprit en ces termes :

(2) « Mes iniquités ont dépassé ma tête, et se sont appesanties sur moi comme un lourd fardeau. » (Ps. 37.)

(3) « Vous m'arroserez d'hyssope, Seigneur, et je serai purifié ; vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige. » (Ps. 50.)

(4) « Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins mes amis ; parce que la main du Seigneur m'a frappé. » (JOB, XIX, 21.)

— Il ne vous est pas défendu, mon frère, de faire diversion à votre douleur, surtout pour rendre un service de charité. Éric de Carcassonne et le pèlerin de Bétharan suspendaient quelquefois leurs exercices de pénitence, pour satisfaire à la pieuse curiosité des fidèles. Je leur ai entendu raconter des histoires fort édifiantes, et même donner de bons, de fort bons avis. J'espère donc que vous ne nous refuserez pas quelques explications sur des événements dont le bruit remplit maintenant l'Europe. Parlez : est-il vrai que les fleuves aient dévoré la moitié de l'armée française ?

— Sans doute, répondit le moine avec un soupir, un bon nombre de nos frères ont péri dans les eaux du Méandre. Mais un plus grand nombre d'infidèles encore ont teint ses eaux de leur sang. Grâce à la valeur et à l'habileté d'un jeune chevalier, le gros de l'armée a pu passer sans encombre.

— C'est bien. Le Seigneur ne pouvait pas abandonner ainsi ses serviteurs. Et quel est donc le vaillant baron dont son bras s'est servi ? Vous devez savoir son nom ?

— Eh ! qui ne le sait pas ? qui ne le répéterait avec amour ? Bien que l'envie, peut-être, ait cherché à ternir sa gloire, elle n'en sera pas moins éclatante aux yeux des anges et des hommes. Des milliers de voix vous nommeront le sire d'Allonville.

A ce nom, les joues de Roselle se colorent d'une rougeur d'incarnat. Elle prête l'oreille avec une vive curiosité.

— C'est lui, reprend le pénitent, qui a trouvé un gué, et, à la tête d'une poignée de braves, est venu faire une diversion, qui a permis à l'armée d'opérer son passage. Béni soit le saint évêque Othon, qui a encouragé son entreprise !

— Vous nommez là deux hommes bien dignes devant le Seigneur, Jacopo. Mais nous n'aurions pas attendu autre chose du sire d'Allonville. Il sort d'un sang illustre ; et sa noble mère n'a rien négligé pour lui inspirer le goût de la vertu.

— Eh bien ! si elle existe encore, que la gloire de son fils aille jusqu'à elle !

— Hélas ! non ; elle n'existe plus. Un coup fatal a tranché ses jours avant l'heure.

— Gloire, alors, à tous ceux qui ont l'honneur d'appartenir à ce preux chevalier ! Il débuta bien jeune dans la carrière : mais il y entra par la voie de la piété et de l'honneur.

— Entendez-vous ? entendez-vous ? chère petite, cria le troubadour. Où êtes-vous ? Laissez-vous tomber à terre les éloges que cet honnête pénitent fait du sire de Louville ? Je sens que Tobi remue la queue, depuis qu'il a entendu tout cela. C'est que ce nom est bien doux à ses oreilles, et doit être encore bien plus doux à votre cœur.

Il n'était besoin d'exciter les sentiments de la jeune fille ; elle était singulièrement réjouie et agitée de ce qu'on disait de son fiancé. Elle se rapprocha alors dans l'intention de mieux suivre la conversation, et peut-être de demander quelques détails. L'oreille de l'aveugle devina cette démarche.

— Voyons, chère enfant, mettons bas toute honte, et disons la vérité. Jacopo de Vérone, nous avons l'honneur de connaître ce vaillant héros, et cette vierge a l'honneur bien plus grand encore d'être sa fiancée.

— Que le Seigneur la bénisse alors ! s'écria le moine. Qu'il fasse pleuvoir sur sa tête ses dons les plus abondants et les plus purs ! A supposer qu'elle eût eu le choix dans toute l'armée, et peut-être dans toute la chrétienté, elle n'aurait pu rencontrer plus juste.

— Jour de Dieu ! voilà de beaux éloges, et je les crois mérités. Mais, sans doute, cela ne suffit pas à sa curiosité ; elle serait bien aise d'avoir des explications sur son cher Raoul d'Allonville ; car vous saurez que nous allons le rejoindre.

Le pénitent soupira, et ne dit mot.

— Oui, reprit Roselle, impatiente et inquiète de ce silence, je vous serais obligée de vouloir bien nous détailler un peu ce que vous savez du noble sire d'Allonville. Ne nous cachez rien, s'il vous plaît, de tout ce qui le regarde.

— O ciel ! répondit le pénitent, après un moment d'hésitation... Et je dois tout cacher... pour vous et pour moi ! Jeune vierge, ne m'arrachez pas des secrets qui... que... Mais non, vieil orgueil de l'homme, tu dois mourir ; mais non, apostat de Vérone, ta honte doit être affichée aux quatre coins du monde. Qu'importent les conséquences humaines ? La gloire de Dieu doit être vengée, et le reste n'est plus rien. Écoutez donc, enfant du Ciel, écoutez comment l'honneur de votre noble fiancé devient mon opprobre, et comment son nom ne saurait être prononcé, sans couvrir le mien de confusion et d'ignominie.

“Après le passage du Méandre, après cette journée si glorieuse pour lui, nous nous avançâmes vers Satalie. Dire ce que nous souffrîmes du froid, et de la faim surtout, pendant douze jours, est chose impossible à la langue humaine. Les têtes égarées, les mines idiotes, les paroles furieuses ou incohérentes d'un grand nombre d'entre nous indiquaient plutôt une troupe de spectres qu'une armée d'hommes vivants. Malheureusement, le roi de France, notre unique soutien, s'embarqua ; les deux guides qu'il nous avait laissés, Thierry de Flandre et Archambaud de Bourbon, nous abandonnèrent, et dès lors nous n'eûmes plus d'autres ressources que le désespoir. O puissance terrible de la faim ! O exécration empire du corps sur l'âme ! Nous nous divisâmes, poussés par la nécessité. Les uns tirèrent vers la Cilicie et y périrent, sans doute ; les autres, et j'en étais, cédèrent à la cruelle, à l'horrible tentation, et plièrent le genou devant Baal, au détriment du Dieu d'Israël. Trois mille infortunés abjurèrent le Christ pour Mahomet. Hélas ! leur ignorance, leur faiblesse pouvaient leur servir d'excuse. Mais moi ! moi, prêtre ! moi, l'élu du Très-Haut ! moi, le fils du grand saint Benoît ! moi, sur qui tous les yeux étaient fixés, comme sur un guide, comme sur un modèle ! Ah ! combien j'hésitai ! Quel déchirement éprouvait mon âme, pressée entre les cris de la foi et ceux de la

faim ! Quelle douleur et quelle lutte ! Mais aussi quelle honte et quelle humiliation ! Beaucoup, sans doute, avaient résisté jusque-là, et eussent résisté jusqu'au bout. Mais à l'aspect d'un moine, d'un disciple du noble évêque Othon, s'inclinant au nom de Mahomet, leurs scrupules cessèrent ; ils imitèrent son apostasie, ils tombèrent honteusement aux pieds de l'infâme idole. Mon Dieu ! mon Dieu ! quel crime fut le mien ! Qui l'expiera ? qui le lavera ? qui empilera assez d'opprobres sur la tête du nouveau Judas ?

Et, se précipitant de nouveau à terre, le pénitent la gratta avec ses ongles, la heurta de son front, et prit plaisir à rouvrir toutes ses plaies, dont le sang recommença à ruisseler. Puis, reprenant ses lamentations et ses versets, il demeura longtemps absorbé dans sa profonde douleur.

— Et le sire, dit le troubadour, qui tenait à tirer Roselle d'inquiétude, ce léal et féal chevalier d'Allonville, que devint-il ? Pénitent, dites-nous s'il faisait partie de votre bande ?

Notons que Roselle tremblait de tous ses membres, en attendant la réponse.

— Oui, il en faisait partie ; et, soit dit à ma honte éternelle, il demeura fidèle, lui, simple laïc, pendant que moi, prêtre, j'apostasiais lâchement. Les anges du ciel durent contempler avec bonheur ce beau front resté ferme et pur devant les suggestions des ennemis de la foi ; pendant que les démons de l'enfer nouaient leurs rondes impures, pour fêter ma chute. Oui, et que le Dieu du ciel en soit glorifié ! le sire d'Allonville, en compagnie du vieux guerrier Cuthbert, a eu le courage de rester debout, quand trois mille renégats tombaient. Seul, avec son fidèle ami, il a résisté aux terribles tentations de la faim et du désespoir.

— Je le pensais bien, murmura Roselle, inondée des larmes de la joie, Certainement le noble cœur du sire de Louville ne pouvait pas renier son Dieu. Le gentil et pieux chevalier, qui souriait à l'espoir du martyre, n'aurait pas voulu, pour rien au monde, abandonner le service de Jésus-Christ.

— Jour de Dieu ! dit le troubadour, dont le bâton avait déjà dérangé plus d'un caillou, par la vivacité de ses mouvements, ce que vous racontez là, bon pèlerin, c'est bien glorieux pour celui que nous aimons. Mais, dites-nous, comment ces coquins de mécréants ont-ils pris cet acte de courage, qui, sans doute, a dû se passer en plein soleil ? Leur usage n'est pas de ménager ceux qui n'adorent pas leur prophète de la Mecque. Ceux de la première nous l'ont dit.

Ici le cœur de Roselle fut saisi d'une vive anxiété.

— L'usage de Dieu, répondit Jacopo, n'est pas non plus de laisser sans récompense le dévouement de ses confesseurs. Le sire de Louville et son vaillant compagnon furent saisis, emprisonnés et mis en jugement.

— Ah ! ciel ! dit la jeune fille, pâle de frayeur.

— Mis en jugement, reprit le pénitent, à la grande gloire de la religion et à la grande honte de l'infâme Jacopo de Vérone. Va ! vieux tison d'enfer, ce sera

ton éternelle confusion que ces deux héros aient si noblement bravé les tourments et la mort, pendant que tu pliais comme un roseau, que tu fléchissais comme un lâche ! Oh ! comment oses-tu encore soutenir le regard des hommes ! Oh ! que ne vas-tu te cacher sous les flots de la mer, ou dans le fond des égouts ! Deux guerriers, deux simples mortels, ont présenté à la terre et au ciel le spectacle d'une héroïque fermeté ; et toi, tu as donné au ciel et à la terre le spectacle d'une ignoble défection ! Et non content d'abjurer ta foi, ton passé, ton baptême, ton sacerdoce, tes serments les plus solennels, tu as encore séduit par ton exemple une multitude de tes frères : pareil à cet ange maudit qui tomba du ciel, en entraînant le tiers de ses étoiles dans sa chute ! O bassesse ! ô abjection ! ô ignominie !...

La jeune fille n'entendait plus les accents gutturaux et énergiques de cet infortuné. Elle s'était rapprochée de la *Madre addolorata* ; et ses yeux, baignés de pleurs cherchaient les traits de sa Mère chérie, à la lueur de la petite lampe qui l'éclairait. Oh ! que son cœur était gonflé de chagrin ! que ses sens étaient troublés ! Elle n'ose plus s'informer du reste ; elle redoute d'apprendre ce qu'est devenu le héros qu'elle admire autant qu'elle l'aime. Ou plutôt, son sort n'était plus douteux pour elle : il était mort ; il avait complété, par un glorieux martyre, sa belle profession de foi ; Raoul d'Allonville avait cueilli la palme qu'elle avait elle-même proposée à son ardeur. Dès lors, il ne lui reste plus, à elle, qu'à consommer aussi son sacrifice. C'est donc avec une résignation pieuse, mais amère, qu'elle dépose aux pieds de Marie le poids de sa douleur. Elle accepte en silence le coup qui la frappe : demande de connaître la volonté de Dieu sur elle, et le courage de la suivre jusqu'au bout. Et pendant qu'elle souffre et qu'elle prie ainsi, le troubadour, pressentant ce qui l'occupe, désire la tirer d'incertitude, et provoque de nouveau le pèlerin.

— Jour de Dieu ! vos cris toucheront certainement la miséricorde d'en haut ; car il est dit qu'elle ne dédaigne pas un cœur contrit et humilié. Prenez garde cependant, mon frère, de donner à votre affliction un petit grain de désespoir : ce qui ne vaudrait plus rien. Voyons ! reprenez un peu courage, et achevez-nous l'histoire de ce brave chevalier de Louville. Le vîtes-vous, de vos yeux, subir le supplice ? Avez-vous eu la douleur de le contempler au bout d'un pieu, puisqu'on dit que c'est l'usage des fils de Mahomet de traiter ainsi leurs victimes ?

— La justice de Dieu m'a épargné cette honte. Je n'aurais pu supporter ce spectacle ; car, à peine avais-je assouvi ma faim, que déjà le remords me saisissait au cœur. Je me transportais, par la pensée, au jugement de Dieu, et j'écoutais tremblant la sentence effrayante, qui sera prononcée sur ceux qui n'auront pas eu le courage de confesser J.-C. devant les hommes. L'enfer s'ouvrait sous moi, avec ses tourments éternels et ses gouffres sans fond. Une grande terreur s'empara de mon âme ; et, profitant de l'obscurité de la nuit, je m'enfuis sans rien dire à personne. J'eus le bonheur de retrouver le saint évêque

Othon, d'embrasser ses genoux, et d'obtenir de lui ma pénitence, qui consiste à courir le monde entier, en proclamant ma faute, et en me jetant aux pieds de tous les passants, pour leur demander l'aumône de l'injure et du mépris.

— Et vous n'entendîtes plus parler du confesseur de Jésus-Christ ?

— Non. Sa noble profession de foi, faite à la face de tout le camp sarrasin et de tous les renégats, avait frappé les uns d'étonnement, et les autres de terreur. Sa sentence de mort venait d'être prononcée ; mais, de peur d'être témoin d'un spectacle qui aurait condamné si haut ma lâcheté, je pris la fuite, sans seulement retourner la tête. Que Dieu le bénisse, et me couvre de honte ! Ah ! quand ma faute sera-t-elle expiée ? Quand le terrible arrêt prononcé sur moi sera-t-il révoqué ? Quand les démons cesseront-ils de me tenir dans leurs griffes ? Quand l'anathème qui m'écrase sera-t-il levé ? O mon Dieu ! mon Créateur ! mon Juge ! pitié ! pitié pour moi ! Souffrir ici-bas tout ce qu'il est possible de souffrir ; être enseveli sous une montagne d'opprobre, de mépris et de douleurs ; mais ne pas être séparé de vous, ne pas vous maudire pendant toute l'éternité !...

Et, cédant de nouveau à la douleur qui l'emporte, Jacopo se lève, et s'enfuit comme un égaré, en criant : *Peccavi ! peccavi ! Miserere meî, Deus...* Sa voix retentissante remuait tous les échos de la nuit. En attendant, Roselle, immobile glacée, l'œil fixé sur l'image de sa Mère, ne voyait pas même le vieux troubadour qui, agenouillé à côté d'elle, priait aussi, le cœur serré, et les joues baignées de larmes.

XXXIX

LE CHEMIN DE LA CROIX AU MOYEN AGE

Jérusalem s'était émue à la nouvelle de l'arrivée de Louis de France. Un frisson de joie passa dans ses vieilles murailles, un rayon d'espérance brilla sur ses tours. Il semblait que son libérateur approchait ; qu'une ère de bonheur et de liberté allait succéder pour elle à tant de craintes et de souffrances. Aussitôt, toute la population s'ébranle ; un enthousiasme prodigieux emplit les cœurs ; les prélats, les prêtres, les chevaliers du Temple, les barons les princes, le peuple, tous, enfin, sous la conduite du patriarche Fulcher, s'avancent en procession au-devant de celui qui est pour eux l'envoyé du ciel. Comme jadis à l'entrée du Sauveur, chacun tient à sa main une branche d'olivier ; on chante *Benedictus qui venit in nomine Domini* ; des larmes de joie coulent de tous les yeux, quand on voit enfin poindre sur l'horizon le royal étendard et les armes des croisés (5)

L'enthousiasme de l'armée n'était pas moindre. Depuis longtemps les yeux cherchaient la ville sainte, l'objet de tant de fatigues, l'objet de tant de vœux. A peine eut-on vu blanchir ses tours aux rayons du soleil couchant, qu'un frémissement de bonheur, de surprise, de piété courut dans tous les rangs. *Jérusalem ! Jérusalem !* s'écrient les soldats de l'avant-

garde. *Jérusalem ! Jérusalem !* répètent des milliers de voix. Aussitôt les bannières s'inclinent, la marche s'arrête, les fronts se découvrent ; un respect religieux a pénétré les âmes. Le roi Louis descend de cheval, baise humblement la terre ; puis, les bras étendus vers le ciel, les yeux fixés sur la sainte montagne, il adresse à Dieu le premier élan de sa dévotion. Toute l'armée l'imita. Ce fut un moment de silence solennel. Puis, par un mouvement semblable à celui qui avait animé les premiers croisés, on voit des chevaliers courir de rang en rang, s'embrasser, se demander pardon, oublier leurs vieilles inimitiés : ne pensant pas, sans doute, qu'il fut possible d'approcher, avec un sentiment de haine au cœur, des lieux où le Fils de Dieu est mort pour ses ennemis et en priant pour ses bourreaux. Nobles élans de foi, auxquels il ne manqua que de durer plus longtemps.

Beudoïn III, roi de Jérusalem, jeune prince de grande espérance, fit à Louis une réception magnifique. Toute la population s'empressa aussi d'accueillir l'armée, et de mettre à sa disposition toutes les aises de la vie. Les chevaliers de Saint-Jean et du Temple déployèrent, surtout, une noble hospitalité à l'égard de leurs frères de France. Jamais la cité de David n'avait vu de plus beaux jours. La pieuse curiosité des croisés ne pouvait se satisfaire. Les lieux témoins de la passion du Sauveur étaient constamment remplis de pèlerins, cherchant les souvenirs de ce grand drame, et baisant l'empreinte que le pas divins y ont laissée.

Mais nul n'éprouva une dévotion plus profonde et plus vraie que nos deux inséparables amis. Le jour et la nuit, ils parcouraient les lieux sacrés, se nourrissant des pensées pieuses qu'ils inspiraient, se rappelant les souvenirs évangéliques, et humectant souvent de leurs larmes ces doux entretiens. L'image de Roselle se mêlait souvent, pour Raoul, aux émotions pieuses. Il songeait à elle, il la cherchait à travers les diverses suppositions qu'on avait fournies à son imagination inquiète ; pour tout au monde, il aurait voulu la voir jouir des spectacles qui le touchaient si fort ; il aurait aimé à partager avec elle les émotions dont son cœur était rempli.

— Ce serait pour moi le comble du bonheur, Cuthbert, si cette chère enfant était ici à voir ce que nous voyons, à sentir ce que nous sentons. Oh ! comme son âme s'ouvrirait bien aux inspirations que ces lieux font naître ! Mais je ne sais pourquoi, mon cœur est triste : un voile de deuil assombrit mes yeux... Il me semble que le bonheur me fuit, au lieu de s'approcher...

— Ne vous en plaignez pas, Raoul ; ici, moins qu'ailleurs, vous n'avez le droit de demander les biens passagers de ce monde. Ce n'est pas en présence des grands souvenirs du Calvaire qu'il sied à un chrétien de donner un coup d'œil, à plus forte raison des regrets à la vaine félicité d'ici-bas. Entendez la voix qui vous crie : Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. C'est là le chemin royal, la grande route, où il est nécessaire d'entrer hardiment, si l'on veut mériter le nom de chevalier de Jésus-Christ. Il serait à souhaiter, mon fils, que nous

(5) Voyez *Histoire des Croisades*.

eussions laissé au seuil de la Palestine les soucis et les affections d'ici-bas. Ah ! nous avons beau faire : il est impossible d'accommoder le goût du monde avec celui de Dieu ; toute la place que les objets terrestres tiennent dans notre cœur est dérobée aux affections du ciel ; et qui sait jusqu'à quel point le Maître tolérera tant d'attaches, qui nous semblent innocentes, mais où son œil jaloux découvre bien des éléments impurs ?

Ce langage n'était point une pure forme dans le vieux guerrier teuton ; il partait du fond du cœur. Vers le même temps, le roi Conrad était arrivé, non plus fier et puissant, à la tête d'une brillante armée ; mais humble, attristé, suivi seulement de quelques barons. Ce fut une chose touchante que la première entrevue des deux rois : ils s'embrassèrent en pleurant, et allèrent adorer ensemble, dans l'église de la Résurrection, les décrets sévères du Dieu qui les avait si profondément humiliés (6). Cuthbert retrouva encore quelques amis parmi les faibles débris de cette armée ; mais la joie de les revoir n'égalait pas le deuil que lui causait le regret de ceux qui n'étaient plus. Raoul lui-même remarquait le détachement qui s'opérait chaque jour dans l'âme de son vertueux ami ; il priait ; de ces longues heures, de ces nuits passées en oraison. Plus d'une fois, il l'avait surpris prosterné, le front contre terre, mouillant de ses larmes les vestiges du Rédempteur. Cuthbert ne pouvait se rassasier des sujets de contemplation que lui fournissaient chaque pas, chaque coin, chaque pierre, pour ainsi dire ; de plus en plus insensible à tout ce qui se passait autour de lui, il semblait ne plus regarder que du côté du ciel.

Mais entre les stations fréquentées par la piété des pèlerins, il en était une qu'il avait constamment évitée : celle de la montagne des Oliviers ou rocher de l'Ascension. Chaque fois que Raoul cherchait à l'entraîner de ce côté-là, il se contentait de répondre ;

— N'est pas digne tout mortel de coller ses lèvres sur ce roc glorieux, Un moment, un moment encore... Le vieux ne peut tarder à venir... L'âge use les forces du corps, même alors qu'il n'abat pas celles de l'âme... J'y dois monter pour n'en plus sortir... J'attends le vieux...

Le sire de Louville ne pénétrait point le sens de ces paroles mystérieuses ; mais il respectait la discrétion de son ami. Cependant le mystère s'éclaircit pour lui de la manière que nous allons dire.

Un soir, au clair de la lune, on vit un homme, nous allions dire un fantôme, entrer par une des portes de la ville. Sa tête chauve, sa longue et maigre figure, sa haute taille, le vêtement blanc qui couvrait son corps, la solennelle lenteur de sa démarche : tout contribuait à lui donner l'apparence d'une de ces visions fantastiques que l'on rêve quelquefois. Ce vieillard parcourait lentement les rues de Jérusalem. Bien des regards curieux le suivirent ; habitants et étrangers se demandaient quel pouvait être ce singulier pèlerin. Les uns opinaient pour un ermite chrétien venant visiter les Saints Lieux ; les autres pour un santou ture converti ; quelques-uns pour un juif

accoutumé à venir de temps en temps pleurer sur les ruines de sa chère Jérusalem. L'inconnu s'avança ainsi lentement à travers les dîres et les regards curieux, puis disparut dans les ombres de la nuit.

Une heure après, Raoul revoyait son ami Cuthbert, chez qui une animation étrange se faisait remarquer.

— Vous resterez sage, mon fils, lui dit le vieil écuyer ; vous vous tiendrez en garde contre les pièges que l'on cherchera à vous tendre. Toujours vous prendrez la loi du Seigneur pour guide : me le promettez-vous ?

— Ce langage est singulier dans votre bouche, Cuthbert. Quel projet méditez-vous ? Vous ne me parleriez pas autrement, quand vous devriez me quitter pour toujours.

— Vous serez sage, répéta le Teuton, en fixant sur son disciple un regard d'une inexprimable douceur. Votre cœur se défiera de sa fragilité ; vous appuierez votre inexpérience sur la sagesse divine ; vous vous souviendrez de la brièveté de la vie, de la vanité de ses biens. L'image de Jérusalem dépeuplée, ruinée, déserte, ne sortira plus de votre mémoire, et elle vous apprendra où mènent la prospérité temporelle et l'abus des dons de Dieu. Est-il vrai ?

Ces mélancoliques avis surprenaient le jeune sire de Louville, qui ne se rendait pas raison de l'insistance de son ami sur un sujet si extraordinaire. Mais le ton, mais la physionomie, mais le geste du vieux soldat le frappèrent singulièrement. Il devinait que quelque chose d'insolite se passait dans cette âme ardente, chez laquelle, du reste, il observait depuis quelque temps une secrète préoccupation.

— Quelques heures encore, reprit Cuthbert, et le vieux nous bénira. Il tient parole. Quand l'habitante veut déloger, elle aime à donner un dernier signe de vie. *Beati qui habitant in domo tuâ, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te...* Vous me l'avez promis ; vous me l'avez juré, Raoul ; vous serez sage ?

— C'est mon désir, Cuthbert ; vous ne l'ignorez pas. Jusqu'ici j'ai cru que le bonheur, même en ce monde, consiste à pratiquer la loi du Seigneur. Vos avis et vos exemples, je l'avoue, m'ont confirmé dans cette opinion ; et je ferai mes efforts pour y rester fidèle. Mais l'homme est si faible (vous me l'avez dit cent fois), que je craindrai toujours de tomber dans les filets du monde ou du démon.

— Et cette crainte est une grande sagesse, mon fils ; elle est le garant le plus sûr de la fidélité dans le bien. Je voulais seulement vous faire renouveler cette bonne résolution ; parce qu'il me semble que, prise sur les lieux mêmes où le Sauveur du monde souffrit pour nous, elle contractera un caractère plus auguste, une valeur plus solennelle. Vous m'appellez, Seigneur... vous m'appellez... J'irai... Je répondrai à votre appel... *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus... Invenimus eam in Ephrata... In domum Domini ibimus... Stantes erant pedes nostri in atris tuis, Jerusalem...* (7)

(7) « Nous l'adorerons au lieu que ses pieds ont foulé... » (Ps. 131). « Nous irons dans la maison du Seigneur... Nos pieds sont entrés dans tes parvis, ô Jérusalem ! » (Ps. 141.)

(6) Voyez *Histoire des Croisades*.

Le ton inspiré, dont le vieil écuyer prononçait ces textes de l'Écriture, rappelait l'enthousiasme qui saisissait jadis les prophètes lorsque, au milieu d'une occupation quelconque, l'Esprit de Dieu s'emparait d'eux, et leur mettait dans la bouche ses propres paroles. Et, comme s'il eût cédé à ce souffle surnaturel, il déclara vouloir se retirer comme le Sauveur, au mont des Oliviers, pour y prier, et suivre ensuite la voie douloureuse que Jésus-Christ lui-même a suivie dans sa passion. Raoul demanda permission de l'y accompagner : ce qu'il accorda après quelque hésitation.

La nuit était belle et sereine, comme sous un ciel d'Orient. Peut-être avait-elle déjà achevé la moitié de sa course, quand les deux amis s'acheminèrent vers la première station. Là, ils trouvèrent le vieillard dont nous parlions tout à l'heure. Déjà en prière, il présentait son front dépouillé aux lueurs de la lune, et jamais marbre antique n'offrit une image plus respectable.

— C'est moi, Khadosch, dit Cuthbert ; je suis charmé de vous voir si fidèle au rendez-vous. Un sentiment intérieur m'avait annoncé que vous m'aviez tenu parole.

Le vieillard ne répondit que par un léger signe de tête. Ils se mirent en oraison, l'un à côté de l'autre, et Raoul derrière eux. Ils parcoururent ainsi toute la voie douloureuse, versant leurs ferventes prières sur chacun des touchants souvenirs qu'elle rappelle. Le solitaire semblait goûter une profonde volupté à savourer ces divins mystères de la miséricorde et de l'amour. Il s'arrachait avec tant de peine à chaque station, qu'on eût dit qu'il voulait y prendre racine ; et cette difficulté semblait augmenter à chaque degré de cette divine échelle. A la onzième station, au lieu même où la croix du Sauveur fut plantée, il sortit tout à coup de son immobilité ; ses bras s'agitèrent, ses lèvres se remuèrent, ses yeux se soulevèrent vers le ciel. Attentif lui-même à sa prière, Raoul ne remarquait pas ces gestes ; son âme n'était guère moins pleine de sentiments de la piété, que celle de ses deux compagnons. Mais il entendit alors la voix de Cuthbert lui dire :

— Sus ! mon fils ; le vieux désire vous bénir avant de monter. Approchez : qu'il invoque sur vous le nom de Seigneur . . . sur vous . . . et sur elle . . . Je l'en ai prié.

Le solitaire posa lors ses mains décharnées sur la tête du jeune guerrier. Raoul remarqua qu'elles étaient brûlantes, contrairement à ce qui arrive chez les vieillards. Puis, se recueillant, les bras croisés sur sa poitrine, et ramassant en un seul souvenir, profond, amer, tous les égarements de sa vie, Manfred poussa un profond soupir, en prononçant ce mot : *Pardon !* puis resta immobile, comme une statue de marbre. Cuthbert se leva néanmoins et continua le chemin de la croix. Raoul le suivit ; mais le vieil ermite ne bougeait plus : et le sire de Louville supposa sans peine que quelque dévotion particulière le retenait plus longtemps à l'endroit précis où le grand Sacrifice fut consommé.

Arrivé auprès du mont des Oliviers, ce fut au tour de Cuthbert d'éprouver un mouvement extraordinaire de dévotion. Ses joues s'enflammèrent, ses yeux s'allumèrent d'un feu inconnu ; il semblait pressé et retenu tout à la fois. Raoul entendait des soupirs, des interjections s'échapper de sa poitrine haletante ; mais il n'était pas aisé de comprendre le sens de ces expressions mystérieuses, qui étaient comme autant de dards lancés par l'amour. Lorsqu'il eut gravi la Sainte Montagne, s'agenouillant et collant ses lèvres sur les vestiges mêmes qu'y a laissés le Fils de Dieu, au moment de son Ascension, le vieux guerrier sentit la plaie d'amour s'élargir en son cœur. Puis, retirant à lui toutes les puissances de son âme, comme pour un dernier effort, il éleva les yeux et les mains au ciel, et vivement pressé du désir d'y monter par le chemin que Jésus-Christ a frayé : — O Seigneur Jésus ! s'écria-t-il dans la violence de son amour, je ne sais plus où vous chercher et vous suivre dans cette terre d'exil ; accordez à mon cœur qu'il monte à vous là-haut . . . O amour ! ô amour !

Raoul écoutait, avec une pieuse avidité, l'expression de ces saints transports. Mais bientôt il vit le vieux soldat s'affaïsser sur lui-même : l'excès de sa piété avait brisé en lui le fil de la vie : le disciple fidèle était allé rejoindre le Maître (8). Il sembla au jeune homme que ses lèvres, en se fermant, murmuraient encore le mot d'amour ; mais le corps était déjà privé de vie. Attristé et réjoui tout à la fois de cette fin si douce et si glorieuse, Raoul embrassa ces restes chéris, comme il l'eût fait de ceux d'un martyr. En redescendant de la montagne, il trouva le solitaire dans la même situation, c'est-à-dire agenouillé et les bras étendus vers le ciel. Mais il avait cédé aussi à l'impression puissante des souvenirs de la croix : il était mort en prononçant le mot de pardon. Ainsi ces deux héros chrétiens, mus par une même pensée, étaient venus remettre leur âme aux mains de leur Rédempteur, au lieu même où le Rédempteur avait donné la sienne pour eux. Seulement, l'un d'entre eux, plus spécialement touché du repentir de ses péchés, était tombé sous le poids de la divine Justice ; et l'autre, moins souillé sans doute aux yeux du souverain Juge, était mort victime de l'amour.

(8) S. François de Sales, d'après S. Bernardin de Sienne, raconte ce trait d'un gentilhomme français, qu'on croit être Lethald d'Autun (*Ann. de la Propag. de la Foi*, n. 157, p. 161-162.)

Le maître de maison, bas à sa femme :

— J'ai un mal de tête atroce ; tâche d'expédier nos invités le plus tôt possible.

— Je ne peux pourtant pas les mettre à la porte !

— Non, mais tu peux te mettre au piano !